

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT

NOUVELLE SÉRIE



LA FRANCE DES
IDENTITÉS RÉGIONALES
LES GASCONS

N° 421. MARS 2014

TIBET

AU PAYS DU BOUDDHISME ROI



Environnement

BRISTOL, LA PETITE
ANGLAISE ÉCOLO



Grand reportage

LA NOUVELLE VIE
DU RWANDA



Evasion

LA RUSSIE
CÔTÉ PACIFIQUE



Italie

HYPERMARIAGES
À LA NAPOLITAINE

www.geo.fr

BEL : 6 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,5 € - GR : 6,5 € - ITA : 6,5 € - LUX : 6 € - PORT-CONT. : 6,50 € - DOM : Avion : 9 € ;
Surface : 5,90 € - MAY : 13 € - Maroc : 66 DH - Tunisie : 9 TND - Zone CFA Avion : 6 300 XAF - Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

M 01588 - 421 - F : 5,50 € - RD



GRUPPO PRISMA MEDIA

CITROËN préfère **TOTAL**



BVCert. 6033203



CITROËN DS5 NOUVELLE MOTORISATION BLUEHDI 180 CH

180 CH - 4,4L/100KM - 114G DE CO₂/KM

PUISSANCE - ÉMISSIONS & CONSOMMATIONS MAÎTRISÉES
ENFIN COMPATIBLES

180 chevaux pour seulement 4,4 l/100 km et 114 g de CO₂/km : Citroën DS5 vous offre la possibilité de rouler sans compromis. Sa nouvelle motorisation BlueHDI 180 BVA6 respecte d'ores et déjà les futures réglementations Euro 6 et prouve que rien n'est impossible. Élégante, sobre, plus que jamais soucieuse de l'environnement, Citroën DS5 s'impose une nouvelle fois comme une voiture hors du commun.

CRÉATIVE TECHNOLOGIE

Modèle présenté : Citroën DS5 Hybrid4 Sport Chic avec options peinture blanc nacré et jantes alliage 19" (LLD sur 48 mois/40000 km : 48 loyers de 659 €, sous condition de reprise d'un véhicule d'occasion, quel que soit son âge). * Exemple pour la LLD sur 48 mois/40 000 km d'une Citroën DS5 e-HDi 115 Chic neuve, hors option ; soit 48 loyers de 399 €, sous condition de reprise d'un véhicule d'occasion, quel que soit son âge. Montants TTC et hors prestations facultatives. Offre non cumulable, valable jusqu'au 28/02/14, réservée aux particuliers, dans le réseau Citroën participant, et sous réserve



CITROËN DS5

À partir de

399 €/MOIS*
SANS APPORT

EN LOCATION LONGUE DURÉE
SUR 48 MOIS / 40000 KM
SOUS CONDITION DE REPRISE



d'acceptation du dossier par CREDIPAR/Citroën Financement, locataire-gérant de CLV, SA au capital de 107 300 016 €, RCS Nanterre n° 317 425 981, 12 avenue André-Malraux, 92300 Levallois-Perret.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE CITROËN DS5 : DE 3,3 À 7,3 L/100 KM ET DE 85 À 169 G/KM.



ADOPTÉZ UN NOUVEAU REGARD SUR ŠKODA

Nouvelle ŠKODA
Rapid Spaceback

à partir de

13 990 €
SANS CONDITION⁽¹⁾



- Volume de coffre 384 L incluant roue de secours
- Radars de stationnement arrière⁽²⁾
- Toit panoramique en verre vision 180°⁽²⁾
- Système Start and Stop

Une vision à 180° grâce à son toit en verre panoramique⁽²⁾.

Découvrez, configurez, essayez sur skoda.fr/rapid-spaceback

Suivez-nous sur   

IL Y A TOUJOURS QUELQU'UN DE BIEN DANS UNE ŠKODA.

(1) Prix TTC conseillé au 01/01/2014 de la Rapid Spaceback Active TSI 85 ch neuve hors option, déduction faite d'une remise spéciale de 3 360 € TTC, sans condition de reprise (conditions détaillées chez les distributeurs ŠKODA participant ou sur www.skoda.fr). Offre spéciale non cumulable, aux particuliers en France métropolitaine, pour toute commande d'une Rapid Spaceback TSI 85 ch neuve du 01/02/2014 au 31/03/2014 et dans la limite des stocks disponibles. **Modèle présenté : Rapid Spaceback série spéciale Style Plus TSI 85 ch BVM5 GreenTec avec options phares avant Xénon (380 € TTC) et peinture rouge Corrida (225 € TTC) au prix de 18 365 € TTC remise déduite du tarif au 01/01/2014.** (2) De série ou en option selon les versions. Simply Clever : Simply Evident. Volkswagen Group France - Division ŠKODA - 02600 Villers-Cotterêts - RCS Soissons B 602 025 538.

Il faut aller voir le monde tel qu'il est



Derek Hudson

Nous aurions pu vous les montrer côte à côte sur la même page. Une photo des berges du lac Kivu, au Rwanda, joggeurs au soleil couchant, vaguelettes d'argent et ciel doré. Et son pendant, prise au même endroit, il y a vingt ans, cadavres alignés au sol, découpés à la machette. C'était l'époque du génocide. Un million de morts en cent jours. Une telle horreur que, parmi les journalistes et photographes que je rencontre – pourtant grands voyageurs et spectateurs de tant de guerres –, ceux qui ont «couvert» le Rwanda forment un groupe à part. Ceux qui ont vu l'inconcevable. Qui savent qu'à un certain stade de la barbarie, les choses ne peuvent plus se dire ni se montrer.

Et voilà que le Rwanda, vingt ans après, présente un visage pacifié. A Kigali, on prend son café en terrasse, les femmes occupent 64 % des sièges au Parlement et on part en guerre maintenant contre... les sacs plastiques. Loin de nous l'idée de mettre en scène, en deux mots et deux photos, une apologie de ce «miracle» de l'Afrique. Christophe Calais, notre photographe, qui a vu le génocide et est retourné au Rwanda tous les ans depuis, s'est penché en

détail, avec le journaliste Alain Frilet, sur les causes et les limites de la métamorphose. Les deux reporters sont allés, pour GEO, rencontrer les Rwandais, ceux qui sont restés au pays et ceux qui y sont revenus. Ils racontent comment ce pays a réussi à écarter les démons, y compris avec des moyens qui, vu à travers le prisme français d'un idéal démocratique et de respect des libertés, sont discutables.

Le Rwanda, mais aussi le Tibet ou l'Extrême-Orient russe. Les reportages de ce numéro me donnent l'occasion de réaffirmer la vocation première de ce magazine. S'échapper de ce qu'on appelle par commodité «l'actualité», et prendre le temps d'aller au contact du monde pour raconter sa réalité. Voilà qui est rare, tant sont puissants les assauts du virtuel. Cette photo qui surgit sur notre smartphone est-elle authentique ou issue d'un montage ? Ce match de tennis à la télé, vrai ou jeu vidéo ? Ce témoignage, réalité ou télé réalité ? Demain, les lunettes connectées nous permettront de voir un ami en face de nous et, en même temps, au-dessus de sa tête, son profil Facebook, ou le dernier tweet qu'il a envoyé. Les frontières entre le virtuel et le réel peu à peu se confondent, et on finit par ne plus y accorder d'importance car ce métissage entre fiction et réalité, entre l'homme et son avatar, fabrique un spectacle, éphémère et futile certes, mais somme toute plaisant. Simplement, faut-il parfois garder la saine envie d'échapper à ce théâtre, et de quitter la mise en scène pour aller voir le monde tel qu'il est. ■

SUR DES SOMMETS DE SPIRITUALITÉ

Vu de France, c'est un bout du monde. Paris-Urumqi-Chengdu en avion, puis deux jours de 4 x 4. Et, là-bas, perdue dans les montagnes du Sichuan, Larung Gar, une fourmilière bouddhiste, des milliers d'hommes et femmes, en robe rouge, qui étudient les textes sacrés. Quand notre journaliste **Nicolas Ancellin** est revenu, son récit nous a stupéfaits. La «ferveur tranquille», dit-il, qui se dégage de cette «ruche paisible». Son fragile équilibre dans une Chine où, «du jour au lendemain, tout peut changer». Mais aussi l'incroyable cérémonie des morts, à laquelle Nicolas a assisté, et où les défunts sont laissés aux vautours... Pour le photographe **Chen Bixin**, qui est allé à Larung Gar une dizaine de fois, c'est «le reportage d'une vie». Bonne lecture !



ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



OPEL MOKKA

SORTEZ DU LOT.

Élu 4x4 de l'année 2013 en Allemagne. ⁽²⁾



(2) Titre décerné par le magazine Auto Bild.

- Transmission intégrale 4x4 ⁽³⁾
- Phares adaptatifs directionnels bi-xénon AFL ⁽³⁾
- Système Multimédia IntelliLink ⁽³⁾

(3) Équipements de série ou en option selon la finition.

La qualité allemande

À partir de

16 990 €⁽¹⁾

sous condition de reprise



opel.fr

Wir leben Autos : Nous vivons l'Automobile. (1) Prix du Mokka Edition 1.6 115 ch Start/stop 4x2, après déduction de la remise de 1 000 € et de l'aide à la reprise de 1 000 €. Reprise de votre ancien véhicule, d'une puissance réelle inférieure ou égale à celle du véhicule acheté, aux conditions générales de l'Argus™ + 1000 € TTC. Pour les véhicules hors cote Argus™, reprise de 1 000 € uniquement. Non cumulable, réservé aux particuliers, valable pour l'achat d'un Mokka neuf, tarif au 02/01/14, commandé en France métropolitaine avant le 31/03/2014 dans le Réseau Opel participant. Modèle présenté : Mokka Cosmo 1.4T 4x2 avec options, au prix de **20 910 €**, avantage client déduit. Conso mixte gamme Mokka (l/100 km) : 4.5/6.8 et CO₂ (g/km) : 120/158.



Wir leben Autos.

SOMMAIRE

GEO ET VOUS Votre avis, nos nouveautés.	10
GRAND REPORTER Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	14
LE MONDE QUI CHANGE Le Costa Rica s'apprête à vider ses zoos.	22
LES HÉROS D'AUJOURD'HUI Tristram Stuart, le Robin des bois des poubelles anglaises.	24
LE GOÛT DE GEO Le sirop d'érable, sève du printemps indien.	26
L'ŒIL DE GEO A lire, à voir.	28
ÉVASION La Russie, côté Pacifique Aux confins orientaux du pays, la région du Primorié et Vladivostok ont un goût de bout du monde.	32
ESCALE Jean-Didier Urbain A quoi sert un guide ?	52
MODES DE VIE Tibet : à l'école du bouddhisme roi Perché à 4000 mètres d'altitude dans les montagnes du Sichuan, l'institut de Larung Gar est la plus grande université bouddhiste de la planète.	54
ENVIRONNEMENT Bristol, la petite anglaise écolo «Moins de carbone et plus de qualité de vie» : c'est la devise de la capitale verte de l'Europe. Que reste-t-il de la France sauvage ?	74 86
REGARD Hypermariages à l'italienne A Naples, les noces ressemblent parfois à une émission de télé-réalité. Mais le clinquant a un prix : jusqu'à 50 000 euros pour convoler. Et tant pis pour la crise.	88
GRAND REPORTAGE Le Rwanda, vingt ans après Au lendemain du génocide qui a fait un million de morts, il ne restait plus rien du pays. Il est aujourd'hui un modèle de réussite en Afrique.	98
LE MONDE EN CARTES Ces langues qui vont bousculer l'anglais	114
GRANDE SÉRIE 2014 : LES FRANÇAIS ET LEURS RÉGIONS Les Gascons Sur des terres aux accents de Toscane, nos reporters dévoilent l'identité d'habitants à la réputation – méritée – de beaux parleurs et de bons vivants.	118
LE MONDE DE... Raymond Depardon	138

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

Couv. nationale : Shinya Itahana. **Vignettes :** de ht. en bas et de g. à d. : Valerio Vincenzo / hanslucas.com ; Simon Roberts ; Christophe Calais ; Thomas Goisque ; Stefano De Luigi / VII. **Couv. régionale :** Valerio Vincenzo / hanslucas.com. **Vignettes :** de g. à d. : Christophe Calais ; Shinya Itahana ; Thomas Goisque. **Encarts :** Publicité : Plan International, 6 pages, 8 grs, posé en C4 sur sélection abo. France (PACA + IDF) Diffusion : Abo multitrans + pack univers + tout en un VAD sur sélection abo. + encart VPC GEO book + Abo Geo Histoire sur totalité abo. France.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

France info
La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 12.

À LA TÉLÉ

En mars, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 12.

arte

SUR INTERNET

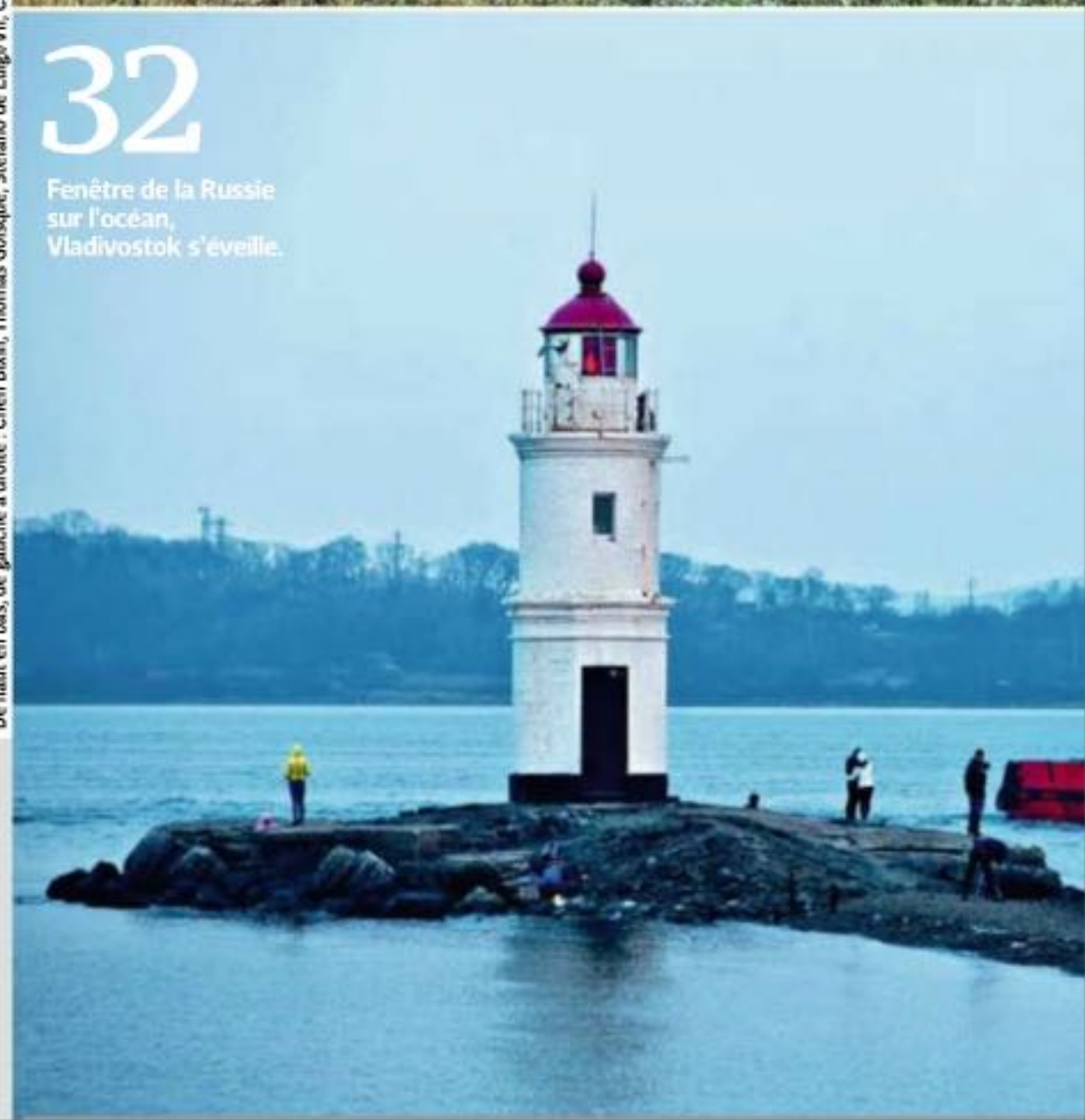
GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

De haut en bas, de gauche à droite : Chen Bin, Thomas Goisque, Stefano De Luigi/VII, Christophe Calais, Stéphane Lagoutte/Myop



32

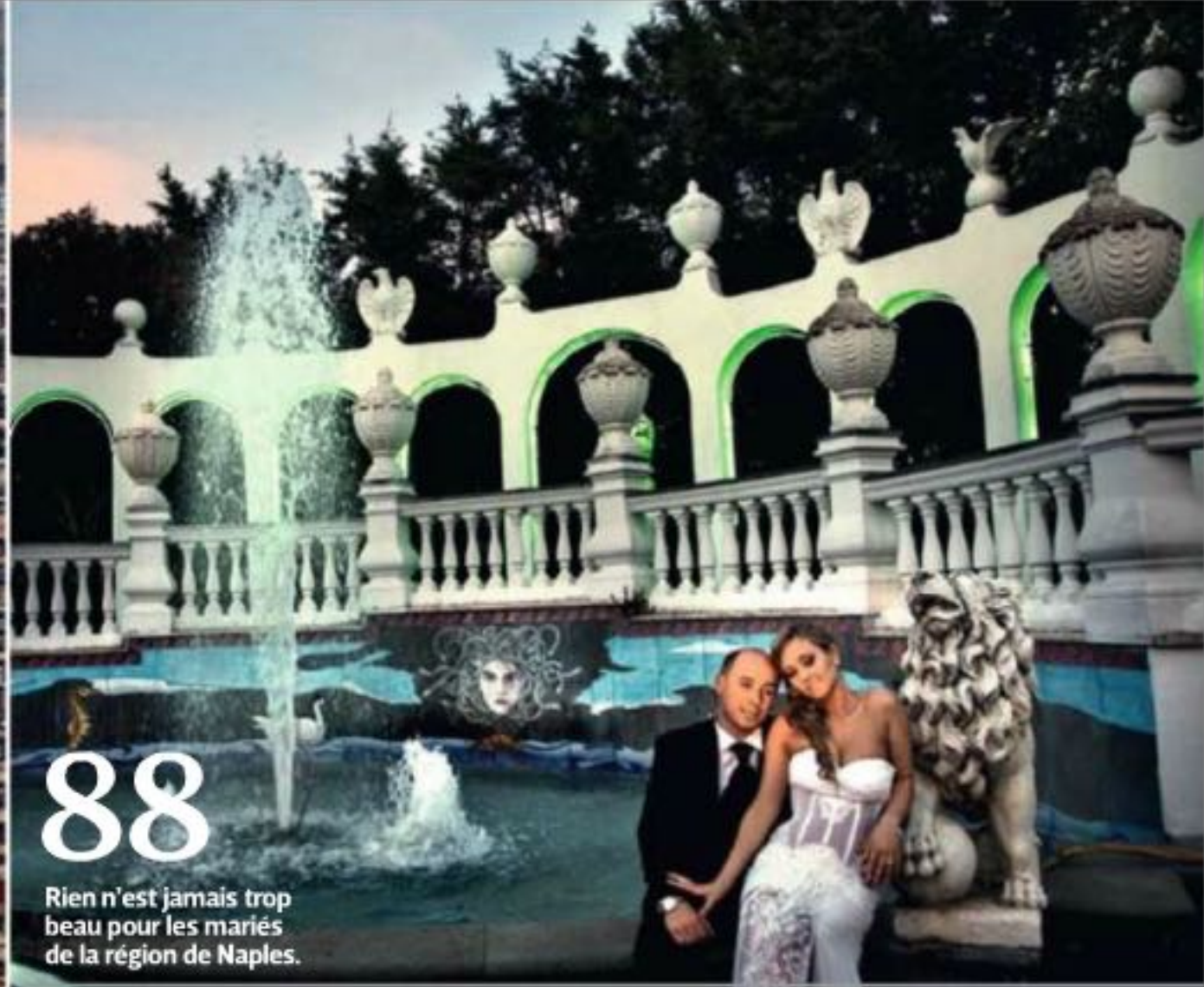
Fenêtre de la Russie sur l'océan, Vladivostok s'éveille.





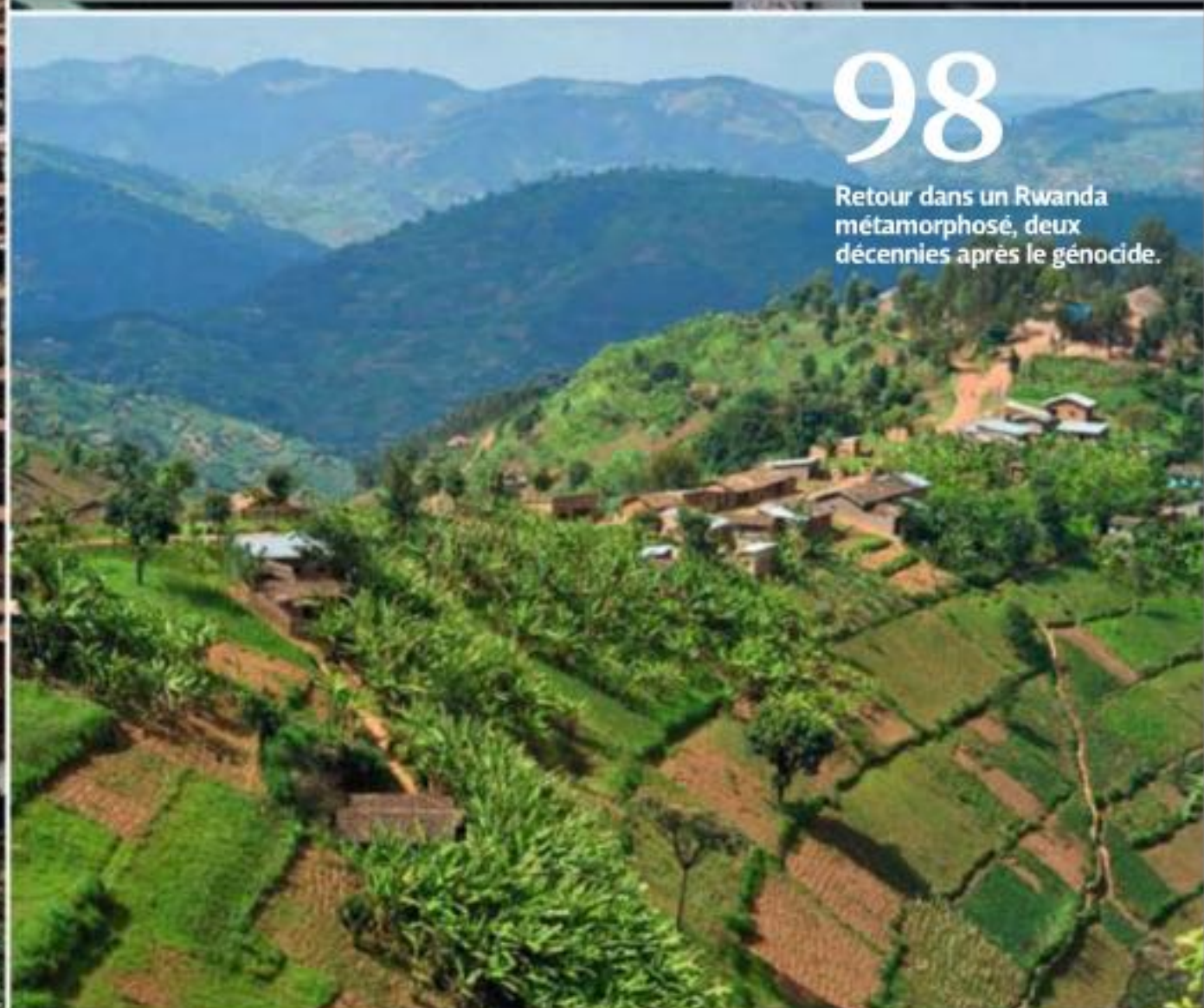
54

Tibétains, mais aussi Chinois, affluent vers cette incroyable école bouddhiste.



88

Rien n'est jamais trop beau pour les mariés de la région de Naples.



98

Retour dans un Rwanda métamorphosé, deux décennies après le génocide.



118

A la feria de Dax, les bergers landais perpétuent leurs traditions.

COURRIER

CES CHRÉTIENS OUBLIÉS DES MÉDIAS

Félicitations pour ce magnifique dossier sur les chrétiens d'Orient du numéro de décembre (n° 418) ! J'ai 31 ans et sans aucune origine orientale, mais ce sujet me tient beaucoup à cœur, ayant des amis appartenant à ce monde-là... Merci, car les persécutions qu'ils subissent sont quasiment occultées ou taboues dans les médias (et oui, ce n'est pas un propos à la mode, mais c'est la réalité)... Bonne continuation à GEO ! **Elsa Boulade**

UN NOBEL AU GRAND COMPLET

Je suis abonné depuis «toujours» au GEO mensuel. Et, grâce à ma femme, j'ai parcouru le GEO Savoir n° 2 sur «Les secrets d'une vie réussie». Intéressant et très pointu. Une remarque toutefois : dans l'article consacré à «La mouche, cousine de l'homme», vous écrivez : «Le duo formé par Christiane Nüsslein-Volhard et Eric Wieschau, ainsi qu'un troisième chercheur, ont reçu en 1995 le prix Nobel de médecine...» Quel crime a pu commettre Edward B. Lewis, généticien américain (1918-2004), pour se voir si cavalièrement effacé ? Ce scientifique est par ailleurs lauréat de la National Medal of Science. C'est donc un trio, et non un duo, qui a été nobélisé. **Alexandre Papazoglakis**

LA KUMBH MELA COMME SI J'Y ÉTAIS

Je suis un grand admirateur de l'Inde et de sa culture. Mon épouse et moi-même avons d'ailleurs effectué en avril un voyage au Rajasthan. Mais, grâce à votre reportage «Dans la ferveur sacrée du Gange» (n° 418), j'ai encore fait des découvertes. Je connaissais la Purna Kumbh Mela tous les douze ans, mais pas la Maha Kumbh Mela, tous les 144 ans. Vous parvenez tellement bien à décrire cette fête qu'on a l'impression d'y assister. En outre, les photos en noir et blanc montrent la dévotion de toutes les castes confondues, sans pour autant minimiser la pauvreté de certains participants. C'est là l'un des points forts de votre revue : nous faire rêver et, en même temps, nous rappeler les conditions de vie parfois difficiles des habitants d'autres régions du monde. **Marcel Bailly**

LE SAHEL VERT BIEN ENRACINÉ

Votre article sur la prise de conscience collective de la désertification par les différents pays de la région du Sahel m'a beaucoup plu (n° 418). Des initiatives de plus petite ampleur existaient déjà. En effet, à l'été 1998, j'étais partie au Burkina Faso, dans la région de Gourcy, dans le cadre d'une opération de plantation d'arbres (acacias, tamariniers...) par des jeunes. Nous étions plus d'une centaine : Burkinabés, Nigériens, Ivoiriens et une petite dizaine de Français et de Belges. De mémoire, il s'agissait de la quatrième ou cinquième édition de ce camp. Je pense que nous étions tous fiers de nos petits arbres, comme les Sénégalais mentionnés dans votre papier. **Gaëlle Fradin**



RETOUR DE VOYAGE

PÉTRIFIÉS PAR LA SPLENDEUR DU SALAR BOLIVIEN

Nous y voilà : Uyuni, petite ville de Bolivie perdue au milieu de nulle part et porte d'entrée de plusieurs déserts, dont le plus grand désert de sel du monde, le célèbre salar de Uyuni, une étendue que nos yeux ne parviennent pas à saisir dans son ensemble. Nous avons beau avoir entamé notre périple sac au dos plusieurs mois auparavant, nous sommes soufflés. Malgré l'immensité du Grand Canyon, la singularité du Petrified Forest National Park, les jungles luxuriantes recouvrant les volcans d'Amérique centrale, en dépit de la continuelle béatitude qui nous habi-

tait en parcourant la cordillère des Andes, nous sommes fascinés par Uyuni et ses déserts aux couleurs si différentes. Au bout de centaines de kilomètres se dresse, dans le désert Siloli, le célèbre rocher «Árbol de piedra» («Arbre de pierre»), telle une cathédrale prête à recevoir des hordes de croyants pour un pèlerinage touristique. Nous ne pouvons détourner notre regard de ce spectacle unique de la nature, curiosité géologique sculptée par les vents. Et pourtant, nous savons que d'autres étapes inoubliables nous attendent sur le chemin d'Ushuaïa, ville la plus australe du monde. ■



Manuelle et Sébastien Augereau

LA REDOUTE S.A. Capital : 57 844 487,50 euros 57 rue de Blanchemalle 59100 Roubaix - RCS / 477 180 186 Lille Métropole.
sur AMPM.fr ou au 0 832 350 350 0,34€/min, tarif indicatif selon les opérateurs



Votre catalogue
numérique

LE CANAPÉ MANWEL, CRÉATION EMMANUEL GALLINA 1190€, STRUCTURE EN PANNEAUX DE PARTICULES, PANNEAUX DE FIBRES ET PIN MASSIF, DIM. L.160 X P.88 X H.78 CM



MEUBLES CANAPÉS DÉCO
LUMINAIRES LINGE DE MAISON
TOUTE LA COLLECTION SUR **ampm.fr**
CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE*

LIVRE

QUAND LA PETITE REINE TUTOIE LES ANGES

L'Alpe d'Huez (1803 mètres d'altitude), les cols de l'Izoard (2360 mètres), du Tourmalet (2115 mètres), du Galibier (2642 mètres)... Ces célèbres épreuves du Tour de France, sont, avec les autres illustres sites de montagne européens comme la Sierra de la Pandera (Espagne) ou le mur de Sormano (Italie), chères aux amoureux du vélo. Les fidèles du Tour télévisé savent combien il est difficile, pour les coureurs, de décrocher le maillot à pois rouges du meilleur grimpeur. Les étapes, dans des paysages à couper le souffle, relèvent du grand spectacle. Pour les adeptes de la petite reine dans sa version loisir, en vacances ou le dimanche, grimper est une discipline exigeante, mais qui comble les envies de grands espaces. Les montagnes européennes sont pour cela un terrain de jeu particulièrement propice.



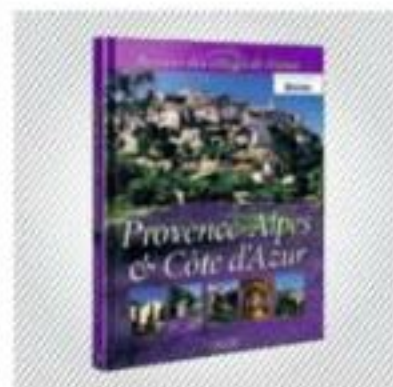
«Sommets mythiques» est à la fois une bible pour ceux qui rêvent de défier à leur tour des cols qui ont vu passer Federico Mahamontes, Eddy Merckx ou Marco Pantani. C'est aussi l'ouvrage de référence pour les connaisseurs qui souhaitent en apprendre plus sur l'histoire de ces lieux.

Avec cette nouvelle édition souple et pratique, GEO vous emmène sur les routes des plus beaux sommets d'Europe.

Les récits d'ascensions mémorables, les multiples anecdotes et les magnifiques photographies raviront les passionnés. Les amateurs de grimpe trouveront en outre des informations pratiques, cartes, données topographiques et bien sûr le détail des itinéraires.

«Sommets mythiques», 226 pp., éd. GEO/Prisma, 29,90 €. Disponible en librairies et rayons livres.

GUIDE

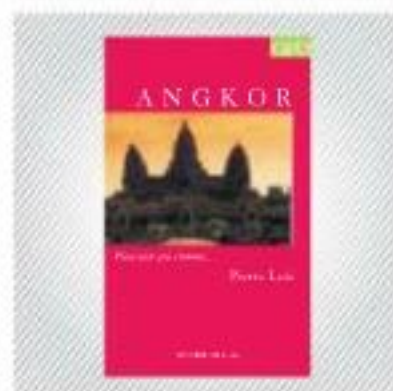


«Provence, Alpes et Côte d'Azur», 128 pp., éd. Atlas, 2,99 €. Disponible en librairies, rayon livres et sur editionsatlas.fr

Un voyage au cœur de la Provence authentique !

En partenariat avec le Guide Vert Michelin, ce livre présente des villages et sites provençaux à découvrir absolument. Avec des histoires surprenantes et de splendides photos des lieux et édifices remarquables qui donnent à ce patrimoine son caractère et sa beauté.

VOYAGE

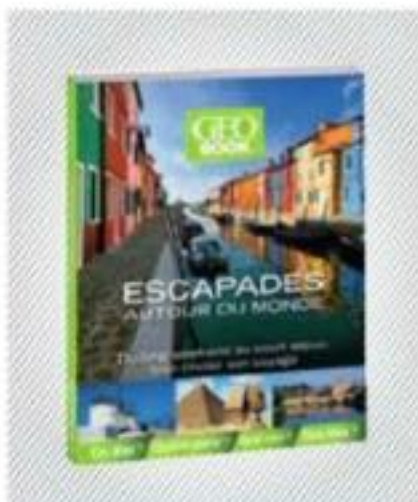


«Angkor», de Pierre Loti. Col. «Heureux qui comme...», éd. GEO/Magellan & Cie, 7 €. Disponible en librairies et rayons livres.

Heureux qui comme ... Pierre Loti

Sur les pas des écrivains voyageurs du XIX^e siècle, revisitez les lieux que vous aimez. L'incomparable site d'Angkor est raconté par Pierre Loti, romancier et officier de marine, dont les pensées mélancoliques se mêlent aux descriptions dans un texte émouvant.

ÉVASION



GEObook «Escapades autour du monde», 288 pp., 22,50 €, éd. GEO/Prisma. Disponible en librairies et rayons livres.

A chaque envie, son escapade dépaysante

Des fourmis dans les pieds ? Une envie de se ressourcer, de partir pour un long week-end ou une semaine ? De visiter Capri, Marrakech ou New York ? Le nouveau GEObook est une ressource précieuse pour choisir l'escapade la plus adaptée, en France ou dans le monde. Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ? On choisit sa destination grâce aux superbes photos et à des indications claires (formalités, budget, climat, événements...), qui permettent de s'offrir quelques jours d'évasion sans aucun risque de se tromper.

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 19h55

1^{er} mars Fort McMurray, la ruée vers l'or noir (43'). Inédit.

Autour de Fort McMurray, ancien village canadien de trappeurs, la quête du pétrole détruit les forêts.

8 mars Rosa Amélia, la passionaria des pêcheurs portugais (43'). Inédit.

Au Portugal, la pêche côtière, qui fait vivre ses habitants depuis des centaines d'années, est aujourd'hui en danger.



M.-C. Degen / Medienkontor

15 mars Toscane, les carrières de marbre (43'). Rediffusion.

A Carrare, l'exploitation du marbre remonte au temps des Romains.

22 mars Désert d'Atacama, la vie sans eau (43'). Rediffusion.

Argent, lithium, cuivre... l'industrie minière grignote le désert chilien d'Atacama.

29 mars SOS, glaciers suisses en danger ! (43'). Inédit.

Les Alpes suisses sont confrontées elles aussi au réchauffement climatique.

arte

À LA RADIO

Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- Le Tibet, terre du bouddhisme roi.
- Le Rwanda vingt ans après.
- Voyage dans le Far-East russe.
- Les Gascons.

Le dimanche à 6h40, 9h25, 14h10, 16h40, 19h55, 22h20, 23h55.



DE L'OBSCURITE SURGIT LA LUMIERE



LE NOUVEL INFINITI Q50 - EVEILLEZ-VOUS

De l'obscurité émerge une berline sportive, conçue pour ceux qui refusent les conventions. Pour ceux qui entrevoient un chemin différent. A ceux là, le progrès leur appartient.

Le système Infiniti Direct Response Hybrid associe au moteur V6 un moteur électrique, développant ainsi une puissance de 364 ch et un couple de 546 Nm, avec une émission de CO₂ à partir de 139 g. Le Direct Adaptive Steering, premier système de direction 100% digital au monde, offre une meilleure précision. Le double écran Infiniti InTouch permet le même contrôle que sur votre tablette tactile.

Découvrez-en davantage ou réservez un essai routier sur www.infiniti.eu

 **INFINITI**
INSPIRED PERFORMANCE*

NISSAN INTERNATIONAL SA, au capital de 57 100 000 CHF, CH-550-1047524-0 – Zone d'Activités La Pièce 12, 1180 Rolle, Suisse.

*Performance Inspirée. Modèle présenté : Infiniti Q50S Hybrid. Consommations officielles pour l'Infiniti Q50S Hybrid, exprimées en l/100 km : urbaine 8,2 ; extra-urbaine 5,1 ; mixte 6,2. Emissions de CO₂ : 144 g/km. Aussi disponible en 2,2d BVM et BVA. Consommations officielles pour l'Infiniti Q50 2,2d exprimées en l/100 km : urbaine 5,6 ; extra-urbaine 3,7 ; mixte 4,4. Emissions de CO₂ : 114 g/km.

BOSQUE DEL APACHE, ÉTATS-UNIS

UN DRÔLE DE VILAIN PETIT CANARD

Le photographe était en train d'observer des oies des neiges venues par dizaines de milliers passer l'hiver au Nouveau-Mexique lorsqu'il eut l'idée de ce cliché. «J'avais remarqué un groupe de carouges à épau-lettes, une espèce de passereaux, explique John Fan. Leur vol formait une gigantesque boule qui semblait rouler sur la campagne. Je me suis dit que si cette tornade noire s'approchait des oies, elle les effraierait, ce qui ferait une superbe prise de vue.» Il se mit donc en planque. «Pendant une demi-heure, j'ai gardé mon point focal braqué sur une des oies, jusqu'à ce que l'armée des carouges s'en approche et la pousse à s'envoler», explique John. Il n'eut alors que quelques secondes pour capturer l'instant en mitraillant. «L'oie se détachait clairement sur une seule photo parmi des dizaines. Mais c'était dans la boîte !»



John FAN

Basé à Chicago, il photographie la nature sous toutes ses coutures. Ses travaux sur les oiseaux lui ont valu plusieurs récompenses.





ARCHIPEL DE BAZARUTO,
MOZAMBIQUE

LE BONHEUR ENTRE CIEL ET MER

Certains paysages ne révèlent leurs charmes qu'à ceux qui prennent un peu de hauteur. C'est pourquoi Jody MacDonald a fait de la prise de vue en parapente l'une de ses spécialités. Un choix pertinent, surtout au-dessus de l'archipel de Bazaruto. «Les marbrures que dessine cette rivière de sable dans la transparence des eaux turquoise du canal du Mozambique ne sont visibles que du ciel, raconte la photographe. Quand cette beauté défile sous nos pieds, on prend conscience du privilège.» Le plus dur est de rester concentré. «En parapente, c'est toujours un challenge, explique Jody. Il faut diriger son aile pour se placer dans la bonne position, tout en manipulant son appareil photo.» Elle a pu saisir le moment parfait : celui où un bateau à voile cabotait près de la langue sablonneuse.



Jody MACDONALD

Passionnée de sports extrêmes, cette photographe américaine a sillonné la planète sur un kiteboard, un surf, en catamaran et parapente.



MARDINGDING, INDONÉSIE

UN PHÉNIX VÉGÉTAL AU MILIEU DU NÉANT

Un hibiscus rouge vif qui se détache d'une végétation uniformément grise : on pourrait croire que ce cliché a été retouché. Il n'en est rien. «Quand je suis arrivé dans le village de Mardingding, à Sumatra, l'ambiance était irréelle, explique le photographe Ronny Bintang. C'était un matin de novembre 2013, et je venais couvrir l'éruption du volcan Sinabung qui crachait ses cendres depuis des semaines. Elles ensevelissaient tout et il faisait très sombre.» Seule cette fleur, probablement éclosée après l'éruption, surnaissait des ténèbres, attirant l'attention de Roni. Il fut touché par ce miracle. «Je n'ai pas pu m'empêcher d'y voir un signe d'espoir, dit-il. Comme si la persévérance de la nature lui permettait de triompher de toutes les situations.»



Roni BINTANG

Originaire de l'île indonésienne de Simeulue, il a travaillé pour plusieurs ONG après le tsunami de 2004. Il a rejoint l'agence Reuters en 2011.

Cabillaud de Norvège





Savourez l'héritage d'une nation de pêcheurs

Le destin de la Norvège est étroitement lié à la mer. Nos innombrables côtes, taillées dans la montagne, ont façonné notre histoire et fait de notre pays une véritable nation de pêcheurs. Depuis des millénaires, nous partons dès l'aube à bord de nos *sjarks*, petits bateaux de pêche traditionnels, à la recherche du Cabillaud de Norvège. De cette pêche est né un savoir-faire ancestral que nous transmettons de génération en génération.

Notre cabillaud parcourt de longues distances dans les eaux profondes et glacées de l'océan Arctique. Son mouvement perpétuel allié à la richesse de cet environnement naturel confère au Cabillaud de Norvège sa finesse unique. Il dévoile une chair blanche aux reflets nacrés, à la texture délicate et feuilletée, sublimant vos assiettes en toute simplicité.

Forts de notre héritage, c'est avec fierté que nous vous proposons ce cabillaud de premier choix.



Une pêche certifiée durable

Soucieux de respecter notre héritage millénaire, nous avons su le préserver durablement grâce à une gestion rigoureuse de nos ressources alliant tradition et modernité.

98,5% du Cabillaud de Norvège est issu d'une pêche certifiée durable.

Identifiez l'origine Norvège dans votre point de vente grâce à ce logo.



Retrouvez plus d'informations et nos idées recettes sur notre site www.poissons-de-norvege.fr



Les paresseux à deux doigts, comme les autres pensionnaires de l'ancien zoo de San José, vont être transférés en refuge. Impossible de les remettre en liberté.

Le Costa Rica s'apprête à vider ses zoos

Une révolution va bientôt faire tomber les barreaux du zoo Simon Bolivar de San José, la capitale du Costa Rica. En mai, tous ses pensionnaires quitteront leur enclos, singes comme perroquets, tapirs ou crocodiles. Et aussi Kivu, le vieux lion qui tourne en rond dans sa cage depuis quatorze ans. La décision émane du gouvernement et concerne aussi le Centre de conservation de Santa Ana, situé non loin. Tous deux seront réaménagés en parcs, selon le vœu de René Castro, ministre de l'Environnement.

Cette mesure s'inscrit dans l'arsenal de lois dont cet Etat d'Amérique centrale est en train de se doter pour mettre en valeur sa prodigieuse biodiversité. Le pays, à peine plus grand que la Suisse, abrite 500 000 espèces animales et végétales (5 % de la faune et de la flore recensées sur la planète) et a sanctuarisé un quart de son territoire. L'écologie y est un enjeu majeur pour le développement du tourisme, très importante source de revenus (5 % du PIB en 2012 selon l'Institut du tourisme). D'où l'une des




législations les plus progressistes au monde : interdiction de la chasse sportive et des animaux sauvages dans les cirques, programme de reforestation...

Bien accueillie par la population, la fermeture des zoos ne signifie pas que leurs quelque 400 pensionnaires auront de meilleures conditions de vie. «Trop habitués à la captivité pour survivre dans la nature, ils vont être dirigés vers des centres spécialisés, passant d'une cage à une autre», explique Maria Pia Martin, vétérinaire du Kids Saving the Rainforest, un des principaux refuges animaliers du pays. Le problème : ces sites font déjà face à un afflux de bêtes sauvages depuis qu'une loi a interdit, fin 2012, la détention de celles-ci comme animaux de compagnie. Et ne reçoivent que peu d'aides financières pour gérer l'engorgement. Le Dr Martin aurait préféré voir le gouvernement investir dans un projet de zoo pédagogique plutôt que d'exiger cette double fermeture.

«Les zoos sont des outils formidables pour sensibiliser le grand public à la cause animale, et les bêtes ne sont pas forcément malheureuses si elles disposent d'enclos assez grands et bien conçus», dit-elle. Mais c'est ce genre de mesures qui a donné au Costa Rica son image de pionnier de l'écologie. Et en ont fait un modèle à suivre. En 2005, le pays avait interdit la captivité des cétacés, notamment des dauphins. Depuis, le Chili, la Croatie et l'Inde ont emboîté le pas à la «Suisse de l'Amérique centrale».

Clément Imbert



Gagner votre confiance
c'est vous aider
à valoriser votre épargne
tout en contribuant
au développement
de notre pays.



amundi.com/actionspea

Investir en actions avec Amundi,

un des leaders de la gestion actions en Europe avec près de 100 milliards d'euros d'encours⁽²⁾, c'est faire bénéficier votre épargne du potentiel de croissance des entreprises que nous identifions comme les plus créatrices de valeur. Profitez de la fiscalité attractive du PEA grâce à nos fonds :

- Amundi Actions France
- Amundi Actions Europe
- Amundi Actions PME

Ces fonds présentent un risque de perte en capital et n'offrent ni garantie, ni protection du capital initialement investi.

**LA CONFIANCE
ÇA SE MÉRITE**

Amundi
ASSET MANAGEMENT

(1) Source Europerformance septembre 2013. (2) 99,5 milliards d'euros. Source : chiffre Amundi Group au 30 septembre 2013 (fonds ouverts, fonds dédiés, mandats). Les fonds cités ci-dessus présentent un risque de liquidité : dans le cas particulier où les volumes d'échanges sur les marchés financiers sont très faibles, toute opération d'achat ou vente peut entraîner d'importantes variations du cours des sociétés. **Les caractéristiques principales des fonds Amundi Actions France, Amundi Actions Europe et Amundi Actions PME sont mentionnées dans leur documentation juridique respective, disponible sur le site de l'AMF et le site amundi.com ou sur simple demande au siège social de la société de gestion.** La documentation juridique vous est remise avant toute souscription à un fonds. Ces fonds sont gérés par Amundi. Investir implique des risques : les valeurs des parts ou actions des OPCVM sont soumises aux fluctuations du marché, les investissements réalisés peuvent donc varier tant à la baisse qu'à la hausse. Il appartient à toute personne intéressée par les OPCVM, préalablement à toute souscription, de s'assurer de la compatibilité de cette souscription avec les lois dont elle relève ainsi que des conséquences fiscales d'un tel investissement. **Le traitement fiscal dépend de la situation individuelle de chacun et est susceptible d'être modifié ultérieurement.** Les informations contenues dans le présent document sont réputées exactes à décembre 2013. Amundi, Société anonyme au capital de 596 262 615 € - Société de gestion de portefeuille agréée par l'AMF n° GP 04000036 - Siège social : 90 boulevard Pasteur, 75015 Paris - France - 437 574 452 RCS Paris. Crédit photo : Getty Images | W

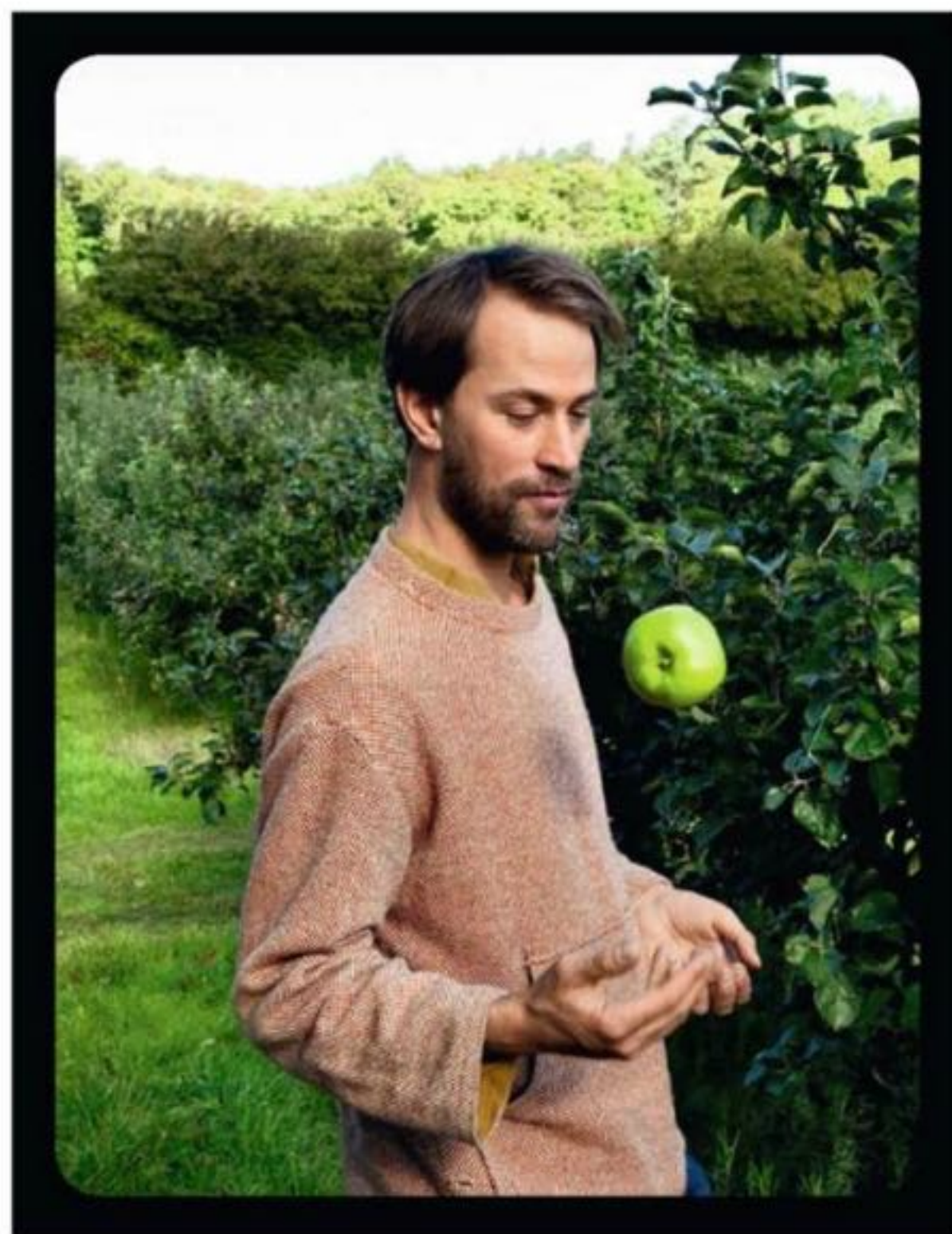
TRISTRAM STUART

Le Robin des bois des poubelles anglaises

Tout a commencé grâce à un cochon. Il y a une vingtaine d'années, Tristram Stuart vivait dans la campagne du Sussex et venait de recevoir en cadeau de son père une... truie. Il la baptisa Gudrun et, désireux de la nourrir écologiquement, il lui donna les restes de la cantine de son collègue ou du marché. «Un jour, j'avais récupéré pour elle des petits pains à la tomate séchée dans les poubelles d'une boulangerie, se souvient-il. Mais ils étaient tellement appétissants que j'ai fini par les manger moi-même. Ce fut une révélation.» Prenant conscience de l'incroyable profusion de denrées tout à fait comestibles présentes dans nos déchets, Tristram est devenu «freegan», c'est-à-dire se nourrissant exclusivement d'aliments glanés parmi les rebuts.

Une corne d'abondance ! Les photos des collectes quotidiennes de cet historien diplômé de Cambridge, aujourd'hui âgé de 36 ans, parlent d'elles-mêmes : des dizaines de kilos de fromage, de légumes bio ou de fruits qui ont pour seul défaut de ne pas respecter le calibrage voulu par les grandes surfaces. Quand il n'écume pas les bennes, Tristram se documente sur le sujet : «Tout le long de la chaîne d'approvisionnement, dans les fermes, les usines agroalimentaires, les supermarchés, c'est une hémorragie de nourriture, direction les poubelles.» Un gâchis qui se traduit aussi en quelques chiffres que Tristram, auteur d'essais sur la question, martèle avec indignation : chaque année, un Français par exemple met aux ordures entre 90 et 155 kilos de nourriture alors qu'un milliard d'êtres humains souffrent de malnutrition. L'ensemble des pays occidentaux jettent près de la moitié de leur propre production alimentaire !

Plutôt que de rester les bras croisés, Tristram a lancé en 2009, à Londres, l'opération «Feeding the 5 000» : des banquets publics préparés à partir d'aliments invendus. Il s'est aussi mis à démar-



cher les grandes enseignes de distribution britanniques pour les convaincre de mettre en place des mesures antigâchis. En quatre ans, la chaîne Marks & Spencer a ainsi, sur ses conseils, réduit de 40 % son gaspillage grâce à des solutions simples : bacs à prix bas pour fruits et légumes imparfaits, promotions sur les produits proches de la date de péremption... «Rien qu'avec des actions de sensibilisation, on obtient des résultats, estime Tristram. En 2012, ce sont 300 000 tonnes de nourriture qui ont été sauvées rien qu'en Grande-Bretagne.»

Le militant, devenu consultant, s'est vu décerner en 2011 le prix international pour l'environnement de la fondation Sophie. L'année suivante, la Commission européenne l'a mandaté pour organiser des banquets aux quatre coins de l'UE dans le cadre de son programme Fusions, visant à réduire le gaspillage dans l'Union de 50 % d'ici à 2025. En France, mission accomplie à Paris en 2012 et à Marseille en décembre dernier. Ultime trouvaille de Tristram : en novembre 2013, il a organisé un banquet à Trafalgar Square où fut servi du cochon exclusivement nourri avec des aliments destinés aux ordures. Un clin d'œil à sa truie Gudrun ? ■

Clément Imbert

En lutte contre la gabegie alimentaire, ce jeune Anglais de 36 ans multiplie les initiatives. Grâce à lui, les mentalités évoluent enfin et les invendus ne prennent plus toujours le chemin des bennes.



CE QUE VOUS ATTENDIEZ :



CE QUE VOUS N'ATTENDIEZ PAS :

AVEC L'OFFRE PRÊT-A-RESPIRER,
séjournerez

4 nuits en
demi-pension
pour le prix de 3*

RÉSERVEZ AU MEILLEUR PRIX SUR **MERCURE.COM**



MERCURE CHAMONIX LES BOSSONS - * Voir conditions des offres sur mercure.com

LE CLUB  **ACCOR**
HOTELS

REJOIGNEZ NOTRE PROGRAMME DE FIDÉLITÉ
MONDIAL SUR ACCORHOTELS.COM

REDÉCOUVREZ
MERCURE


Mercure
HOTELS

PLUS DE 700 HÔTELS
DANS LE MONDE.



Le sirop d'érable



La sève du printemps indien

Les Québécois, qui ne manquent pas d'humour, ont coutume de se moquer de leur climat en disant qu'il n'y a que deux saisons chez eux : l'hiver dernier et l'hiver prochain ! Entre les deux, il y a le « temps des sucres ». Un répit de quelques semaines, de la mi-mars à la fin avril, période bénie pour la fabrication du sirop d'érable. Bénie, car cette recette tient du miracle : comment, de l'écorce d'un arbre, peut s'écouler un nectar si doux ? Comment, dans des contrées aussi rudes, la nature peut-elle prodiguer ce suc aux bienfaits toniques, cocktail de minéraux et d'antioxydants ? C'est le thermomètre qui donne le signal de la récolte : quand le mercure se met à faire le yo-yo, à descendre sous le zéro la nuit et à grimper le jour, la sève brute remonte des racines de l'arbre pour relancer son métabolisme. C'est l'heure d'inciser les troncs d'un diamètre supérieur à vingt centimètres, en général des spécimens qui affichent au moins 45 ans au compteur. Qu'ils appartiennent à l'espèce des érables noirs ou à celle des érables à sucre, les vénérables végétaux peuvent vivre jusqu'à trois siècles. Etendues

sur 145 000 hectares, les érablières québécoises génèrent 74 % de la production mondiale du sirop. Ce rendement est obtenu grâce à la méthode d'extraction mise au point par les Amérindiens : on entaille l'écorce pour extraire le suc, qui est ensuite porté à ébullition pour en augmenter la concentration.

Les premiers témoignages des colons européens, écrits autour de 1540, au temps de l'explorateur Jacques Cartier, évoquaient une eau sucrée dont la saveur rappelait le vin. Plus tard, les naturalistes répertorièrent les légendes entourant la découverte de ce breuvage fortifiant. L'une d'elles affirme ainsi que les autochtones auraient tout simplement imité les écureuils, qu'ils voyaient siroter la sève des arbres après avoir cassé une branche. Aujourd'hui, un réseau de tuyaux collecteurs court dans les denses forêts du Québec pour relier les troncs aux « cabanes à sucre » : c'est là que l'eau est chauffée pour atteindre précisément les 104 °C, la température idéale pour obtenir la densité parfaite du sirop, ni trop épais – au risque de cristalliser – ni trop liquide – sous peine de fermenter. Quant à la couleur, elle dépend de la saison : très claire au début, puis plus foncée et caramélisée en fin de récolte. D'additif, jamais ! Le véritable sirop d'érable ne cache aucun autre ingrédient. Si de la mélasse ou des arômes s'affichent sur l'étiquette, méfiance : on a alors affaire à du vulgaire « sirop de poteau », comme disent les Québécois. ■

Carole Saturno

PAS SEULEMENT RÉSERVÉ AUX CRÊPES

Le sirop d'érable a gagné le monde, et il est notamment très apprécié au Japon. Mais souvent, il reste cantonné à son rôle d'accompagnement, de pancakes par exemple.

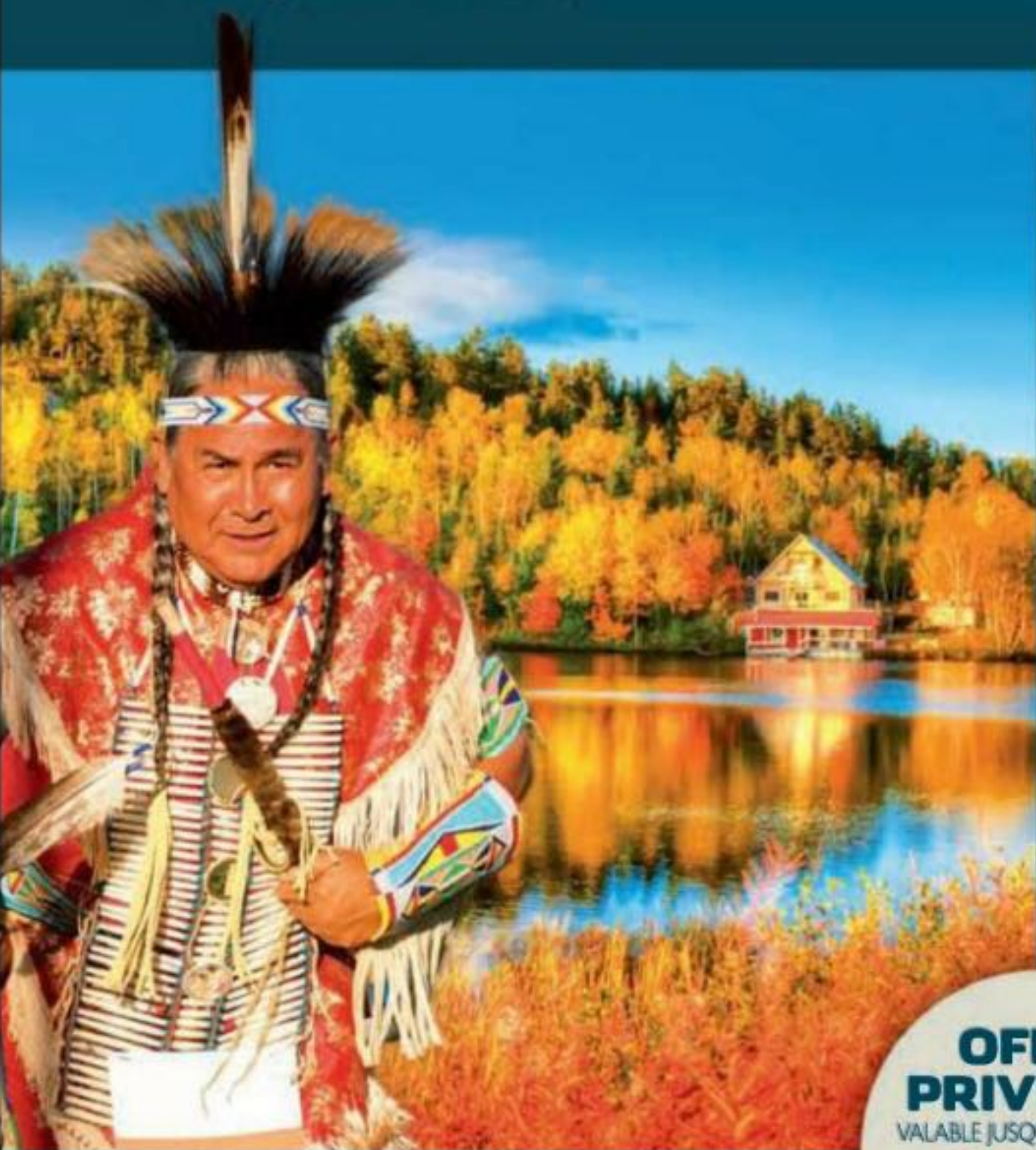
Alors que les Québécois, eux, le marient avec presque tout.

TRADITIONNELLEMENT, le début de la récolte est célébré par un festin à la cabane. On mange alors riche et gras, sans aucun scrupule : le sirop arrose les fèves et les « oreilles de crisse » (du lard salé frit), le jambon à la bière, les omelettes au four...

AU QUOTIDIEN, il est utilisé en marinade sur de la viande au barbecue ou en vinaigrette sucré-salé. Il relève des épis de maïs grillés et révèle la douceur de légumes oubliés, navets, cardons ou panais.

EN PÂTISSERIE, il rehausse la saveur des scones, des moelleux aux pommes, des cookies aux flocons d'avoine...

TAAJ CROISIÈRES, à la rencontre de civilisations lointaines...



**OFFRE
PRIVILÈGE**

VALABLE JUSQU'AU 31/03/2014

-200€*
/pers.

DE RÉDUCTION AVEC
LE CODE **4490**

Du 21 septembre au 6 octobre 2014
À bord du Celebrity SUMMIT

Été indien en terre du Nouveau Monde

ÉTATS-UNIS - CANADA

Sous les couleurs flamboyantes de l'été indien,
découvrez une nature grandiose et généreuse
parsemée de merveilles inattendues.

Du 11 au 27 octobre 2014
À bord du Celebrity MILLENNIUM

De L'Empire Céleste au pays du Soleil Levant

CHINE - CORÉE DU SUD - JAPON

La mystérieuse Asie vous ouvrira les portes
d'un art de vivre ancestral, d'une civilisation raffinée
dans un décor atypique invitant à l'évasion.

Les spécialistes de la croisière à votre service au
Du lundi au vendredi de 9h à 19h - Le samedi de 10h à 17h

01 56 03 56 45
www.taaj-croisieres.fr/prestiges.htm



* Réduction non rétroactive, non cumulable avec toutes autres offres promotionnelles, valable jusqu'au 31/03/2014, uniquement pour la réservation d'une cabine occupée par 2 pers.
TAAJ - Licence IMO75100087 - Photos non contractuelles - Création / Réalisation : www.studioplussa.com - Photos : Fotolia.com : effe45, JonaSanpo Tokyo - Istock : R_Litewriter -
Pulsman photography - shutterstock : SeanPavonePhoto - D.R. SP5A344 I/01/14

Photographie de Lucien Rudaux (1901-1910) - CG 50 - Archives Départementales 66 FI 583



Ce départ pour Terre-Neuve du port de Granville entre 1901 et 1910 est un des documents d'archives que l'on pourra voir dans une double exposition présentée entre Bretagne et Normandie.

EXPOSITION

HOMMAGE AUX AVENTURIERS DE LA MORUE

Au XIX^e siècle, l'écrivain Pierre Loti en avait fait des héros. Des dizaines de milliers de marins français, entre le XVI^e siècle et 1992, embarquèrent pour les eaux de Terre-Neuve, dans l'Atlantique nord, afin de rapporter de la morue. Mais, depuis la parution de «Pêcheur d'Islande» (1886), ces «terre-neuvas», sont peu à peu tombés dans l'oubli. Quatre villes du golfe normand-breton ont choisi d'évoquer, chacune à son tour, leur mémoire, en réunissant plus de 600 objets au sein d'une exposition itinérante. Les vestiges de cette «aventure» surgissent dans la scénographie bleutée du musée de Bretagne, à Rennes : un doris – embarcation de six mètres utilisée lors des sorties au large –, un couteau trancheur pour préparer le poisson à bord... Mais aussi les traces de la pêche sédentaire, moins connue, qui nécessitait de s'installer sur les côtes canadiennes pendant plu-

sieurs mois. Les équipages avaient des contacts avec les peuples autochtones, comme en témoigne la pierre de lest d'un bateau du Vieux Continent transformée en grattoir par un Indien béothuk. Plus intimiste, le musée d'art et d'histoire de Saint-Brieuc nous fait revivre «le temps de l'absence», qui durait de six à huit mois. A noter, bouleversant, le témoignage audio de cette femme certaine que son homme souffre durant la campagne de pêche ou les ex-voto offerts aux paroisses par les survivants trop heureux de leur retour. En 1992, un moratoire a mis fin à cette pêche aux airs d'épopée.

Faustine Prévot

«Terre-Neuve/Terre-Neuvas», à Rennes et Saint-Brieuc jusqu'au 19 avril. Puis à Saint-Malo et Granville de juin à octobre. Contact : www.terreneuve-terreneuvas.fr



CINÉMA

Rêves et illusions à l'école de l'intégration

Miguel a laissé le Venezuela en vue d'étudier le violoncelle, Mihajlo a fui la Serbie et les persécutions de néonazis, Djenabou a quitté la Guinée où elle risquait d'être excisée... Tous ces ados déracinés se retrouvent dans la «classe d'accueil» d'un collège parisien. Durant un an, des cours de français aux examens à Arcueil, la réalisatrice Julie Bertuccelli a recueilli leur

parole : l'arrachement à leur terre natale, à l'image de Daniil parti de Biélorussie sans prévenir personne, leurs joutes verbales («Toucher le coran, ça brûle pas la main !»), mais aussi leurs ambitions, comme ce rêve de l'Ukrainienne Oksana de devenir chanteuse... Alors que la politique d'accueil de la France fait débat, «La Cour de Babel» montre des intégrations réussies.



«La Cour de Babel», de Julie Bertuccelli, en salles le 12 mars.

Pyramide films

BEAU LIVRE

Ode nipponne



Chien assis sur une chaise dans un café tokyoïte

de Shibuya, «fête de l'homme nu» (hadaka matsu) à Okayama, geisha remontant une ruelle de Kyoto la nuit... Philippe Valéry, ancien employé du consulat de France à Osaka, nous fait partager son amour pour le Japon découvert à 19 ans, à travers ses photos soignées en noir et blanc et le récit piquant de ses expériences.

«Japon mon amour», de Philippe Valéry, éd. Georges Naef, 29 €.

FESTIVAL

Europe arctique



Pour ceux qui rêveraient d'atteindre le cercle polaire arctique et qui ne pourront pas

aller à Umea, capitale européenne de la culture 2014, l'Institut suédois «importe» le Grand Nord à Paris : ateliers de culture samie pour les enfants, rencontre sur l'écoquartier d'Alidhem, théâtre contemporain à la Cartoucherie...

«66° Nord : l'attitude suédoise», par l'Institut suédois à Paris, jusqu'en avril. Contact : paris.si.se

ROMAN

France organique



A la suite d'un accident de voiture, le jeune Simon Limbres se retrouve en état de mort

cérébrale dans un hôpital du Havre. Se pose à ses parents la question du don d'organes. Dans un texte haletant, Maylis de Kerangal trace une géographie de la générosité et de la transmission de la vie aux quatre coins du pays.

«Réparer les vivants», de Maylis de Kerangal, éd. Verticales, 19 €.

Le confort commence avant le décollage

Votre voyage avec Emirates commence à votre porte. Grâce à notre service de voiture avec chauffeur offert aux passagers de Première Classe et Classe Affaires** détendez-vous et laissez-vous conduire.

Hello Tomorrow*


Emirates

*Bonjour Demain

Cuisine gastronomique • Accès aux salons exclusifs Emirates

Plus de 135 destinations à travers le monde. **Service gracieux disponible dans plus de 55 villes du réseau Emirates. Des restrictions kilométriques peuvent s'appliquer. Pour plus d'informations, contactez Emirates au 01 57 32 49 99 (coût d'un appel local) ou rendez-vous sur emirates.fr.



**Innovation
that excites**




NOUVEAU NISSAN QASHQAI. URBAIN PAR INSTINCT.

Avec son design affûté, le Nouveau Nissan QASHQAI affiche un style audacieux. Son intérieur aux lignes fluides révèle une technologie embarquée toujours plus avancée. Avec son système d'aide au stationnement intelligent et son système de navigation NissanConnect équipé du Google® Send-to-Car, le Nouveau Nissan QASHQAI a plus que jamais l'instinct urbain.

Gamme Diesel à partir de 289 €/mois⁽¹⁾ LLD sur 49 mois avec un premier loyer de 2399 €



Pour plus d'informations, rendez-vous sur **nissan.fr**
Retrouvez l'actualité de Nissan sur [facebook.com/nissanfrance](https://www.facebook.com/nissanfrance) 

Innover autrement. (1) Exemple pour un Nouveau Nissan QASHQAI Visia 1.5 dCi 110 Visia neuf en Location Longue Durée sur 49 mois avec un premier loyer de 2 399 € suivi de 48 loyers de 289 €. **Modèle présenté** : Nissan QASHQAI Tekna 1.5 dCi avec option peinture métallisée, en Location Longue Durée avec un premier loyer de **3 071 €**, suivi de 48 loyers de **377 €**. Restitution du véhicule chez votre concessionnaire en fin de contrat avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. Sous réserve d'acceptation par Diac - SA au capital de 61 000 000 € - 14, avenue du Pavé Neuf - 93160 Noisy-le-Grand - SIREN 702 002 221 RCS Bobigny. *Hors assurances facultatives pour un kilométrage maximum de 60 000 km. Offre non cumulable avec d'autres offres, valable du 01/02/2014 au 31/03/2014. Nissan WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 €, RCS Versailles B 699 809 174 Parc d'Affaires du Val Saint-Quentin - 2, rue René Caudron - CS 10213 - 78961 Voisins-le-Bretonneux Cedex.

Consommations gamme cycle mixte (l/100 km) : 3,8 - 5,6. Émissions de CO₂ (g/km) : 99 - 129.

LA RUSSIE, CÔTÉ



Rares sont les navires qui croisent en ces latitudes, à quelques encablures de la Corée du Nord. Pourtant, quatre gardiens vivent dans le phare de Gamov, achevé en 1906.

Le kraï du Primorié, c'est l'ultime frontière du plus grand pays du monde. Une jadis des exilés et des bagnards, des trappeurs et des paysans. Mais Moscou a

PACIFIQUE

PAR SYLVAIN TESSON ET CÉDRIC GRAS (TEXTES),
THOMAS GOISQUE (PHOTOS)



terre sauvage, dominée par une forêt puissante, où seuls se sont aventurés repris en main ce Far East stratégique pour ses ambitions asiatiques.



Une taïga touffue, percée de cours d'eau

Une pirogue remonte le cours de la rivière Iman. Caractérisées par leur forme et leur faible tirant d'eau, les embarcations traditionnelles sont appelées «bat», un mot sans doute d'origine coréenne. En effet, avant que la Russie n'en obtienne le contrôle, en 1858, le Primorié était aux mains de peuples asiatiques.





Hommage à
La Pérouse face
à la mer du Japon.
Le Français, envoyé
par Louis XVI en
expédition autour du
globe, fut, en 1787,
le premier Européen
à décrire ces rives.
La stèle a été érigée
au nord de Terneï,
une cité qui porte
encore le nom
de son ami, le
chevalier de Ternay.

impétueux, recouvre encore 80 % du territoire



Peu de communautés ont prospéré sur ces terres vierges. Le village de Layoliu, au pied de la chaîne du Sikhote-Aline, n'héberge qu'une centaine de personnes. Dans la région, on vit de chasse, de pêche, de la culture de céréales, de soja et de pommes de terre.

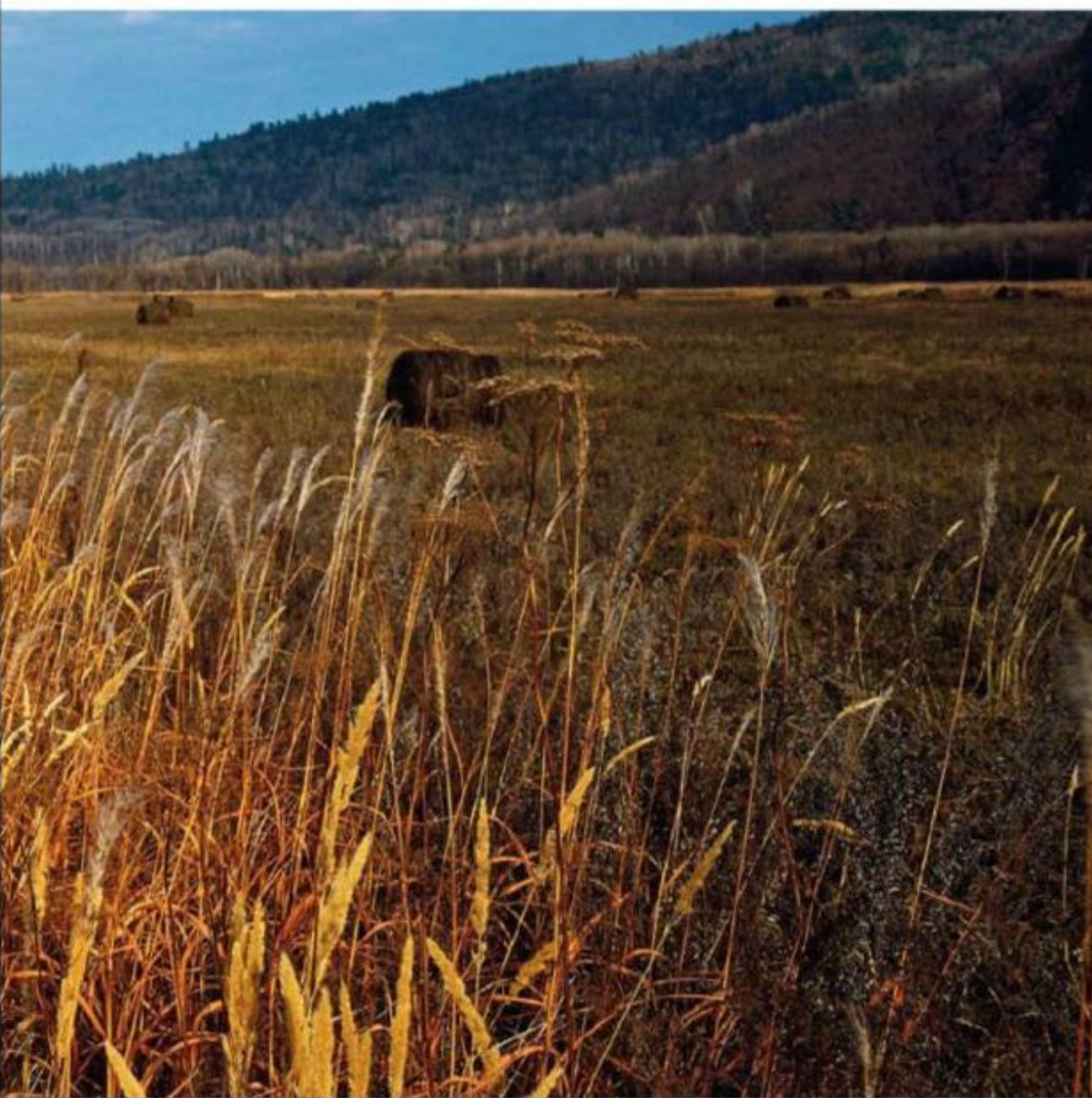


Seules de rares isbas et des champs couleur





de miel signalent la présence de l'homme



C'est l'heure de la moisson pour les vieux-croyants de Layoliu. Ces orthodoxes purs et durs s'étaient exilés jusqu'en Amérique du Sud dans les années 1930, fuyant le régime soviétique. Depuis 2010, quelques familles sont de retour. Une exception dans cette région minée par l'exode depuis une vingtaine d'années.



Les cartes routières sont trompeuses... Difficile

Au début, tout va pour le mieux. Les forêts du Primorié, aux confins orientaux de la Russie, défilent par les fenêtres de la camionnette. Les kilomètres passent, les méandres révèlent le manque de sens de l'orientation des cours d'eau, les villages se succèdent et surtout, modeste satisfaction qu'un voyageur ne saurait négliger, la carte est juste. La route longe la rivière Oussouri qui matérialise la frontière russo-chinoise. Et soudain, tout se gâte : les cartes routières semblent s'affoler. On ne reconnaît aucune de leurs indications. L'explication de ces approximations géographiques remonte à 1969, lorsqu'éclata un violent conflit entre Moscou et Pékin pour le contrôle de quelques îlots de cet affluent du fleuve Amour. Les deux géants allèrent jusqu'à brandir la menace nucléaire ! Les atlas furent alors modifiés. Les Soviétiques supprimèrent les toponymies toungouses, chinoises ou coréennes qui témoignaient de la longue histoire de ces « limes » (frontières) et affublèrent villages et cours d'eau de nouveaux noms. Mais l'usage n'a pas reconnu ces baptêmes. Quarante ans plus tard, dans la Russie de Poutine, ces appellations n'ont pas cours. Il faut donc rétablir la carte au crayon au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans la chaîne de montagnes du Sikhote-Aline, massif qui s'étire au nord de Vladivostok, et dont les 1 000 kilomètres de dorsale séparent le bassin de l'Oussouri des côtes de la mer du Japon.

Peu farouche, un jeune cerf s'est approché d'un pêcheur au bord de l'Iman. La forêt mêle des espèces sibériennes et subtropicales. Et abrite aussi bien des rennes et des ours que des panthères et des tigres de l'Amour.

La rivière indiquée Bolchaïa Oussourka sur le dessin au 1/200 000 est connue des habitants sous le nom d'Iman. Le village de Layoliu, lui, fut renommé Dersou par les Soviétiques. « Dersou, c'est par là ? » demande-t-on. « Dersou ? Mais c'est un homme, pas un lieu ! Vous voulez dire Layoliu ? » répond le pompiste de la dernière station essence avant l'infini de la taïga. Le peuple oudégué aurait disparu de la mémoire collective si Dersou Ouzala n'avait accédé au rang de mythe. Un jour du début du XX^e siècle, l'explorateur Vladimir Arseniev rencontra ce coureur de bois. Ce fut le début d'une amitié profonde. Le chasseur oudégué inspira à l'officier l'un des plus beaux livres de la littérature russe, « Dersou Ouzala », paru en 1923. En 1975, le monde découvrait cette version extrême-orientale du « dernier des Mohicans » grâce à l'adaptation cinématographique d'Akira Kurosawa. Suivre les tribulations d'Arseniev à cent années de distance est une gageure : elles se réfèrent à l'antique toponymie imprégnée d'asiatisme. L'esprit de Dersou, lui, flotte encore dans les forêts.

Adieu goudron. La camionnette s'enfonce sur une piste. La taïga est austère et l'automne, mourant. Des escadres d'oies sauvages fuient l'hiver vers la Corée du Nord. Les premiers reliefs ralentissent la marche du véhicule. Au gré de la conversation avec le chauffeur, on s'habitue aux toponymes antiques. D'ailleurs, ces noms chinois, coréens, mandchous s'harmonisent aux airs d'estampe de la nature, à ces cèdres chantournés, ces pins agrippés, ce mixte d'essences subtropicales et sibériennes.



Coincé entre Chine, Corée et Japon

Les voisins asiatiques lorgnent sur les ressources forestières du Primorié (« Maritime » en russe). Vaste comme le tiers de la France métropolitaine, il est habité par 1 900 000 personnes.



de se repérer dans cette immensité

Layoliu approche. Le village est sur l'autre rive de l'Iman. Un bac arrimé à la berge dérive, d'une grève à l'autre, à la seule force du courant. Les premières isbas apparaissent. Bien avant la mainmise des soviets, ces parages étaient malfamés. Mercenaires chinois, repris de justice russes, réfugiés coréens, trappeurs et déserteurs cosaques hantaient les forêts. Les Oudégues s'en trouvèrent fort diminués. Le long de l'Iman, ils ne sont plus que quelques métis, lointains cousins de Dersou. Leurs mères ont épousé des moujiks. Leurs pères ont succombé aux belles Slaves. Pour l'heure, on rencontre surtout des Sergueï, Ivan et Piotr, pêcheurs russes de Vladivostok ou Khabarovsk venus taquiner le brochet. Les Russes aiment ces échappées « into the wild », ces virées « à la cosaque ». Dans les bois, en treillis, les armes à la main, le couteau de chasse à la taille, ils se soûlent, méditent de Moscou et se sentent sauvages.

Il y a encore quatre ans, jusqu'au « miracle », le village était pratiquement à l'abandon

Dersou (alias Layoliu), sa dizaine d'isbas et ses deux rues en terre. Une falaise corsète le flux de l'Iman. Elle servait jadis aux bandits houndouzes à se débarrasser de leurs victimes. Puis les Blancs y précipitèrent les Rouges. Enfin les bolcheviques y balancèrent les derniers tsaristes. Heureusement que la géologie constitue un principe de stabilité dans l'absurdité de l'Histoire ! Les frondaisons du Sikhote-Aline furent le théâtre des ultimes résistances antibolcheviques. Les forêts résonnèrent de l'écho des batailles, qui ensanglantèrent l'Extrême-

Orient jusqu'en 1922. Parmi les partisans des Romanov, quelques-uns trouvèrent refuge dans des communautés isolées de vieux-croyants. Ces orthodoxes traditionalistes réservèrent bon accueil aux réprouvés. Eux-mêmes s'étaient repliés sous les futaies au XVII^e siècle pour échapper à une salve de réformes liturgiques. Certains de ces irréductibles étaient devenus d'habiles chasseurs de tigres. Ici, à Layoliu, au début du XX^e siècle, quelques familles de vieux-croyants avaient réussi leur projet : se faire oublier. La révolution rouge les retrouva derrière l'orée des bois. Leur foi, leur mode de vie ne s'accordaient pas à la doctrine bolchevique. Beaucoup réussirent à s'exiler dans les années 1930 avant que la broyeuse des purges ne s'ébranle. Ils se glissèrent de nuit dans ces longues pirogues que tout le monde désigne encore du nom coréen de « bat ». Les gardes-frontières ne virent pas les barques dans la nuit sombre, portées vers la Chine par l'Iman.

Ensuite, l'URSS électrifica le pays, assécha les cœurs, désherba les pousses dissidentes. A Layoliu, ceux qui restèrent furent assimilés. Ceux-là, qui ont connu le système soviétique, sa chute, l'anarchie eltsinienne, la relève poutinienne, sont les plus désenchantés. Mikhaïl Ivanov, 60 ans, bon pied mais œil mauvais, résume l'opinion qui prévaut dans l'esprit des désabusés du siècle rouge : « Le mur de Berlin est tombé, l'Extrême-Orient est une vaste ruine. Moscou nous a oubliés et la jeunesse s'en va. »

De la falaise, le village affiche un air pimpant. Il y a encore quatre ans, jusqu'au « miracle », il était pratiquement à l'abandon. Mais un jour de 2010, ●●●



Pour affirmer son emprise, le pouvoir russe a posté de multiples garnisons dans l'Extrême-Orient depuis le XIX^e siècle. Ce monument rend hommage à la bravoure de l'équipage d'un bombardier soviétique Yak-28.

A sept fuseaux horaires de distance, le Kremlin veille

●●● les vieux-croyants sont revenus de l'exil. Pendant quatre-vingts ans, ils avaient vivoté, sarclant des lopins en Mandchourie, en Bolivie, au Brésil, jusqu'en Uruguay. Le 27 novembre 2000, le patriarche orthodoxe Alexis II ayant appelé à la réconciliation avec les hérétiques du «raskol» (nom russe donné à ce schisme), quelques vieux-croyants décidèrent de rentrer dans la «Rodina Mat», la mère-patrie. Par petits groupes, ils ont retrouvé le chemin de leurs villages. Et aujourd'hui, ces forçats de la tradition s'acharnent à cultiver leur terre sibérienne.

L'émotion fut immense quand ces cousins à demi-oubliés rejaillirent un matin. Puis vint le temps du jugement. Les vieux-croyants toisent avec sévérité leurs frères restés en URSS. Ils réprouvent la décadence morale, l'avachissement. Aujourd'hui, à Layoliu, une petite dizaine de Slaves et de métis toungouses côtoient les quatre-vingts exilés revenus au village. L'inconduite des premiers renforce les derniers dans leur détermination à se fermer au «siècle». Un vieux-croyant a bien tenté de s'employer dans une scierie voisine, mais il a démissionné, effaré par les jurons débités par ses collègues.

En deux ans, le hameau a connu la renaissance. Des enfants galopent dans les deux rues. «Les vieux-croyants ? C'est la démographie la plus dynamique de Russie», plaisante-t-on dans la région. Depuis la chute de l'URSS, le Primorié est victime d'un dépeuplement estimé à 300 000 personnes. Aussi, la vigueur nataliste des fols-en-christ (orthodoxes qui s'affranchissent des conventions sociales) est une aubaine dans cette province de moins de deux millions d'habitants. Pour contrer la consanguinité, on envoie des émissaires sur les rivages de la mer du Japon ou les berges de l'Amour. Il s'agit de renouer contact avec des coreligionnaires demeurés sur le sol russe. «Hélas, ils sont trop assimilés, regrette Oulian Mourachev, le chef des revenants de Layoliu. Mais les nouvelles unions sont indispensables.»

Le dimanche, interdiction de travailler. Les enfants des vieux-croyants revenus de Bolivie et d'Uruguay barbotent dans l'Iman. Il y a encore trois ans, ils éle-

vaient des perroquets. «Cet été nous avons vu un ours», clairotte Ignat, 12 ans, vêtu à la Tolstoï d'une chemise en lin serrée par une ceinture de cuir. Il compare la faune russe avec les panthères et les crocodiles de Bolivie. Les parents affirment que le climat est plus sain ici et que les cultures nécessitent moins d'entretien. Les femmes s'activent aux champs dans des sarafans rouges. De Bolivie et d'Uruguay, les vieux-croyants ont rapporté des graines. Réussiront-ils à acclimater les pastèques ?

La messe a été prononcée aux aurores. A quatre heures du matin, les hommes aux silhouettes raspoutiniennes et des femmes en châte ont convergé vers la chapelle. Nul pope n'a mené l'office, tous ont marmonné leurs prières, moulinant force signes de croix exécutés à deux doigts, comme avant le schisme. Les psalmodies en vieux slavon sont montées dans la lueur timide des bougies réfractée par les chasses dorées des icônes artisanales. Les vieux-croyants ont réussi cette prouesse : arrêter le temps.

Les tigres peinent à traquer leurs proies sur ce tapis bruyant de feuilles mortes

Dersou-Layoliu est déjà loin, à une journée de navigation. Au fil des heures, l'Iman s'épuise et la vallée s'étrécit. La coque de bois racle les galets. Il faut pousser l'embarcation. Le moteur éructe. La brume masque le monde. Ces parages constituent un des derniers sanctuaires du tigre de l'Amour. «Quand on le voit, c'est toujours trop tard, murmure Michka, notre pilote. Il vous guette, il vous suit, vous ne l'apercevez jamais.» En cette fin d'automne, les sous-bois sont jonchés de feuilles mortes. Les fauves peinent à traquer leurs proies sur ce tapis bruyant. Les peuples toungouses qui prospéraient naguère ici craignaient autant qu'ils le vénéraient ce dieu félin qu'ils dénommaient Amba. Aujourd'hui, le tigre occupe les braconniers, les Chinois en mal de booster viril et les trafiquants de peau. Dans le Primorié, il n'en resterait que 400 spécimens.

Pas un signe d'Amba. «Des hommes ont vécu quarante ans sous ces couverts sans jamais voir la ●●●



Mon voyage en Norvège, je le vois
40% grandes rencontres, 60% grandeur nature

À vous de fixer les frontières

“Grand panorama des Fjords”

Découvrez Oslo, la capitale marquée du sceau des Vikings, Bergen, l'ancienne cité hanséatique et deux fjords parmi les plus beaux et les plus impressionnants de Norvège : le Sognefjord et le majestueux Geirangerfjord.

Pour une première approche de la Norvège en sillonnant ses fjords spectaculaires.

*Si vous allez en Norvège pour admirer les merveilles de Mère Nature,
vous ne serez pas déçu !*

CIRCUIT “DÉCOUVRIR”

8 jours / 7 nuits en pension complète
à partir de **1 259 €^{TTC*}** par personne, vols inclus.

* Prix par personne, 1 259€TTC au départ de Paris le 20/05/14, incluant les vols internationaux, l'hébergement 7 nuits en base chambre double en hôtel 3*, en pension complète du dîner du jour 1 au petit déjeuner du dernier jour sauf 1 repas, avec guide local francophone, transport selon programme et les visites mentionnées au programme. Surcharge carburant et taxes aéroports (soumises à modifications) incluses. Hors frais de dossier. Offre soumise à conditions. Renseignements pour toute autre date dans votre agence de voyages.

**NOUVELLES
FRONTIÈRES**

300 agences expertes • 0 825 000 825 16,95 € / min
nouvelles-frontieres.fr



Inga Andreevna est l'une des dernières représentantes des Oudégues, un peuple qui compte désormais moins d'un millier de membres dans la province. Elle tente de sensibiliser à la préservation de cette culture.

Après la chute de l'URSS, le Primorié s'est dépeuplé

●●● bête», dit Michka. Il y a sept ans, les autorités ont décidé de la création d'un parc national au cœur du Sikhote-Aline. Depuis, les zones protégées se multiplient, comme si les Russes mesuraient enfin la valeur naturelle du Primorié. Hélas, les compagnies forestières lorgnent sur la région. Certaines scieries ouvrent leur propre réseau routier pour faciliter l'extraction. La tronçonneuse a fracassé le silence de la taïga. L'économie russe ne peut rater l'occasion de répondre à l'explosion de la demande étrangère. La Chine, qui est presque venue à bout des forêts de Mandchourie, a désespérément besoin de bois. Jusqu'aux années 2000, l'inexorable déprise économique et le reflux des hommes avait contribué à la préservation de ces étendues. Depuis, la grande santé des capitalismes asiatiques a modifié le destin du Primorié. Et que dire des Oudégues, que les écologistes pouvaient penser favorables à leur lutte ? La plupart regardent les parcs naturels avec suspicion, brandissant leur droit inaliénable à «disposer de la terre de leurs ancêtres», manière euphémistique de désigner le braconnage.

Derrière l'orée, des coupes lacèrent la forêt. Le bois chemine vers le port de Plastoun

La piste serpente à 500 mètres d'altitude et aborde aux ruines de l'ancien sovkhos forestier de Melnichnoe, fermé lors de la chute de l'URSS. Les scieries ne vrombissent plus. Dans le village, de rares écoliers sautent au-dessus des flaques pour rejoindre l'école où l'on a repéré des traces de fauves il y a quelques jours. Les hommes cherchent à s'employer dans les mines d'or ou les entreprises de coupe du versant est. L'endroit suinte la nostalgie soviétique. Tout s'est délabré depuis que Gorbatchev a soldé les comptes du Soyouz. L'économie a mué. Pékin, Séoul ou Tokyo contrôlent d'immenses centres de production et de transformation industriels. Les Russes sont voués à fournir la matière première.

Alentour, la forêt se dévêt des haillons de brouillard matinal. La crête du Sikhote-Aline est à peine plus marquée qu'une croupe hercynienne. La route

plonge vers la mer du Japon. Derrière l'orée, des coupes claires lacèrent la forêt. Les stères chemineront vers le port de Plastoun, où les Japonais viennent de construire une usine de contreplaqué. Le reste du bois sera embarqué vers la Chine pour finir en baguettes, meuble de salon ou pâte à papier. German est inspecteur de chasse. «Il n'y a pas besoin d'être cosmonaute pour voir des paysages lunaires», dit-il tristement en nous conduisant vers la ville de Terneï. Ecœuré par le recul du biotope des tigres, il tente de sauver ce qu'il peut et se livre à un contrôle drastique des permis de chasse. Mais comment lutter ? «La demande chinoise en pattes d'ours a fixé le cours à 150 dollars le kilo, explique German. Les croyances médicinales asiatiques font des ravages.»

Le bleu de l'océan apparaît entre les griffes des branches de chênes. La route littorale mène à Terneï, point de départ des autobus pour Vladivostok, à 1 000 kilomètres au sud. La ligne de côte est cisailée de baies profondes. Quelques villages de pêcheurs fument, encalminés sur le sable comme des vapeurs échoués. Ce matin, la mer du Japon est une flaque mercurielle. Terneï semble assoupie au bord de son clapot. Dans ces confins d'aventuriers sillonnés par le peuple de Dersou, exploités par les aménageurs soviétiques, ne demeurent que des retraités ensablés et ceux qui ont un emploi ferme. Les autres cherchent à gagner Vladivostok, Khabarovsk ou la Russie occidentale. La déprise démographique videra-t-elle ce Far East de sa substance ? Certes, depuis dix ans, le Kremlin multiplie les projets, favorise les investissements. Des milliards de roubles ont été injectés – avec un fort taux d'évaporation dû à la corruption. Les vieux-croyants en chemise de lin côtoient les membres des agences de développement chargés de moderniser la région. L'Extrême-Orient russe n'est-il pas redevenu ce qu'il était au temps des tsars : la région de tous les possibles, la terre des promesses, des ambitions, des rêves et des conquêtes ? ■

Sylvain Tesson et Cédric Gras

► PAGE SUIVANTE,
NOTRE REPORTAGE SUR
VLADIVOSTOK, LA
CAPITALE DE LA RÉGION

Jeep, avec



Jeep.fr

ATTEIGNEZ DES SOMMETS.

Les Buisson



Nouvelle Jeep® Grand Cherokee.

Découvrez la Nouvelle Jeep® Grand Cherokee équipée de série de projecteurs bi-xénon, de feux de jour apportant une signature visuelle inédite, de phares intelligents et de projecteurs directionnels⁽¹⁾ qui suivent le tracé de la route, du système ParkView® (caméra de recul avec affichage dynamique sur l'écran multimédia) et d'un radar anticollision⁽²⁾. Toutes ces technologies avec sa nouvelle boîte automatique à 8 rapports vous apportent sécurité et confort quelles que soient les conditions.

Consommation mixte (l/100km) moteur 3,0 l V6 CRD : 7,5. Émissions de CO₂ (g/km) : 198. (1) De série sur Summit. (2) De série sur Overland et Summit. I am Jeep® : « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam Jeep 00 800 0 426 5337
00 800 0 I AM JEEP



Suivez Jeep® sur la page facebook.com/JeepFrance

Jeep®



Les docks de Tsessarevitcha ont été rénovés et transformés en promenade. Un opéra et une université flambant neufs, un nouveau terminal d'aéroport, deux ponts... Des chantiers pharaoniques ont été lancés pour offrir à cette ville de 600 000 habitants un nouveau visage, 150 ans après sa fondation.

VLADIVOSTOK LE «SEIGNEUR DE

Cette ville a tout connu, la fièvre des pionniers, le verrouillage des soviets

Dans un gémissement d'essieux, le train arrive en gare. Un nuage de mouettes s'égaille dans l'air mauve. Vladivostok, finistère de l'Eurasie, tout le monde descend ! Les voyageurs russes transbahutent d'énormes valises sur le quai. Les Occidentaux, eux, ont des sacs à dos techniques. C'était leur rêve : traverser la Russie en Transsibérien. Pendant une semaine, ils ont relu Blaise Cendrars, Joseph Kessel, Corto Maltese, et ce matin, ils ont l'air déçus. Où sont les bouges de marins, les baraques en planches, les fumeries d'opium et les tripots chinois ? Quelle est cette gare d'où l'on ne voit pas la mer du Japon, coincée entre un quai et les embouteillages boulevard Aleoutskaïa ? Vladivostok, terminus du fantasme. Vers le nord s'empilent des strates d'immeubles brejnéviens, de bâtiments début de siècle et de buildings en verre, une anarchie urbaine lancée à l'assaut des reliefs.

Les voyageurs pressés n'aimeront jamais ces lieux. Il faut rester pour saisir la topographie de la ville, comprendre son urbanisme montueux, s'y retrouver dans le labyrinthe des sept collines entaillé de rades, traversé de ponts, prolongé d'îles. Vladivostok, ville archipel. Ce site fut choisi pour la profondeur des baies, qui offraient à la fois une fenêtre sur la mer et un repli. En 1858, un traité signé avec les Mandchous allouait aux Russes la rive gauche de l'Amour. Deux ans plus tard, un deuxième accord leur attribuait les terres entre Oussouri et mer du Japon. Vladivostok fut fondée cette année-là. Le tsar développait alors l'Empire. On défrichait la taïga, on posait les rails du Transsibérien (il arriva à Vladivostok en 1903), il fallait à l'effort russe un débouché sur le Pacifique. Gagner les mers libres fut toujours la grande affaire du Kremlin et, sur cette façade pacifique hostile, Vladivostok constituait un lieu inespéré. La cité devenait l'avant-poste des espé-



L'ORIENT» SE RÉVEILLE ENFIN

et l'anarchie post-perestroïka. La voilà revenue dans l'œil de Moscou.

rances occidentales, une tête de pont de la civilisation à la longitude des cerisiers du Japon. On allait lire Pouchkine au pays des tigres.

Après avoir connu la fébrilité commerciale dont le quartier chinois de Millionka constitue le dernier écho, la ville se replia sur elle-même à la période socialiste. Déjà les Blancs en avaient fait une place inexpugnable, protégeant les hauteurs par des fortifications de béton. Devenue la principale place de commandement de la flotte du Pacifique, abritant dans ses proches environs la base de sous-marins nucléaires de Bolchoï Kamen, Vladivostok fut fermée aux étrangers jusqu'en 1992. Le retard du développement de l'Extrême-Orient soviétique explique que la ville resta longtemps en léthargie, au bord de son clapot baratté de temps à autre par le ressac d'un typhon japonais. Quand les Etats-Unis et la Chine normalisèrent leurs relations économiques, dans les années 1970, l'isolement s'accrut. Com-

ment Vladivostok aurait-elle connu l'expansion, alors que le Kremlin redoutait les velléités sécessionnistes de ces confins ? Vladimir Kuznestov, gouverneur de la région du Primorié jusqu'en 1993 et désormais professeur à l'université d'Extrême-Orient, résume mélancoliquement cette hibernation : «Vladivostok aurait pu s'épanouir, mais la Révolution a coulé une chape de béton sur ce rêve. En 1991, nous eûmes à nouveau l'espoir, mais c'était compter sans les élus : nous connûmes des années de corruption, les années "cottage", où chaque politique se faisait construire son petit castelet.»

S'ouvrir au monde. Se hisser à la hauteur des ressources du kraï du Primorié, dont elle est la capitale. S'imposer dans le pôle de tête de cette Sibérie qui recèle 10 % des réserves planétaires de pétrole et 30 % des ressources gazières. Voici le rêve de tous les gouverneurs depuis 1991. Comment rattraper le retard pour cette cité de 600 000 habitants, ●●●



L'eau glacée l'hiver et les incursions de requins

Piétonnière, bordée de bâtisses érigées à l'époque impériale, débordant de cafés et de boutiques, la rue de l'Amiral-Fokine est l'une des artères de prédilection des citadins et des touristes. Elle est le symbole de la métamorphose de l'ancien quartier chinois de Millionka.





Les cent jours de brume annuels et les températures négatives sont un détail pour les habitants. Toute l'année, dans cette ville située à la même latitude que Nice, on se presse sur la plage centrale pour se baigner, quitte à faire un trou dans la glace ou à braver les squales qui croisent parfois ici.

l'été ne décourage pas les nageurs



Beaucoup d'appelés
de la Fédération,
comme ces deux
jeunes Bouriates,
font leur service à
Vladivostok, QG de la
flotte du Pacifique :
une vingtaine de
sous-marins et
une cinquantaine
de navires, croiseurs,
destroyers ou autres.



Jusqu'en 1992, ce port militaire était bouclé,





les étrangers n'avaient pas le droit d'entrée



«Vladivostok, c'est loin, mais c'est tout de même notre ville», proclame une citation de Lénine gravée en face de la gare. A la fin du XIX^e siècle, les tsars décidèrent de relier Moscou au Primorié, grâce au Transsibérien, le plus long chemin de fer du monde : 9 288 kilomètres.



Le vieux funiculaire, installé selon le vœu de Khrouchtchev, grimpe vers la colline dite du «nid d'aigle», tandis qu'au loin se dessine la silhouette du pont à haubans de la Corne d'or, inauguré en 2012.

Un gouverneur rêvait de faire ici un San Francisco russe

●●● pourvue d'une situation idéale, à quelques centaines de kilomètres de la Chine, de la Corée du Sud et du Japon ? Comment, enfin, faire transiter sur son sol les oléoducs vers l'Asie et devenir ainsi digne de son nom, le «Seigneur de l'Orient», en russe ? Bref, comment intégrer Vladivostok à la marche du monde ?

Désireuse de faire rayonner sa ville, Larissa Belobrova, femme du gouverneur de l'époque, Sergueï Darkine, tenta il y a onze ans de faire souffler un vent de culture globale sur les rives de Vladivostok. Elle avait inauguré le festival Pacific Meridian. Isabelle Huppert, Gérard Depardieu et Catherine Deneuve montèrent les marches menant au cinéma Okean, face à l'Amour, sous les reprises martiales d'une fanfare de la flotte. Tout le cinéma du Pacifique se retrouvait là, japonais, coréen, chinois. Sergueï Darkine plastronnait : «Je ferai de ma ville la San Francisco de la Russie.» L'ex-gouverneur Vladimir Kuznestov tempère cet enthousiasme : «Cette blague sur San Francisco, c'est à Khrouchtchev qu'on la doit. A son retour de Californie, il s'était amusé à comparer les collines des deux villes. L'allégorie est restée dans les esprits, mais on est loin de sa réalisation...»

Au vieux marché chinois, on passe toujours l'hiver en plein air, par – 25 °C

Sa vraie chance, Vladivostok eût pu la saisir en 2012, lorsqu'elle fut choisie pour accueillir le sommet de l'Apec (coopération économique pour l'Asie-Pacifique). Poutine avait préalablement affirmé sa volonté de s'ouvrir aux partenaires internationaux. D'immenses travaux de modernisation furent entrepris. «Du pur «épatage», dit, déçu, Victor Shalaï, directeur du musée Arseniev, exhumant ce beau mot d'argot français revivifié par les Russes pour exprimer le gâchis de ces ouvrages destinés à impressionner les présidents invités. Le plus grand pont haubané du monde fut ainsi jeté entre des piles de 340 mètres de haut pour relier le sud de la péninsule et l'île Rousski. «Le problème, c'est qu'après avoir construit cet édifice, ils se sont rendu compte qu'il n'y avait rien à faire sur l'île, explique

Bella Aslanian, professeur de français. Alors, ils ont déplacé l'université et construit un nouveau campus capable d'accueillir 20 000 étudiants furieux.» Un autre pont fut lancé entre les rives de ce bras de mer enfoncé dans la ville et appelé Corne d'or, un opéra flambant neuf fut érigé et un train express construit entre le centre-ville et l'aéroport. Mais les tramways antédiluviens continuent à transporter, vers des blocs de béton décrépits, des habitants qui n'ont pas l'impression que la manne de vingt milliards de dollars consacrée à ces travaux a amélioré le quotidien. Et même si les docks ont été reconvertis en agréables berges, même si les embouteillages ont considérablement diminué, même si le quartier de Millionka, en plein centre-ville, a été très promptement restauré, sous les piles du pont demeurent encore des datchas de bois avec potager attendant et, au marché chinois, on passe toujours l'hiver en plein air, par – 25 °C...

Le développement de la ville imposerait une nouvelle politique maritime. Le trafic annuel du port de Vladivostok s'élève à 6,4 millions de tonnes de marchandises contre 370 pour celui de Tsindao, en Chine ! «Les ponts, c'était la danseuse des gouverneurs, précise Victor Shalaï. Ils disaient : «On les construira et l'avenir sera radieux». Aujourd'hui, ils existent, mais rien n'a changé.» Pourtant, Vladivostok reste un enjeu suprême pour Moscou, qui cherche à maintenir une forte population civile russe en Extrême-Orient et ne pourra s'affranchir d'améliorer dans les plus courts délais les conditions de vie. Chaque Russe d'Extrême-Orient en général et de Vladivostok en particulier est à lui seul stratégique face à la pression chinoise. Le nouveau gouverneur Vladimir Miklouchevski incarne cet espoir. Si Vladivostok ne saisit pas sa chance d'ouverture au Pacifique, elle restera la belle oubliée de l'Extrême-Orient, pourvue de ses deux ponts, aussi inutiles que deux diamants sur la peau d'une femme qu'aucun regard ne convoite plus. ■

Sylvain Tesson



Découvrez le patrimoine culturel grâce à la nouvelle appli **GEO** audioguides

- ✓ + de 3 000 parcours audio dans votre poche
- ✓ la possibilité de vous **géolocaliser** pour découvrir les visites à faire aux alentours
- ✓ chaque mois, **des nouveaux parcours** et chaque jour, **une nouvelle surprise !**



Téléchargez gratuitement votre appli sur



en tapant "GEO audioguides" dans votre store,
ou flashez ce code →



avec



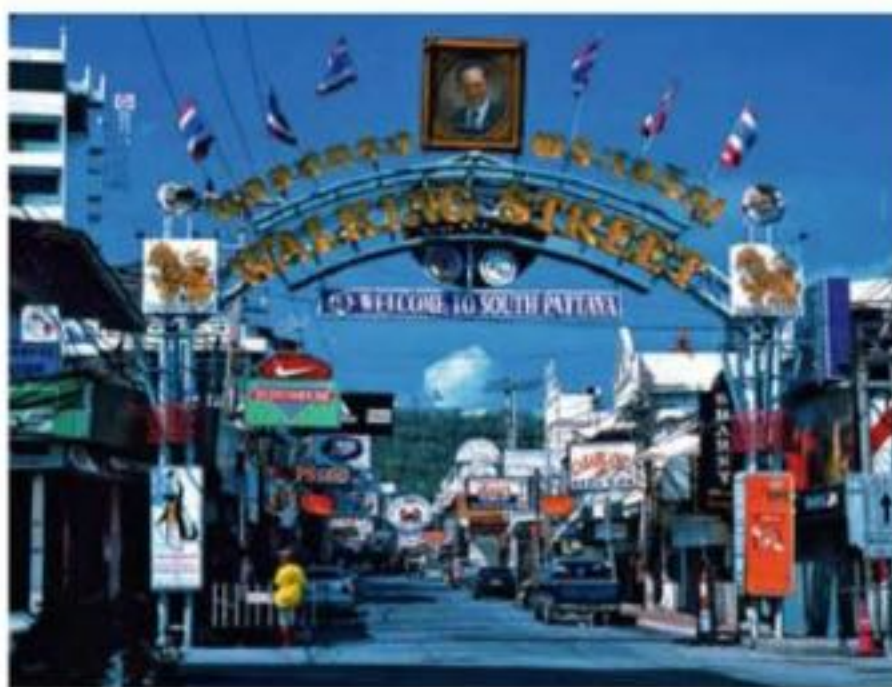
Ecoutez les histoires de notre patrimoine.



JEAN-DIDIER URBAIN
Anthropologue, spécialiste
du tourisme, il est
professeur à l'université
Paris-Descartes.

A quoi sert un guide ?

«L'ouvrage recommandait de passer au large de Pattaya. Dans un monde si "clean", était-ce un voyage de Barbie en vacances que je lisais, ou encore le "Routard" ?»



Manfred Mehlig / Sime - Photostop

Qu'un guide éclaire routes et étapes du voyageur est la moindre des choses. Si c'est un professionnel, il aide à prévoir son itinéraire. Si c'est un curieux, à rendre son parcours attrayant, ce que firent dès le Moyen Âge les répertoires des chemins pour pèlerins et marchands. Outre des conseils pratiques, ces manuels en vinrent à s'étoffer de notes pittoresques pour des prototouristes apparus à la Renaissance¹. Mais la question du contenu du guide se compliqua. Qu'avait-il à dire du monde ? De son usage ? Sur quel ton ? Encyclopédique ou sélectif ? Impressionniste ou directif ?

Dans «Le Mirage oriental», récit de 1910 d'un voyage en Egypte, Louis Bertrand reproche déjà au guide Baedeker (créé à Leipzig en 1829) son ton d'autorité. Prescripteurs, ces ouvrages imposent une vision et un usage du monde à coups d'étoiles (invention du Baedeker) ou de mentions comme «mérite un détour» (Michelin). Roland Barthes dans «Mythologies» a analysé la vision du Guide bleu dans les années 1950, selon laquelle «l'essentiel d'un pays

se résume à sa "collection de monuments"». Si «La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre»², à quoi sert donc le guide touristique ? Au-delà de ses utilités, quels sont ses droits et ses devoirs ? Sa liberté et ses responsabilités ?

Loin des jugements à l'emporte-pièce d'un Houellebecq³, un voyage en Thaïlande me pousse à la critique d'un guide (Routard 2012) en dépit de la sympathie que je lui porte. Qui aime bien, châtie bien ! Déjà pour cette visite, le ton déplaît : «Quelle déception ! Ce marché flottant a déperissé sous la pression touristique, plus aucune trace d'authenticité» (p. 188). J'ai noté dans mon carnet : «Relents élitistes ! Rengaine passéiste du "C'était mieux avant" ! Cessez de penser que le monde ne doit pas évoluer pour rester authentique, surtout après le passage d'un expert toujours pionnier ! Si vous n'aimez pas le monde, n'en dégoûtez pas les autres ! Changez de métier. Soyez ethnologue ou écrivez des requiem. Allez répandre votre deuil ailleurs. Moi, je n'ai pas été déçu».

Mais constatant que Pattaya ne figurait pas dans l'index, il m'a semblé qu'un cap avait été franchi. La ville avait été rayée de l'itinéraire ! S'il ne fallait pas rater «l'incroyable Erawan Museum» au sud-est de Bangkok, ni l'Ancient City, endroit «zen» regroupant des copies des monuments du Siam, ni le parc animalier Crocodile Farm, il fallait en revanche, filant ensuite vers l'île de Ko Samet et ses plages, passer au large de Pattaya... Dans un monde si «clean», était-ce un voyage de Barbie en vacances que je lisais ou encore le Routard ? Ce guide gagnerait en crédibilité en rappelant au bon moment, dans le corps du texte, non en introduction (p. 96-98), l'origine d'un lieu, qui n'est pas qu'une ville-bordel à éviter. A présent envahi de Russes en villégiature, il était jadis un village de pêcheurs qui devint avec Bangkok, capté par le commerce du sexe lors de la guerre du Viêt Nam, le repos du soldat américain. Alors, plutôt que d'user d'un pouvoir discrétionnaire proche du déni, n'est-ce pas au contraire le devoir du guide de rappeler l'origine des choses ? Derrière banians, palmiers et acacias bordant les plages, il y a à voir le fantôme d'une guerre et la réalité de ses effets : une misère, qui ne se réduit pas ici à des morts, des ruines ou des trous d'obus ! Sous cet angle, Pattaya «mérite (bien) un détour»... ■

**Ces manuels jugent
à coups d'étoiles
et de mentions
«mérite un détour»**

1. Robert Mandrou, «Introduction à la France moderne», Albin Michel, 1998.
2. Yves Lacoste, La Découverte, rééd. 2012.
3. Michel Houellebecq, «Plateforme», Flammarion, 2001.

Inutile d'aller jusqu'au
Tibet
pour atteindre des sommets de plaisir.




Mamie Nova, il n'y a que toi qui me fais ça.

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. www.mangerbouger.fr



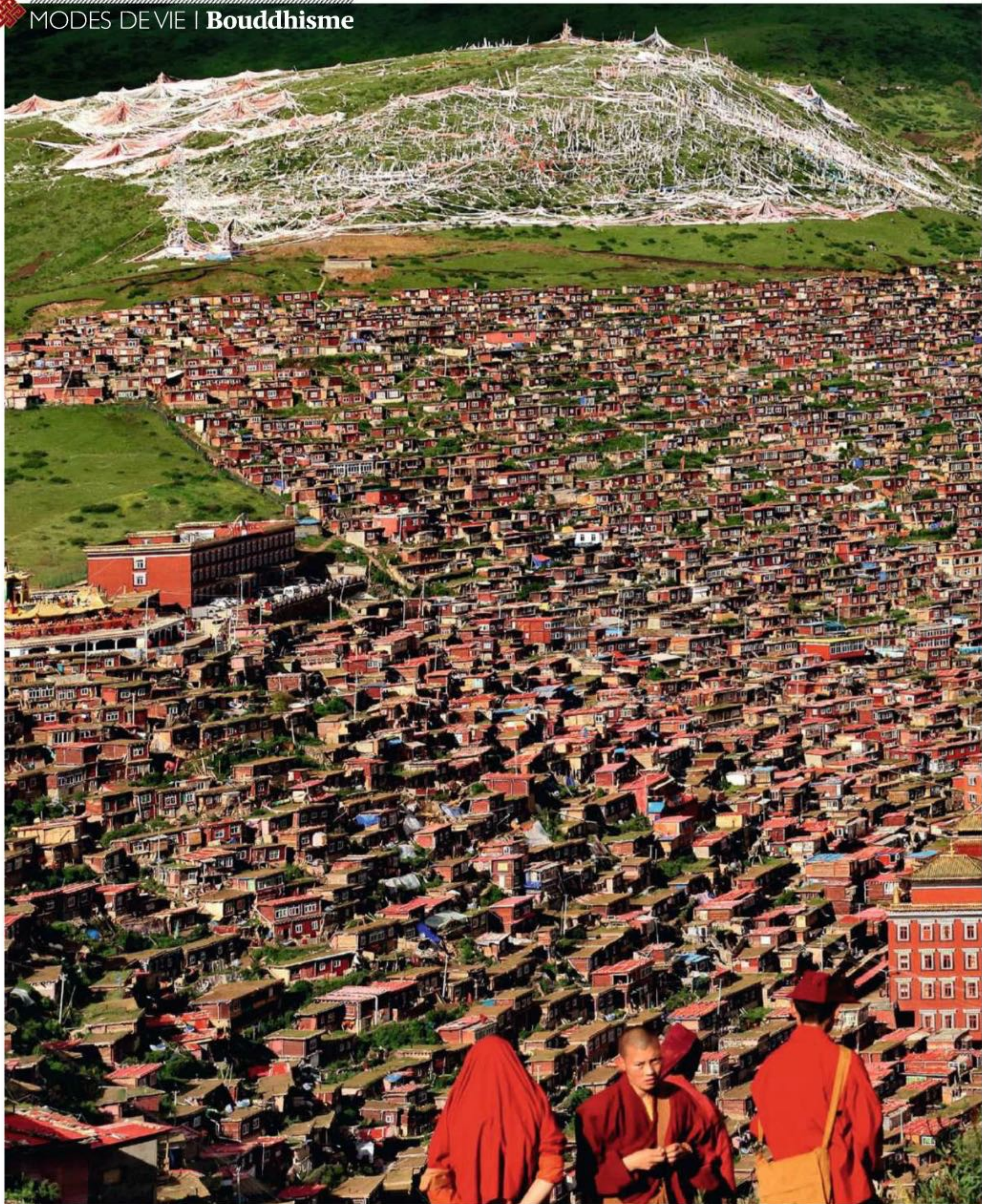
Dans la salle de prière réservée aux garçons, ce novice se plonge dans les textes sacrés avec une ferveur qui lui fait verser des larmes de dévotion.

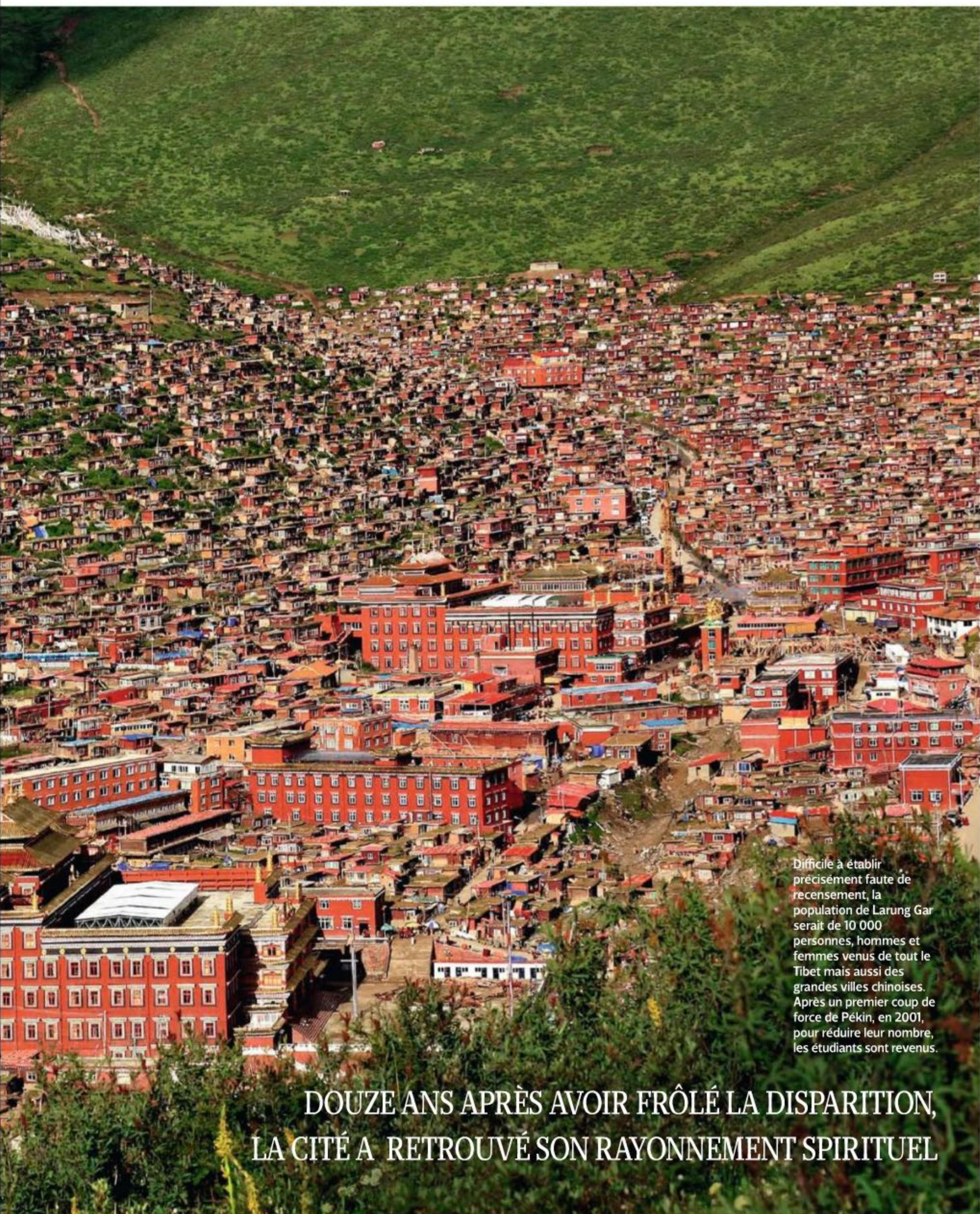


Tibet A l'école du BOUDDHISME roi

Isolé à 4 000 mètres dans les montagnes du Sichuan, l'institut de Larung Gar est la plus grande université bouddhiste au monde. Des milliers de disciples y affluent dans l'espoir de devenir meilleurs. Reportage.

PAR NICOLAS ANCELLIN (TEXTE)
ET CHEN BIXIN (PHOTOS)





Difficile à établir précisément faute de recensement, la population de Larung Gar serait de 10 000 personnes, hommes et femmes venus de tout le Tibet mais aussi des grandes villes chinoises. Après un premier coup de force de Pékin, en 2001, pour réduire leur nombre, les étudiants sont revenus.

DOUZE ANS APRÈS AVOIR FRÔLÉ LA DISPARITION,
LA CITÉ A RETROUVÉ SON RAYONNEMENT SPIRITUEL



L'enseignement non sectaire des différentes traditions du bouddhisme tibétain et le charisme de Jigmé Phuntsok, qui créa l'école en 1980, ont assuré le succès de Larung Gar. Ici, des hommes au cours d'une séance de lecture en commun.

LE PROJET DU MAÎTRE FONDATEUR FUT D'OUVRIR
L'INSTITUT À TOUS LES COURANTS DU BOUDDHISME







BEAUCOUP DE FEMMES, TIBÉTAINES ET CHINOISES, ONT TOUT LÂCHÉ POUR VENIR ÉTUDIER ICI

Parmi ces nonnes qui se rendent à leurs cours en discutant, celle de gauche manipule son «tengwa», une sorte de chapelet composé de 108 perles. Une légende prétend qu'au VIII^e siècle, le maître indien Padmasambhava aurait caché 108 textes sacrés à l'intention des générations futures.





Ce temple vitré qui domine la cité abrite une grande statue du Bouddha. Chaque soir, un moine est chargé d'allumer ces bougies, comme autant de prières qui permettront à la figure du maître suprême de rester illuminée toute la nuit. L'usage de ces lampes dans des bâtiments en bois présente un risque permanent.

EN JANVIER, UN INCENDIE A EMBRASÉ DES CENTAINES DE CABANES,
MAIS LES MOINES ONT SURMONTÉ D'AUTRES COUPS DURS...

LES ADEPTES FONT VŒU D'AIDER LES AUTRES À TRAVERSER L'OCÉAN DE L'EXISTENCE

Un vent glacé balaye le clair obscur du petit matin. L'herbe pelée scintille de givre. Nul arbre à l'horizon. Rien que le moutonnement infini de dômes érodés entrecoupés de vallées caillouteuses. Ça et là, dans la montagne, des lignes de drapeaux de prière défraîchis, aux allures de toile d'araignée géante. A mesure qu'on s'enfonce dans l'ancienne province de Kham, on les trouve suspendus au passage des cols, sur les collines et les ponts, aux carrefours ou aux toits des fermes et des temples. Pour les Tibétains, le vent qui caresse les formules sacrées et les vœux altruistes imprimés sur l'étoffe, les disperse dans l'espace et les transmet à tous les êtres vivants rencontrés dans sa course.

Depuis la ville de Chengdu, capitale de la province chinoise du Sichuan, à deux jours d'une route souvent réduite à l'état de piste défoncée, ces chapelets de tissu aux couleurs vives balisent l'itinéraire jusqu'à Larung Gar. Sous ce nom quasiment inconnu en Occident s'est développé, depuis 1980, l'un des plus grands centres d'enseignement du bouddhisme tibétain. Entre 10 000 et 12 000 étudiants – les statistiques fiables font défaut – y vivent dans des centaines de cabanes peintes en rouge étagées à flanc de montagne. Deux bâtiments d'enseignement, l'un réservé aux femmes l'autre aux hommes, ont vu le jour ainsi que

plusieurs temples, dont les grands moulins à prières couverts de cuivre brillent sous le soleil. Isolée à 4 000 mètres d'altitude, coupée du monde par la neige plusieurs mois par an, cette cité universitaire s'impose, par son rayonnement spirituel, comme un îlot de résistance religieuse aux persécutions subies par les Tibétains depuis soixante ans. Etablie dans le nord du Kham, une des anciennes provinces du Tibet « historique », à 2 000 kilomètres de Lhassa, la capitale de la région autonome du Tibet, Larung Gar reflète aussi la différence de traitement que Pékin réserve aux Tibétains. Ceux qui habitent la région autonome subissent une répression permanente et sans concession ; les autres, ceux des provinces intérieures, comme celle du Kham, bénéficient, eux, d'une relative indulgence entre deux accès d'autoritarisme.

6 heures 30. La note grêle et basse d'un gong déchire le silence et donne le signal du réveil. Blotties les unes contre les autres comme pour se tenir chaud en ce matin d'automne glacial, les maisonnettes où vivent moines et nonnes, dans des quartiers séparés, s'illuminent de l'intérieur. Aux premiers rayons du soleil, une prière retentit depuis l'école des hommes, longue litanie d'incantations récitées sur un rythme accéléré. Bientôt, emmitoufflés dans leur robe grenat, des tablettes de bois en guise de cartable sous le



bras, des étudiants pressés dégringolent les venelles par petits groupes pour se rendre à leurs cours. Dans les rues de terre battue, tirant des remorques cahotantes surchargées de briques et de sacs de ciment, des tracteurs crachotent leur fumée noire avec un bruit saccadé d'hélicoptère.

Sur les hauteurs, un troupeau de yaks ondule d'un pas tranquille devant la petite cahute où Khenpo Jigmé Phuntsok, l'homme qui fonda cette institution hors du commun il y a plus de trente ans, avait l'habitude de venir méditer. « Au Tibet, Jigmé Phuntsok était le plus célèbre lama, explique Robert Barnett, directeur d'études à l'université de Columbia et spécialiste du Tibet contemporain. Et son influence reste considérable aujourd'hui. » Né en 1933 dans une famille de nomades golok, il fut identifié à l'âge de 2 ans comme la réincarnation d'un grand maître de la tradition nyingma (« l'école



Ces moines sont en train de préparer la tsampa, l'aliment traditionnel des Tibétains. Il s'agit d'une farine d'orge grillé délayée avec du thé à laquelle on ajoute souvent du sel et du beurre de yak. Le résultat se présente sous forme d'une pâte brunâtre riche en fibre et très roborative.

des anciens», dont les enseignements furent les premiers à s'implanter au Tibet au VII^e siècle). Jigmé Phuntsok était aussi un «tertön», c'est-à-dire un découvreur de trésors spirituels. Doué de pouvoirs mystiques, il était réputé capable de retrouver des enseignements volontairement cachés au VIII^e siècle par le fondateur du bouddhisme tibétain, l'Indien Padmasambhava. «C'était quelqu'un qui faisait forte impression, un homme d'un immense charisme, ayant atteint une grande réalisation spirituelle», confirme Philippe Cornu, spécialiste de l'anthropologie des religions, chargé de cours à l'Institut national des langues et civilisations orientales et auteur d'ouvrages sur le bouddhisme.

L'homme devait avoir un sacré flair, et aussi beaucoup de volonté pour choisir ces versants désertiques et inhospitaliers des montagnes du Sichuan comme terre d'élection d'un projet culturel de grande envergure : fonder un institut d'études bouddhistes œcuménique ouvert sur le monde ;

revitaliser la culture tibétaine, transmettre les enseignements du Dzogchen (le chemin de la grande perfection), la tradition tantrique la plus vénérable, mais aussi relancer le travail d'érudition sur les textes anciens... En bref, assurer la transmission d'un héritage spirituel. En 1980, il y avait urgence. La révolution culturelle chinoise (1966-1974) n'avait épargné aucun recoin de l'immense République populaire. Sur les hauts plateaux de cette province où, dans les années 1960, les cavaliers khampas furent les derniers résistants à l'occupant chinois, les gardes rouges avaient sévi. Comme après l'invasion du Tibet, en 1950, une vague de destructions balaya la région. Monastères dynamités, bibliothèques parties en fumée, moines envoyés par milliers dans des camps de rééducation... Se glissant dans la très relative libéralisation qui suivit la disparition de Mao, en 1976, Jigmé Phuntsok en profita, en 1980, pour créer à Larung Gar l'institut de Serthar, du nom de la ville la plus proche, à une quinzaine de kilomètres dans la vallée. La disposition des montagnes, la circulation de l'air et de l'eau des sources, l'harmonie des flux d'énergies avaient fait depuis longtemps de cet endroit isolé et paisible un ermitage réputé. Les autorités chinoises accordèrent à l'école le statut d'établissement d'enseignement et non celui d'institution religieuse. Lors de sa fondation, en 1980, ils n'étaient qu'une petite centaine de disciples. En

baptisant entre eux «gar» («campement»), leur institut, les premiers moines s'inscrivaient dans la tradition des universités itinérantes.

L'intérieur spartiate des cabanes où vivent moines et nonnes est décoré des portraits de Jigmé Phuntsok. Sa photo, dans un cadre monumental surchargé de dorures et de draperies, domine aussi le patio des deux principaux bâtiments de l'institut. Dix ans après sa mort, le maître accompagne toujours la vie quotidienne des étudiants de Larung Gar. Une vénération proche du culte de la personnalité. A la moindre occasion, on offre aux visiteurs de passage des cartes plastifiées à son effigie.

L'aura de Jigmé Phuntsok n'a cessé de grandir au cours des années, l'enseignement non sectaire des différentes écoles du bouddhisme tibétain que proposait son institut faisant affluer les adeptes. En 1987, le maître, accompagné de centaines de disciples, entreprit un pèlerinage dans les montagnes sacrées de Wutai, dans la province du Shaanxi, à près de 2 000 kilomètres au nord-est de Larung Gar. Ce voyage accrut encore sa popularité. Six ans plus tard, une tournée mondiale ponctuée de conférences aux Etats-Unis, au Canada, en Inde, au Japon, à Hong-kong et dans plusieurs pays européens dont la France, lui assura le soutien financier de membres influents de la diaspora tibétaine ●●●

Cette palette ornée de mantras éloigne les mauvais esprits lors des rites funéraires.



Sous la protection du tigre...

Cet objet rituel est parfois utilisé par les bouddhistes tibétains lors de la cérémonie du «jator», les «funérailles célestes», consistant à confier la dépouille d'un défunt à la voracité des vautours. Avant le jator, le corps est placé dans un cercueil durant trois jours au cours desquels des prières assurent à l'esprit une bonne réincarnation. Pendant cette période, les moines placent sur le mort des planchettes de bois, longues d'une trentaine de centimètres et portant dessins et inscriptions.

Il s'agit de palettes astrologiques destinées à dissiper les mauvaises influences qui pourraient affecter le défunt. Sur celle-ci figure par exemple le mantra de Kâlachakra, la déité tantrique de la roue du temps (à la verticale sur la gauche). Selon le spécialiste Philippe Cornu, la présence d'un tigre stylisé signifie sans doute que la personne était née sous ce signe astrologique.



... et de donateurs privés. Cet argent lui permit, à son retour, d'entreprendre un nouveau programme de constructions.

Assis en tailleur dans un coin de la grande salle d'étude de l'école des hommes, où règne un silence studieux, Chimé Dorjé, 21 ans dont déjà six d'études à Larung Gar, s'exprime d'une voix douce et ferme. Lorsqu'il évoque la mémoire du maître, qu'il n'a pourtant jamais croisé, son visage s'illumine d'un fin sourire. «Les deux messages clés transmis par Yishin Norbu (le terme par lequel les disciples désignent Jigmé Phuntsok et qui signifie "le joyau qui accomplit les souhaits") m'accompagnent à chaque instant, explique-t-il. D'abord, toujours garder dans le cœur la temporalité des choses d'ici-bas, leur caractère illusoire et non permanent. Ensuite, contribuer au bien d'autrui.» Avec ce dernier point, on touche à l'essence même du bouddhisme tibétain : faire vœu d'aider tous les êtres à franchir l'océan de l'existence ; les secourir et leur permettre, à eux aussi, d'atteindre l'éveil et la fusion avec l'esprit du Bouddha.

Des novices de 15 ans qui chahutent un peu pendant l'étude. De vieilles nonnes ridées ployant sous des bidons d'eau. De rudes paysannes khampas aux pommettes rougies par l'air sec de l'altitude. A Larung Gar, on croise beaucoup de femmes. Plusieurs sources indiquent qu'elles seraient même plus nombreuses que les hommes. Dans une société tibétaine très patriarcale, voire machiste, où l'éducation religieuse des filles est souvent négligée, Larung Gar s'est signalé dès sa création par la qualité de la formation qu'on leur réservait. Pour la première fois, elles pouvaient atteindre le titre de khenpo (abbé), d'ordinaire réservé aux hommes, accessible après au moins neuf années d'études supérieures. La réputation de Larung Gar s'est donc vite répandue dans la région mais aussi beaucoup plus loin. Pour ces

DE GRANDS MONASTÈRES TIBÉTAINS

Disséminés dans le sud et l'est du Tibet, ces centres d'études représentatifs des diverses lignées du bouddhisme (Gelugpa, Nyigmapa, Kagyüpa...) furent détruits après l'invasion chinoise. Ils connaissent aujourd'hui une renaissance «sous contrôle».

1 SAKYA

Siège de la lignée Sakyapa, ce monastère d'architecture mongole, fondé en 1073 par Khön Könchog Gyalpo, est renommé pour sa bibliothèque de 20 000 volumes auxquels se sont ajoutés en 2003 84 000 rouleaux sacrés restés scellés pendant des siècles derrière un mur.

2 TASHILUNPO

Ce haut lieu de la lignée Gelugpa fut fondé en 1447 par Gedun Drub, le premier dalaï-lama. Depuis le XVII^e siècle, il est le fief du panchen lama, deuxième autorité du bouddhisme tibétain. Il a été en partie détruit en 1960. Ses moines sont passés de 5 000 à cette époque à 100 aujourd'hui.

11 KUMBUM


Important monastère de la lignée Gelugpa, il fut bâti en 1583 par le dalaï-lama, Sönam Gyatso. Fermé durant des années, il fut épargné durant la révolution culturelle et restauré après le séisme de 1990. 400 moines y vivent actuellement.

10 LABRANG

Lié à la lignée Gelugpa, fondé en 1709, et placé sous l'autorité spirituelle du dalaï-lama, il fut longtemps réputé pour son école de médecine et sa bibliothèque de 20 000 ouvrages. Détruit à 70 % par les Chinois, il compte 300 moines contre de 4 000 avant 1950.

9 KIRTI

Construit en 1472 par un rinpoché de la lignée Gelugpa, il s'est imposé, à partir de 2008, comme un bastion de la résistance antichinoise. Manifestations et immolations s'y sont déroulées depuis et plusieurs dizaines de ses 2 500 moines ont été arrêtés.

 Limite de l'aire culturelle tibétaine



TOUJOURS INFLUENTS

3 TSURPU

Créé en 1189 par Düsum Khyenpa, cet ermitage abrite les karmapa, les chefs spirituels d'une des branches de la lignée Kagyüpa. Détruit en 1966 par les Chinois, il a depuis été reconstruit mais le nombre de ses moines est passé de 900 à une centaine aujourd'hui.

4 GANDEN

Ce centre spirituel érigé au XV^e siècle par le maître Tsongkhapa fut le premier de la lignée Gelugpa. Pillé et rasé à la dynamite durant la révolution culturelle puis restauré à partir de 1985, il compte aujourd'hui 300 moines contre plusieurs milliers au début du XX^e siècle.

5 SAMYÉ

C'est le plus ancien et le plus grand ensemble monastique du Tibet (lignée Nyingmapa). Composé d'un temple principal et de nombreux bâtiments secondaires, il fut établi en 779 par le roi Yarlung Trisong Detsen sur les conseils du maître indien Padmasambhava. Détruit durant la révolution culturelle, reconstruit dans les années 1990, il compte une centaine de moines.

6 DRIGUNG THIL

Érigé sur le lieu d'un ermitage par le maître Jigten Sumgön en 1179, il devint le siège de l'une des huit lignées de l'école Kagyüpa. Perché sur une crête à 4 300 m d'altitude, c'est un site de prédilection pour les funérailles célestes. Détruit en 1959, il fut reconstruit à partir des années 1980. Une centaine de moines y vivent.

8 PALPUNG

Haut lieu de la lignée Karma Kagyüpa, édifié en 1717, il a joué un rôle crucial dans le mouvement Rimé, qui rassemble les enseignements de toutes les branches du bouddhisme tibétain. Ses effectifs ont fondu à moins de 200 religieux aujourd'hui.

7 RIWOCHÉ

Fondé en 1276 par Sangyé On, un lama de la lignée Talung Kagyüpa, il était le plus grand du Kham. Il fut rasé par les Chinois en 1950 et ses 1 000 moines et nonnes furent assassinés ou emprisonnés. Il a été reconstruit dans les années 1990. Effectifs : 300 moines.



femmes, l'institut Serthar représente un nouveau départ. Kiu Sua, une Chinoise de 45 ans, aux cheveux ras, qui s'exprime dans un anglais hésitant faute de pratique, se rappelle sans nostalgie de son ancienne vie : «Je travaillais dans une galerie d'art à Pékin, raconte-t-elle. J'étais bien payée mais quelque chose ne tournait pas rond pour moi. J'étais bouddhiste mais je pratiquais peu, jusqu'au jour où une amie m'a parlé de Larung Gar. Nous avons décidé de nous y rendre en touristes et peu après j'ai décidé d'y revenir étudier. C'était en 2006 et je n'en suis plus repartie. Ici, j'ai trouvé la paix».

Comme Kiu Sua, des centaines de Chinois, hommes et femmes, ont fait ce choix, s'arrachant à leur vie citadine pour étudier quelques années à Larung Gar, certains faisant vœu d'y consacrer le reste de leur existence. Le nombre de disciples non tibétains, originaires de toute la Chine, est estimé à environ 10 %, conséquence d'une ruée vers des trésors spirituels soudain accessibles. «Depuis une vingtaine d'années, on assiste à un renouveau de la pratique religieuse dans toute la Chine, explique Laurent Deshayes, chercheur spécialiste de l'histoire du bouddhisme tibétain à l'université de Nantes. Et le caractère non déiste du bouddhisme séduit beaucoup de Chinois han, surtout dans les milieux intellectuels.»

Des grappes de moinillons drapés dans leur robe grenat sirotent du thé brûlant, penchés sur les textes qu'ils étudient, ou pouffent de rire en se chuchotant des blagues à l'oreille. Pendus à leur téléphone portable, la main sur le front et l'air absorbé comme des financiers de la City, certains moines sont lancés dans d'interminables conversations. Par contraste, le silence qui règne dans la grande salle d'étude où se réunissent plusieurs centaines d'étudiants a quelque chose de surnaturel. Ce mélange de ferveur tranquille et de vivacité surprend ceux qui ●●●



LORS DE LA FÊTE DES DÉFUNTS, MOINES ET NONNES LANCENT DES PRIÈRES AU CIEL

Début août, à l'occasion de la fête des morts, la population de Larung Gar est multipliée par quatre durant quelques jours. Des centaines de petits papiers de toutes les couleurs, appelés «longtas», sont jetés au vent comme des confettis. Ils portent l'effigie du Cheval du souffle, un signe de chance [lire encadré en fin d'article].





●●● imaginent les bouddhistes comme des gens calmes et réservés en toutes circonstances. En témoigne la scène qui se joue, en cette fin d'après-midi, sur l'esplanade face à l'école des hommes. Une dizaine d'étudiants se font face, la moitié assis sur le sol, les autres debout dans ce qui ressemble de loin à un pugilat ponctué de grands éclats de voix. Les moines debout tapent dans leurs mains, font des moulinets avec leurs bras, crient, s'esclaffent dans des envolées d'étoffes, se penchent vers leurs vis-à-vis en hurlant d'un air accusateur et menaçant, lesquels répondent sur le même ton, pointant l'index, criant plus fort encore. Aucune bagarre en réalité, mais seulement la tradition du «débat» de fin de journée. Une sorte de quiz verbal sur des questions de doctrine, dont le but, pour les maîtres, est de «coller» les novices afin de leur faire prendre conscience de leur ignorance quand ils ont tort... ou de les inciter à ne pas se laisser impressionner quand ils ont raison.

Malgré ce quotidien insouciant, la vie ne s'est pas toujours déroulée paisiblement à Larung Gar. La popularité de Jigmé Phuntsok, le succès de son institut et ses déplacements à l'étranger ont eu le don d'irriter Pékin. En 1994, il fut interdit au maître de quitter le pays sous prétexte des liens qu'il avait noués, lors d'un voyage en Inde, avec le dalaï-lama. Ce tour de vis opéré par le gouvernement alors dirigé par Jiang Zemin concernait d'ailleurs l'ensemble du Tibet historique : en 1997, des «unités de travail patriotique par l'éducation» furent envoyées dans tous les monastères. Objectif : forcer les moines à dénoncer leur chef spirituel et à faire serment d'allégeance au Parti. A Larung Gar, des fonctionnaires locaux imposèrent des cours de rééducation idéologique. La ●●●

«LA CHINE VIT UN INTENSE RENOUVEAU DU BOUDDHISME»

Quelle est l'importance de Larung Gar dans le monde bouddhiste ? Plus généralement, comment expliquer l'attraction actuelle pour cette religion en Chine et en Occident ? L'éclairage de Matthieu Ricard, lui-même moine depuis 1972 et interprète français du dalaï-lama.

GEO Quels souvenirs conservez-vous de Jigmé Phuntsok, le fondateur de Larung Gar ?

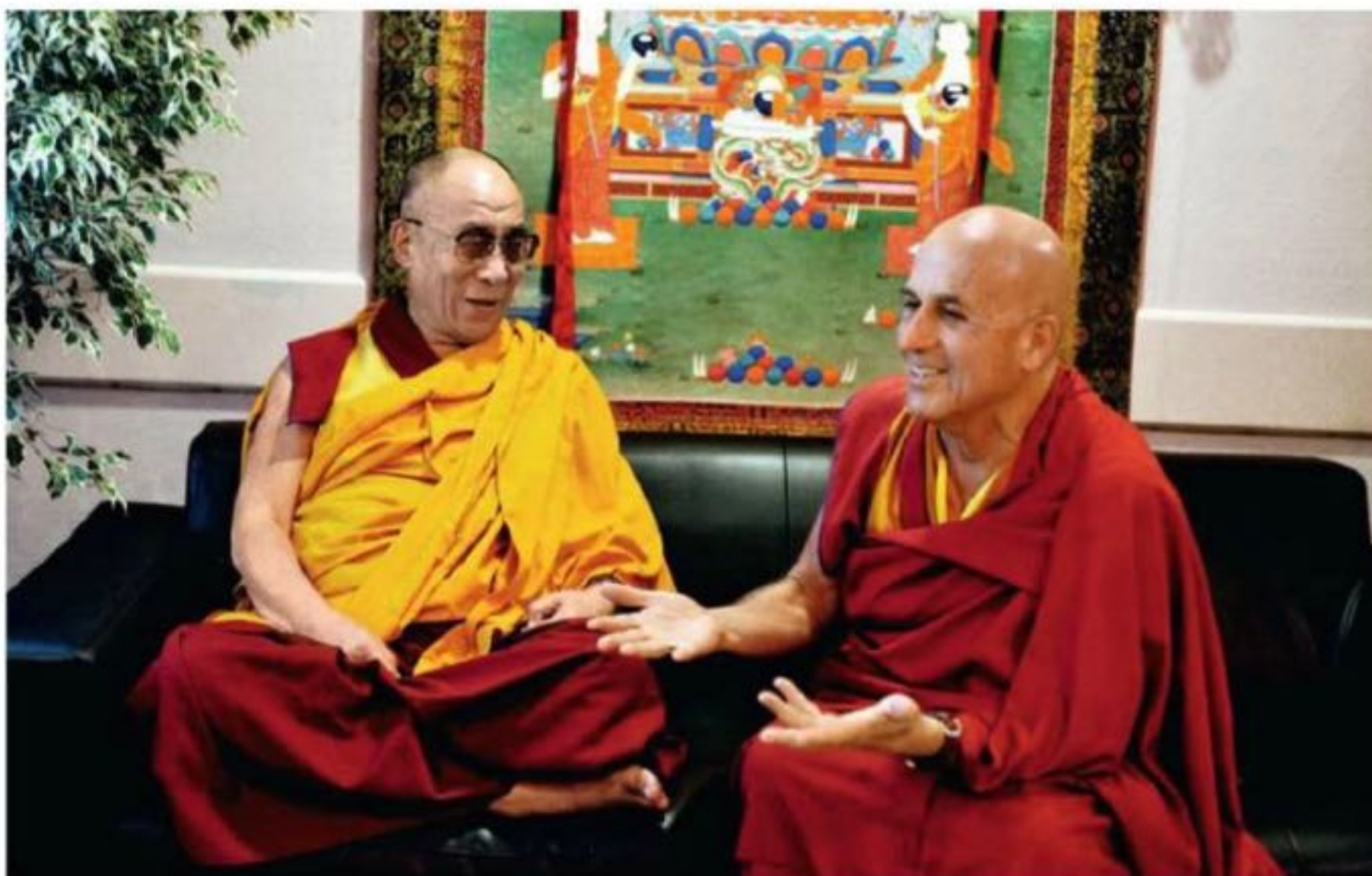
Matthieu Ricard Je l'ai rencontré brièvement en Inde, en 1990, mais je n'ai pas reçu d'enseignement de lui. C'était une personne qui avait une présence très inspirante. Il était le grand phare de l'école de pensée nyingma, respecté par tous. Vous savez, les maîtres tibétains, on les respecte non pas parce qu'ils ont été nommés par quelqu'un, mais au fur et à mesure de la reconnaissance qu'ils acquièrent auprès de leurs disciples. Par exemple, mon maître, Dilgo Khyentsé Rinpoché, a fait trente ans de retraite solitaire et, quand il est sorti, les gens sont venus à lui pour recevoir ses enseignements... Il n'avait pas de monastère et allait de lieu en lieu pour enseigner et, peu à peu, son rayonnement spirituel est devenu tel que le dalaï-lama lui-même a souhaité recevoir des enseignements de lui. Le monde du bouddhisme tibétain n'est pas très hiérarchisé, on ne passe pas d'archevêque à cardinal pour devenir pape ! Si on respecte quelqu'un, c'est parce qu'il a atteint une grande réalisation spirituelle, c'est le seul critère qui compte. En plus de son érudition, ce qui fait la qualité d'un maître, ce sont les conseils qu'il donnera à quelqu'un ou à un groupe, sa capacité à guider, ainsi que sa sagesse et, pardessus tout, sa compassion, c'est-à-dire la qualité de sa présence à autrui, la bonté qu'il manifeste vis-à-vis de ses semblables.

A quoi correspond la branche nyingma du bouddhisme tibétain, qui était celle de Jigmé Phuntsok ?

Pendant quatre siècles, entre l'implantation du bouddhisme au Tibet au VII^e siècle et l'arrivée des autres écoles au XI^e siècle, il n'y a eu qu'elle ! C'est la branche originelle. Techniquement, c'est l'école de l'ancienne période de traduction, celle grâce à laquelle la majorité des textes furent connus : le canon bouddhique, les tantras... Une deuxième vague de traduction a eu lieu au XI^e siècle, époque où le bouddhisme était déjà en déclin en Inde. Il y avait encore des grands maîtres, particulièrement à l'université de Nālandā, mais cette religion n'était plus aussi répandue. L'originalité du courant Nyingma provient de la proximité géographique du Tibet avec l'Inde. Beaucoup de traducteurs tibétains sont allés se former là-bas et de grands érudits indiens sont venus au Tibet. Le royaume a donc hérité d'un important corpus de textes sur les enseignements du Bouddha, comprenant ceux de l'école du Theravāda, qui se sont développés plutôt en Asie du Sud, ceux du Grand Véhicule (Mahāyāna) et ceux du Vajrayāna fondés sur les tantras.

A votre avis, pourquoi les autorités chinoises ont-elles détruit Larung Gar en 2001 ?

Parce que le phénomène prenait des proportions immenses : 10 000 moines et nonnes, ça devenait beaucoup trop. Et puis, ce qui gênait,



Docteur en génétique moléculaire, Matthieu Ricard vient de publier «Plaidoyer pour l'altruisme, la force de la bienveillance» (éd. Nil). Il est ici en compagnie du dalaï-lama lors d'un cycle d'enseignements à Toulouse en 2011.

c'était la présence sur place d'un grand nombre de Chinois qui risquaient de repartir chez eux avec des idées transformées. Ils furent les premiers expulsés. D'autres monastères ont subi le même sort au même moment, comme celui de Yachen, non loin de Larung Gar, organisé, lui, autour de khenpo Achu. Aujourd'hui, le calme est revenu dans la région. Mais, en Chine, tout peut changer du jour au lendemain sans qu'on sache bien pourquoi...

Quel est, selon vous, le principal obstacle à une résolution du problème tibétain ?

Le fait que la Chine est une civilisation du doute. Des Tibétains qui côtoient des officiels chinois m'ont souvent rapporté que leurs interlocuteurs ne croient pas du tout ce que dit le dalaï-lama. Ils ne font pas confiance à sa volonté de renoncer à l'indépendance du Tibet et à négocier l'autonomie et rien d'autre. La Chine a si longtemps été un pays de l'intrigue et de la méfiance permanente que l'idée que le dalaï-lama puisse sincèrement renoncer à l'indépendance n'a pas de sens pour ses dirigeants. Ils se disent que cela ne peut être qu'une manœuvre en deux étapes, obtenir d'abord l'autonomie, puis l'indépendance. Les Chinois n'arrivent pas à croire à la bonne foi de quelqu'un qui dit tout de suite ce qu'il pense et accepte les concessions. C'est ça le gros problème... D'ailleurs, le dalaï-lama insiste toujours auprès des dirigeants occidentaux qu'il

rencontre pour qu'ils dissipent les doutes et rassurent leurs homologues chinois sur le fait que le leader des Tibétains pense ce qu'il dit.

Où en est le bouddhisme aujourd'hui en Chine ?

Le renouveau est énorme ! Le pays reconnaît officiellement cinq religions : le confucianisme, le taoïsme, le christianisme, l'islam et le bouddhisme. Il y a deux ou trois ans, les autorités ont même organisé une conférence au cours de laquelle il fut solennellement proclamé que la Chine était le plus grand pays bouddhiste au monde. Aujourd'hui, en plus des 300 millions de bouddhistes chinois, des dizaines de milliers d'autres s'intéressent à la branche tibétaine de cette religion. La société chinoise est par ailleurs devenue très matérialiste et beaucoup pensent que les enseignements du Bouddha sont porteurs d'une certaine efficacité personnelle, qu'en pratiquant ils vont devenir prospères ou faire un bon mariage ou que leurs récoltes vont bien donner... C'est évidemment de la superstition. Par ailleurs, beaucoup de jeunes lamas tibétains passent du temps en Chine, certains pour enseigner, d'autres pour recueillir des offrandes pour reconstruire leur monastère, souvent au détriment de leurs études et de leur pratique contemplative. Heureusement, il existe en Chine une grande tradition bouddhiste, sérieuse celle-là, telle qu'elle se manifeste par exemple à Larung Gar où beaucoup de Chinois

viennent étudier. Quant à l'attitude du gouvernement central, elle est des plus paradoxales : pendant des années, les Chinois ont détruit les monastères. Dans les années 1960 et 1970, 5 600 lieux de culte, soit 96 % d'entre eux, furent démolis ; dans la province du Kham, il ne restait quasiment plus rien ! Mais à partir du début des années 1990, la plupart ont obtenu l'autorisation de reconstruire et une bonne partie de cette renaissance n'a pu se faire que grâce à des aides financières chinoises.

Comment expliquez-vous le succès de cette religion en Occident ?

Le bouddhisme ne fait pas de prosélytisme, mais il inspire pourtant nombre d'Occidentaux. Dans le monde moderne, il offre une approche empirique de la réalité, de la nature de l'esprit, des émotions, de la façon de se transformer pour devenir une meilleure personne. Or, le brassage des idées et la mondialisation rendent aujourd'hui cette approche accessible à un plus grand nombre de gens sur terre. Et comme le message est porté par des figures charismatiques comme le dalaï-lama, avec une grande stature morale, cela leur donne confiance et renforce l'attraction. Mais ce succès correspond aussi à la reconnaissance des qualités spirituelles du bouddhisme. De la même manière que les abeilles sont spontanément attirées par les fleurs qui portent du nectar ! ■

Propos recueillis
par Nicolas Ancellin

IRONIE DE L'HISTOIRE : LES MAISONS ONT ÉTÉ RECONSTRUITES AVEC DES FONDS CHINOIS

●●● liberté de mouvement de Jigmé fut restreinte à la seule province du Sichuan et on lui imposa de réduire d'urgence le nombre d'étudiants à 1 400... Menaces, rapports, injonctions et ultimatums se succédèrent jusqu'en juillet 2001. En vain. Alors arrivèrent des engins de chantier escortés par des camions de soldats en armes accompagnés de membres des brigades de rééducation patriotiques. Munis de pinceaux et de pots de peinture, ceux-ci se mirent à tracer les mots «à détruire» sur des

centaines de cabanes alors que la panique gagnait moines et nonnes. Dorjé Kalsang, 78 ans, dont huit de méditation solitaire au fond d'une grotte, n'a rien oublié de ces journées terribles. Barbiche blanche et lunettes cerclées d'acier, mince silhouette voûtée qui ponctue ses phrases en agitant une béquille de bois, le vieil homme enseigne aujourd'hui dans un petit monastère, à une journée de piste de Larung Gar, au-dessus du hameau de Ka Lao, nid d'aigle à flanc de montagne. «A grands coups de pieds dans les portes, les policiers ont fait irruption dans nos habitations, se souvient-il la voix vibrante d'émotion. Ils hurlaient que tout ça était illégal et que nous devions décamper immédiatement si nous ne voulions pas être ensevelis avec nos maisons, qu'ils avaient ordre de démolir.» Dorjé marque un temps d'arrêt puis ajoute, d'une voix soudain apaisée : «Je crois que la puissance spirituelle du maître était à cette époque devenue si importante qu'elle faisait peur au gouvernement».

Méthodiques, les destructions durèrent plusieurs semaines, réduisant à l'état de décombres des centaines de maisonnettes, tandis que près de 7 000 personnes étaient expulsées manu militari. Les nonnes d'origine chinoise furent les plus affectées car sans famille au Tibet et ayant tout quitté pour rejoindre Larung Gar, elles se sentaient perdues. Des témoignages indiquent que plusieurs se suicidèrent de désespoir, beaucoup d'autres se mettant à mendier le long des routes ou dans les villages alentours pour survivre.

Quant à la santé de Jigmé Phuntsok, profondément affecté par le coup de force, elle se détériora. Transféré dans un hôpital militaire de Chengdu, il y demeura en résidence surveillée de longs mois avant d'être autorisé, en 2002, à regagner l'institut, sous étroite surveillance. A nouveau hospitalisé

fin 2003, le maître s'éteignit le 6 janvier 2004, officiellement des suites d'une déficience cardiaque. «Le bruit court qu'il a été empoisonné...» confie Katia Buffetrille, une ethnologue spécialiste de la culture tibétaine qui passe beaucoup de temps sur le terrain.

Aujourd'hui, les cabanes de bois ont été reconstruites. La rue principale est désormais goudronnée. Une école réservée aux femmes, deux temples, une maison de thé et même un hôtel ont vu le jour. Un dispensaire et un petit supermarché sont en cours de construction. La ruche paisible s'est remise à bourdonner. Contrairement à ce qui avait été prévu, l'institut d'études bouddhistes a survécu à la disparition de son fondateur, se jouant des tracasseries administratives et des pressions policières. Peu à peu, les étudiants sont revenus par milliers.

Les bienfaiteurs aussi. Le succès de Larung Gar tient en effet largement à un réseau de généreux donateurs, et ce depuis la création de l'institut. «Jigmé Phuntsok, du fait de son immense charisme, a reçu beaucoup de donations de la part de Tibétains comme de Chinois», rappelle l'ethnologue Katia Buffetrille. Quant à la province du Sichuan, elle compte parmi les plus riches du pays. «C'est un peu la Toscane de la Chine, précise Jean-Luc Domenach, sinologue et directeur de recherches à l'Institut d'études politiques de Paris. Des villes comme Chengdu ou Chongqing ne manquent pas de riches Tibétains prêts à jouer les mécènes.» A qui les moines doivent-ils ce semi-remorque rempli de cartons de thé – plusieurs tonnes – qui parvient régulièrement jusqu'au centre de Larung Gar ? Son déchargement en pleine rue donne lieu à une foire d'empoigne bon enfant, une foule compacte

Toujours populaire chez les Tibétains, ce symbole préboudhique incarne l'énergie et l'équilibre intérieur.



Le Cheval du souffle

Bleu, jaune, vert, rose... Imprimé sur les drapeaux de prière ou les «longtas», des bouts de papier bon marché, ce dessin représente le Cheval du souffle. D'origine préboudhique, ce symbole de l'énergie motrice plonge ses racines dans la religion bön, qui précéda l'arrivée des enseignements du Bouddha au royaume des neiges, et dont bien des éléments n'ont pas disparu. Transposé à l'intérieur du corps humain, le cheval représente l'harmonie des souffles internes qui servent de monture à l'esprit. Il est devenu pour les Tibétains l'incarnation de l'équilibre et de la vitalité de l'individu, de sa santé physique et, par extension, un signe de chance. Il est aussi invoqué par les yogis pour renforcer l'énergie d'un lieu et dissiper les obstacles à leur pratique spirituelle. Sur son dos, le Cheval du souffle porte le joyau qui exauce les souhaits.

tendant les bras autour du camion, chacun étant certain de repartir avec plusieurs semaines de consommation gratuite sous le bras. Le donateur serait un Chinois qui souhaite rester anonyme. Quant aux cabanes des disciples, elles auraient été financées par un homme d'affaires local... avec la bénédiction des autorités.

Cette tolérance officielle constitue l'autre explication de la prospérité de Larung Gar : sans l'assentiment implicite des Chinois, jamais ce haut lieu de l'identité tibétaine n'aurait pu ressusciter. « On se trouve en présence du même système de contrat tacite que celui qui prévalait dans l'est du Tibet avant le soulèvement de la région autonome en 2008, indique le spécialiste Robert Barnett. La Chine tolère les monastères mais rend les lamas responsables de ce qui s'y passe. » Autrement dit, à eux de persuader leurs ouailles d'éviter toute activité politique sous peine de fermeture immédiate. L'histoire récente l'a montré. « En bien des endroits, cette approche du donnant donnant a été remise en cause après 2008 au profit d'une répression policière et d'un contrôle direct, poursuit le chercheur. Mais pas partout : il faut imaginer le Tibet comme un patchwork où les situations peuvent varier considérablement d'une région à l'autre. La situation de Larung Gar est donc très fragile. » Du jour au lendemain, si Pékin décide à nouveau de sévir, tout peut basculer...

Prudence oblige, la cité universitaire est un endroit où l'on parle peu de politique. La plupart des étudiants évitent d'aborder les sujets qui fâchent comme l'action du gouvernement tibétain en exil ou la perspective, un jour, d'une indépendance du Tibet. Mêmes précautions lorsqu'on évoque avec eux l'éventualité d'une extension de la cité et l'arrivée de nouveaux disciples. « Impossible ! » tranche calmement Chogyal, un jeune lama de 27 ans, qui ajoute avec un sourire énigmatique : « Il n'y a plus de place ». Difficile à croire. Tel un jeu de construction laissé en plan, les petites maisons de bois rouge s'arrêtent brusquement à flanc de

montagne alors que le terrain libre pourrait en accueillir deux fois plus. L'accord avec les autorités locales a, semble-t-il, des limites. Le nombre des résidents de l'institut aurait-il été gelé en échange de sa survie ? Un arrangement qui satisferait tout le monde, y compris certains fonctionnaires provinciaux, qui continueraient, selon les confidences de plusieurs bons connaisseurs de la question, à prélever une dîme sur l'argent investi à Larung Gar. L'Etat chinois ensuite, soucieux d'éviter l'agitation des esprits et la contagion identitaire. « Lorsque la religion est tranquille, la main de la répression se fait plus molle », souligne le sinologue Jean-Luc Domenach.

A quelques kilomètres de l'école bouddhiste, sur des pentes couvertes d'une herbe rase, le lama Chogyal se rend en un lieu où Jigmé Phuntsok aimait se recueillir. Les flux d'énergie passent pour y être propices à une bonne concentration. L'endroit, désormais, accueille des hôtes d'un autre genre. Des dizaines de vautours tournoient dans l'azur, portés par un vent léger. C'est le site choisi pour offrir à ceux qui meurent à Larung Gar le rituel du « jator », les « funérailles célestes ». Donné en pâture aux rapaces, le dé-

Depuis sa création, l'institut n'a cessé d'attirer de nouveaux étudiants, comme ces deux moines en pleine discussion à l'intérieur d'une des cabanes au confort rudimentaire qui leur sert d'habitation. Résultat d'un accord tacite avec les autorités, les effectifs semblent aujourd'hui gelés.

funt est dévoré en moins d'une heure. Entre les battements d'ailes et les claquements de becs acérés, on entend craquer les membres qui se brisent. Une fois repus, les vautours regagnent leurs nids dans les montagnes. L'enveloppe charnelle s'envole ainsi dans le ciel par petites bouchées, assurant le cycle de la vie. Les os eux-mêmes, réduits en morceaux par le « ragyapa », le maître officiant, finissent dans la panse des oiseaux. Assis dans l'herbe, les proches assistent à la cérémonie. Insoutenable et sublime.

D'autres ombres planent sur Larung Gar. Toujours sous la menace des autorités chinoises, l'école fondée par Jigmé Phuntsok n'est pas non plus à l'abri de catastrophes comme l'incendie qui a détruit, en janvier dernier, des centaines de maisons. « Larung Gar va encore grandir, prédit pourtant le lama Chogyal. Pas en taille mais en importance spirituelle. » Elle reste portée par ce mélange subtil de résilience, de compassion et de fermeté qui inspire ses disciples. Une forme de courage que les Tibétains appellent « l'os du cœur ». Coriace, cet os-là n'est pas de ceux que les vautours digèrent. ■

Nicolas Ancellin



ENVIRONNEMENT





B R I S T O L

LA PETITE ANGLAISE ÉCOLO

«Moins de carbone et plus de qualité de vie» : c'est la devise de cette cité qui vient d'être élue capitale verte de l'Europe. Immersion dans une ville inspirée et inspirante.

PAR ADRIEN MAILLARD (TEXTE)
ET SIMON ROBERTS (PHOTOS)



Bye-bye les voitures... Depuis les années 2000, une immense place piétonne trône dans le centre. Avec ses bassins et ses écrans géants, Millenium Square est l'un des sites préférés des enfants. Très attractive, Bristol a encore séduit 6 000 nouveaux habitants en 2013.



GRAND LIFTING POUR LES DOCKS

Les coquettes maisons pastel de Cliftonwood surplombent une paisible marina. La cité a tiré un trait sur son passé portuaire. Ces trente dernières années, les rives ont



L'ancienne fabrique de tabac en brique rouge, qui miroite dans les eaux de l'Avon, a l'activité d'une ruche. Des enfants se pressent à un atelier «cuisine saine», des curieux viennent voir une expo de meubles recyclés... On prépare une randonnée pour des créateurs de start-up adeptes du «netwalking», mélange de «networking» et de marche en plein air. A côté, une maisonnette de bois bardée de panneaux solaires et flanquée d'un potager bio accueille visiteurs et séminaires d'entreprises. A l'entrée, sur de la tôle couleur rouille, se lit le mot «recycling» en lettres géantes, comme un slogan.

Et pour cause. C'est ici, au Create Centre, un laboratoire à idées géré par le conseil municipal de Bristol et dédié au développement durable, qu'a été élaborée la stratégie environnementale de cette ville anglaise, qui vient de remporter le titre de «capitale verte de l'Europe 2015». Les experts de la Commission européenne (voir encadré) ont préféré la paisible petite cité de 430 000 habitants à des métropoles plus prestigieuses comme Glasgow, Dublin, Bruxelles ou Ljubljana. «Le jury a été sensible à notre credo : «Moins de carbone et plus de qualité de vie», se réjouit Darren Hall, responsable du projet «Bristol Green Capital» et responsable du Create Centre.

Des éoliennes ont été posées au bord du fleuve pour alimenter 2 000 foyers en électricité

Pour réduire les émissions de gaz à effet de serre de 40 % d'ici à 2020, le conseil municipal a vu les choses en grand et investi 140 millions de livres sterling (170 millions d'euros) tous azimuts : installation de chauffages à bioénergies dans les bâtiments publics, modernisation de l'éclairage dans les rues avec des ampoules à basse consommation ou encore pose d'éoliennes près des docks pour alimenter 2 000 foyers en électricité. Parmi les succès, la quantité annuelle de déchets par habitant, tombée de 480 à 350 kilogrammes entre 2004 et 2013, et le taux de recyclage, qui est désormais de 50 %. Bristol a donc déjà atteint l'objectif fixé par l'UE aux pays membres pour l'horizon... 2020. Autre point positif : les transports. Entre 2005 et 2008, la circulation automobile a chuté de 10 %. Pour inciter les habitants à délaisser leur voiture, on a multiplié les rues piétonnières, les pistes cyclables et les zones où la vitesse est limitée à trente ●●●

été décontaminées, les chantiers navals reconvertis en résidences ou galeries d'art.

AMBIANCE CAMPAGNE « IN THE CITY »



Des jeunes visitent les potagers et vergers de Feed Bristol, au nord-est. Ici, on sensibilise la population aux bienfaits de l'agriculture biologique et aux dangers de la malbouffe.



Le pont suspendu de Clifton domine les gorges de l'Avon, couvertes de denses forêts. Avec 450 espaces verts pour 430 000 habitants, Bristol est un modèle de ville jardin.

●●● kilomètres par heure. Une enveloppe de 200 millions de livres a aussi été débloquée en 2006 pour créer un vaste réseau de bus entre la ville et les autres agglomérations du comté.

Mais quelle mouche a donc piqué cette ville provinciale, patrie du poète Thomas Chatterton et du maître du street art Banksy, et réputée pour un taux d'ensoleillement à faire pâlir d'envie bien des cités du pluvieux Royaume ? «C'est suite au protocole de Kyoto de 1997 sur le réchauffement climatique et la réduction des gaz à effet de serre que nous avons eu le déclic», explique Darren Hall. Le tournant décisif aurait eu lieu très exactement en 2003, d'après Mark Leach, consultant de la mairie sur les questions de développement durable. «Le gouvernement avait demandé aux grandes agglomérations de réfléchir à des stratégies de croissance économique, et ici, ce fut tout de suite une évidence, dit-il. Bristol se devait de devenir une capitale verte... même si le fameux concours européen récompensant cet effort n'existait pas encore !»

Jadis, le port a prospéré grâce au marché du sucre, du café, du tabac, mais aussi des esclaves

Ancrée près de l'embouchure de l'Avon, accès direct vers l'Atlantique, Bristol a toujours été prospère. Au XVIII^e siècle, elle était le plus important port de commerce d'Angleterre, derrière Londres. Elle s'est enrichie grâce au négoce du sucre, du café et du tabac, mais doit surtout sa fortune à un triste marché, l'esclavage. Depuis les anciens docks, il suffit de lever les yeux pour voir les vestiges de ces années fastes : perché sur une colline, le quartier de Clifton est un dédale de demeures géorgiennes aux élégants frontons et aux magnifiques jardins. C'est là-haut, loin des odeurs nauséabondes du fleuve et de l'agitation du petit peuple, que vivaient jadis les barons de l'import-export et de la marine marchande. Aujourd'hui, ce faubourg cossu abrite des artistes en vue et des chefs d'entreprise. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, l'activité portuaire a migré à Avonmouth, une commune située à quelques kilomètres, sur l'estuaire, face aux côtes galloises. Et Bristol a dû se réinventer.

Mission largement accomplie aujourd'hui. Le taux de chômage est l'un des plus bas du pays, avec seulement 3,7 %, contre 7,8 % en moyenne en Angleterre. «Notre ville a su gérer sa mutation, explique l'ingénieur Chris Dunford. Au XX^e siècle, elle a effectué une transition vers l'aéronautique grâce aux usines de British Aerospace, mais aussi vers le numérique, les nouvelles technologies et les énergies renouvelables.» Le nombre d'emplois dans l'économie verte a augmenté de 4,7 % en 2012. D'ici à ●●●



Chaque été, ce sont 500 000 personnes qui se pressent sur le gazon d'Ashton Court pour admirer l'envol d'une nuée de montgolfières. Le Balloon Fiesta est le plus réputé des multiples festivals et spectacles en plein air qui animent la cité.



Pause détente dans Castle Park, à côté de la vieille église St Peter, bombardée en 1940 lors du Blitz. La protection du patrimoine, culturel ou naturel, est le dada de la mairie : en 2008, un plan de sauvegarde de la biodiversité a été adopté et seize réserves créées.



MON ROYAUME POUR DE LA « FOOD » BIO

Même par temps gris, le patio du Farm Pub fait le plein. Cette institution est située dans le faubourg d'Ashley Vale, juste à côté des poulaillers, des champs et des enclos à



bestiaux de la ferme urbaine de St Werburghs. On y déguste délices frais et végétariens.

●●● 2030, la municipalité espère encore créer 17 000 emplois dans ce secteur ainsi que celui du numérique. A 33 ans, Chris Dunford est responsable du département Développement durable au centre At-Bristol, une ancienne gare de marchandises métamorphosée en musée scientifique en 2000. L'édifice, qui trône au milieu de la place piétonnière de Millenium Square, est le bâtiment le plus écologique des îles Britanniques. Un immense silo noir recycle l'air et assure, en toutes saisons, une température constante, sans la moindre dépense énergétique. Sur son toit, un épouvantail automatique fait fuir les volatiles indésirables : ce robot faucon, pré-nommé Brian par les Bristolien, protège les panneaux solaires des raids de mouettes et de pigeons...

Péniches, voiliers et goélettes de collection mouillent désormais en plein centre-ville, au côté de nuées de cygnes et de cormorans. Dockers et navires ont disparu, même si le port rénové, où l'on vient flâner en famille, reste le noyau dur de la cité. Les berges de l'Avon et les anciennes fabriques ont été décontaminées, les déchets de plomb et d'arsenic éradiqués. Aujourd'hui, les entrepôts réhabilités abritent des appartements, des bureaux, des cinémas, des centres culturels, des restaurants et des bars.

D'anciens hangars abritent les studios d'animation Aardman, géniteurs de Wallace et Gromit

Fleuron de cette renaissance, la presqu'île de Spike Island et ses vieux hangars remis à neuf, où les entreprises créatives ont pignon sur rue. C'est notamment là que sont hébergés les studios d'animation Aardman, géniteurs de deux fiertés locales au destin mondial, les personnages de Wallace et Gromit. Sur les hauteurs de Clifton se cachent aussi les fameux départements «Natural History» de la BBC : 25 % de la production mondiale de documentaires animaliers sortent de ces murs. D'où le surnom de Green Hollywood attribué à Bristol.

A l'ouest, une route pentue file vers le domaine vallonné d'Ashton Court. Le vaste parc, où trône un manoir, accueille la Balloon Fiesta, un festival international de montgolfières qui attire chaque été 500 000 visiteurs. Le nombre d'espaces verts a été un argument de poids lors de la désignation de la capitale verte. Brandon Hill et ses pelouses propices aux pique-niques, Castle Park et son église médiévale en aplomb du fleuve, Saint Andrews et ses barbecues à l'ombre des massifs de roses rouges... Bristol abrite 450 parcs, alors que, par exemple, Toulouse, ville de même dimension, n'en compte que 160.

La métropole sur l'Avon manifeste depuis longtemps son attachement à la nature. A la fin des années 1960, alors que le trafic fluvial périclitait, entraînant la désindustrialisation des docks, la ●●●



Le vieux port a aujourd'hui des airs de Riviera. Le soir, après le travail, les Bristolien flânent sur les berges : au quotidien, le tiers des actifs se déplacent à pied ou à vélo.

« GOD SAVE » LA PETITE REINE

●●● municipalité avait envisagé de bétonner la rivière dans le centre pour y construire des voies rapides. Tollé général ! De pétitions en manifestations, de recours en examens, les autorités ont fini par céder, et un long fleuve tranquille traverse toujours le cœur de la cité. « Dans les années 1970, de nombreux Londoniens déçus de la capitale, dont beaucoup d'anciens hippies, se sont installés ici », rappelle Darren Hall. Flower power, retour à la terre : la fibre écolo de Bristol ne date pas d'hier. « C'est une organisation locale, la Soil Association, qui fut la première au monde à créer un label bio, en 1967 », précise Mark Leach, le consultant en développement durable. En 1979, une ferme urbaine de deux hectares s'est implantée en lisière de deux faubourgs alors ravagés par la misère et la drogue. St Werburghs City Farm comprend aujourd'hui plusieurs élevages (moutons, agneaux, chèvres, cochons...), des ruches, des potagers et des vergers. Franc succès, puisque 30 000 visiteurs s'y rendent chaque année, achetant au passage les denrées cultivées par des jeunes en échec scolaire, ou déjeunant dans le restaurant bio attenant. Pour la directrice du site, Kari Lucas, il s'agit d'« offrir aux citadins un accès à la campagne, et d'encourager la mixité entre les ménages défavorisés et les plus aisés. » De nombreuses animations sont proposées aux enfants, afin de les initier au jardinage et à la biodiversité, et de leur inculquer les bases d'une alimentation saine...

Le maire dégaîne son smartphone pour répondre à ses administrés sur Twitter

Et puis, bien sûr, il y a Sustrans, célèbre association qui gère aujourd'hui 20 000 kilomètres de voies cyclables dans tout le pays. Elle fut créée par des Bristolien(ne)s qui, suite à la crise pétrolière de 1973, avaient pris conscience des inconvénients de la voiture. Ils obtinrent que d'anciennes voies de chemin de fer soient muées en pistes cyclables. Le premier itinéraire, tracé en 1984 entre Bristol et Bath, serpente toujours dans les verdoyants cottages du Somerset, sur dix-sept kilomètres. Et la cité est désormais considérée outre-Manche comme la capitale de la petite reine : tous les jours, selon les chiffres officiels, 16 000 habitants se rendent à leur travail à vélo, soit 7,7 % des actifs, contre 2,9 % en moyenne en Angleterre et au pays de Galles.

L'un des cofondateurs de Sustrans est bien connu des Bristolien(ne)s, puisqu'il siège désormais dans le grand bâtiment circulaire qui fait face à la cathédrale gothique de la Sainte et Indivisible Trinité : il s'agit de monsieur le maire, George Ferguson. Le style décontracté de l'édile détonne, blazer ouvert associé à un sempiternel chino pourpre, qui lui ●●●



Vastes pistes cyclables, graff géant d'un Christ en train de faire du breakdance, surgi en 2013... Ce carrefour de Stokes Croft résume bien l'esprit de liberté qui règne à Bristol.

« GREEN CAPITAL », UN TITRE CONVOITÉ

Contribution locale à la lutte contre le changement climatique, politique des transports, nombre d'espaces verts, respect de la biodiversité, qualité de l'air, gestion des déchets, traitement des eaux usées, engagement contre les nuisances sonores, efforts sur la performance énergétique, recherche en matière d'éco-innovation... Douze critères sont examinés chaque année à la loupe par un jury international

composé de douze experts – ingénieurs et universitaires –, chargés d'élire la capitale verte de l'Europe. C'est la Commission européenne, consciente que les deux tiers des habitants du Vieux Continent vivent désormais en milieu urbain, qui a lancé cette compétition, en 2008. Toutes les municipalités de plus de 200 000 habitants issues d'Etats déjà membres de l'UE, ou de pays candidats, peuvent concourir. Depuis sa création, le

prix a été tour à tour attribué à Stockholm, Hambourg, Vitoria-Gasteiz (Pays basque espagnol), Nantes, Copenhague et enfin Bristol. Qui, d'après Janez Potočnik, commissaire européen en charge de l'environnement, a raflé la mise grâce aussi à « son sens de l'humour ». Pour les villes ayant été sacrées, les bénéfices sont grands : tourisme en hausse, attractivité dopée pour les entreprises et création d'emplois, notamment dans les énergies renouvelables...

« WELCOME » L'HABITAT DURABLE



Cabot Circus a tout du classique centre commercial. La différence ? Sa conception écologique, avec éclairage basse consommation, récupération des eaux de pluie...



Brian, le robot faucon, éloigne les pigeons des panneaux solaires du musée At-Bristol. Bristol veut devenir le leader du photovoltaïque au Royaume-Uni d'ici à 2020.

●●● vaut l'affectueux surnom de Red Pants Mayor, «le maire au pantalon rouge». Sans étiquette, élu en 2012 sans l'appui des conservateurs ni des travaillistes, l'homme de 66 ans est un architecte spécialisé dans l'habitat écologique et un utilisateur compulsif des réseaux sociaux. Il n'hésite pas à dégainer son smartphone pour répondre, sous le pseudo de @georgefergusonx, aux messages de ses administrés sur Twitter. A un certain James Linehan qui l'interpelle sur les zones de circulation à trente kilomètres par heure, disant «qu'il ne connaît pas une seule personne qui soit pour», le maire répond avec humour : «Ça en dit plus long sur les personnes que vous connaissez que sur les zones à vitesse limitée !» George Ferguson est très critique sur les choix actuels du gouvernement britannique. «Avec la crise, David Cameron a tendance à reléguer l'écologie en dernier, déplore-t-il. A tort, car le développement durable se traduit par du développement économique !»

Chez Tatty Gem's, les vêtements sont conçus avec des matériaux recyclés, boutons compris

Habitat à basse consommation d'énergie, retraitement des déchets, production de biogaz... Bristol est une pépinière de talents et d'entreprises vertes. Comme Catherine Jolliffe, une mère de famille qui a monté My Green Cleaner, spécialisée dans les produits d'entretien écologiques. Ou Gemstar Burgoyne, qui a lancé Tatty Gem's, un atelier-boutique, où vêtements et accessoires sont fabriqués exclusivement à partir de matériaux recyclés, boutons et fermetures Eclair compris ! Ou encore Ed Brown et Griff Holland, deux jeunes diplômés, qui ont fondé en 2009 Friska, une chaîne de restauration rapide, où l'on déguste de la «feel-good food» : des sandwiches, potages ou pâtisseries préparés à partir de produits locaux, bio ou équitables. Très populaire, Friska compte déjà quatre adresses dans Bristol et sa région. Le regard malicieux derrière des lunettes rondes, George Ferguson se félicite : «Dans notre ville, il règne un esprit créatif.» Selon les vœux des citoyens, la mairie vient d'instaurer des «Sunday specials» : un dimanche par mois, la circulation est interdite dans le centre, qui se transforme alors en terrain de pique-nique géant et en scène pour les artistes de rue. «Ici, l'individu prend des initiatives et agit, souligne fièrement George Ferguson. Notre devise pourrait être "bottom up", "du bas vers le haut".» A ses citoyens engagés, le maire avait fait une promesse : troquer son éternel pantalon rouge contre un vert, si Bristol était sacrée «green capital». Pari tenu ! ■

Adrien Maillard

La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher
Comment nos sens façonnent notre monde



GEO, UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

TERRES VIERGES : LE SANCTUAIRE CORSE

Forêts, landes, maquis, garrigues, prairies... la majeure partie des territoires qui sont moins artificialisés ou cultivés sont concentrés au sud d'une diagonale reliant l'estuaire de la Gironde aux Vosges.



Que reste-t-il de la

Nous abritons l'un des patrimoines naturels les plus riches d'Europe. Mais il est de

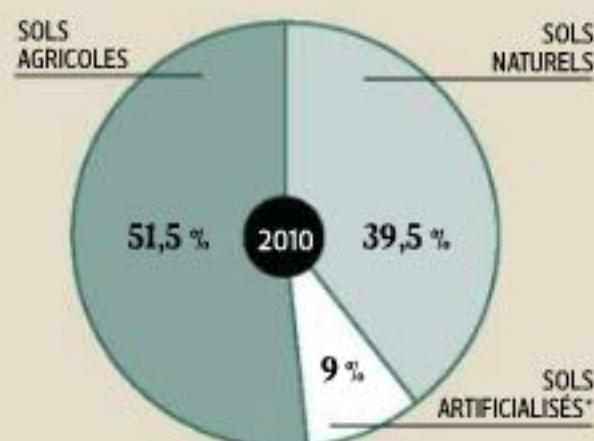
CONSERVATION : LES FORÊTS MIEUX PORTANTES QUE LES MARAIS

Ce tableau recense l'état de conservation d'une fraction des 312 espèces et 132 habitats dits « d'intérêt communautaire » qui contribuent à garantir notre biodiversité. Principale leçon : notre environnement se dégrade, en particulier les milieux humides. En général, parmi les espèces évaluées en 2013, seules 6 % sont mieux préservées que lors de l'étude menée en 2007, alors que 15 % se sont détériorées. Pour les habitats, la situation est plus préoccupante encore : 34 % se sont dégradés et seuls 2 % sont mieux préservés.



OMNIPRÉSENTES SURFACES AGRICOLES

Même si elles ont reculé de 0,3 % par an entre 2006 et 2010, les surfaces agricoles couvrent toujours une majeure partie de la France (hors outre-mer). Les sols artificialisés, eux, ont progressé de 1,7 % par an.



* Surface qui n'est plus à l'état naturel.

ESPÈCES ET HABITATS : SOUS PRESSION, LE GRAND OUEST DE L'HEXAGONE

La France est la seule nation d'Europe à présenter quatre régions biogéographiques terrestres, ce qui lui assure une biodiversité unique. On y trouve notamment 40 % des espèces européennes. Pour arriver aux données ci-contre, l'état de conservation des espèces et des habitats spécifiques à chacune des régions a été évalué selon quatre critères, dont leur aire de répartition, ou les pressions, souvent liées à l'homme, qui les menacent.



RÉGION ATLANTIQUE

ÉTAT DE CONSERVATION...
... DES HABITATS

38 % 48 % 7 %

... ET DES ESPÈCES

36,5 % 31 % 23,5 %

Fortement affectée par la pression agricole et urbaine, cette zone est la moins bien préservée de nos quatre régions. Les tourbières et les pelouses y sont particulièrement endommagées. Mais la situation est en légère amélioration.

RÉGION MÉDITERRANÉENNE

ÉTAT DE CONSERVATION...
... DES HABITATS

47 % 24 % 24 %

... ET DES ESPÈCES

18,5 % 32 % 33,5 %

Ce haut lieu de la biodiversité française recense le plus grand nombre d'espèces stratégiques à l'échelle européenne et, en ce qui concerne la Corse, endémiques. Mais elle est aussi soumise à la forte pression du tourisme.

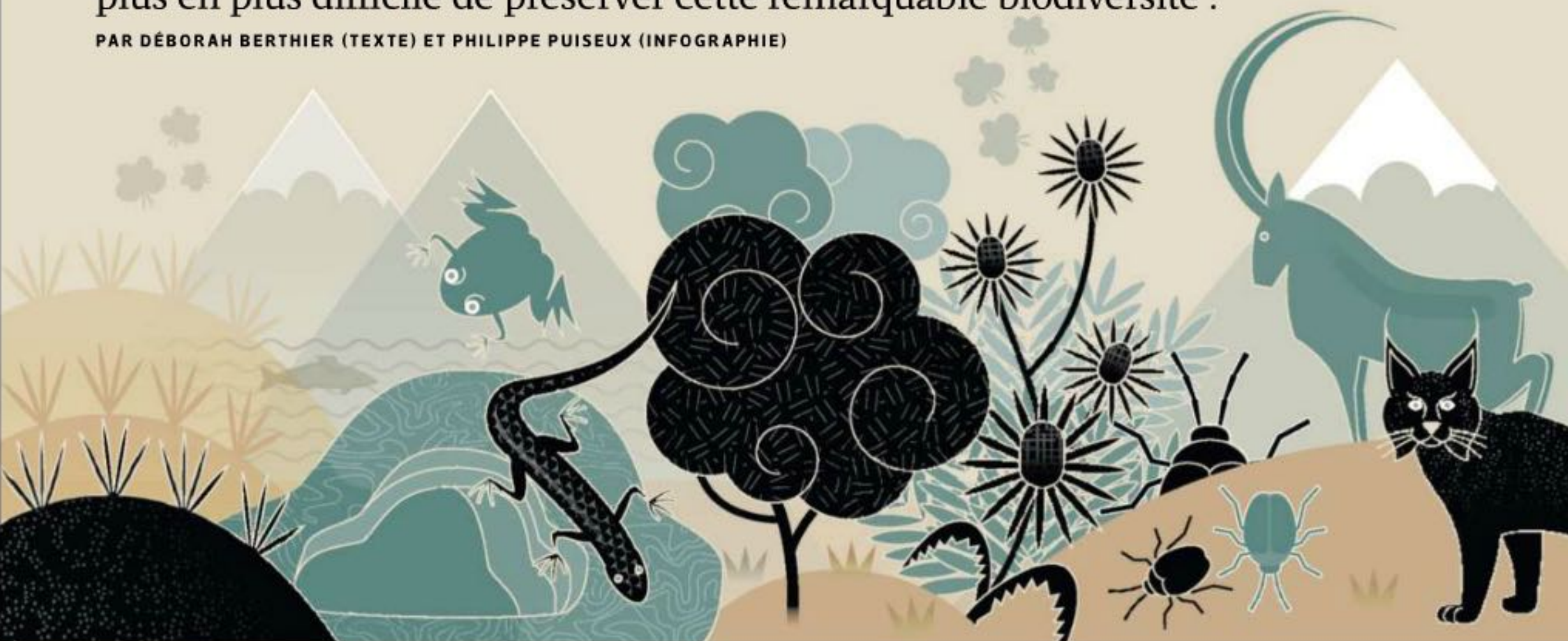


Part des sols naturels par région métropolitaine en 2010. Le reste est artificialisé ou cultivé.

France sauvage ?

plus en plus difficile de préserver cette remarquable biodiversité.

PAR DÉBORAH BERTHIER (TEXTE) ET PHILIPPE PUISEUX (INFOGRAPHIE)



NE PARVIENT PLUS À PROTÉGER SES BIOTOPES

RÉGION CONTINENTALE

ÉTAT DE CONSERVATION...
... DES HABITATS ... ET DES ESPÈCES

29,5 % 43 % 20 % 29,5 % 36,5 % 21 %

L'état de conservation des espèces et des habitats s'est légèrement amélioré dans cette zone de moyenne montagne, couverte de forêts de hêtres et de chênes. Mais pelouses, prairies et étendues d'eau y demeurent dégradées.

RÉGION ALPINE

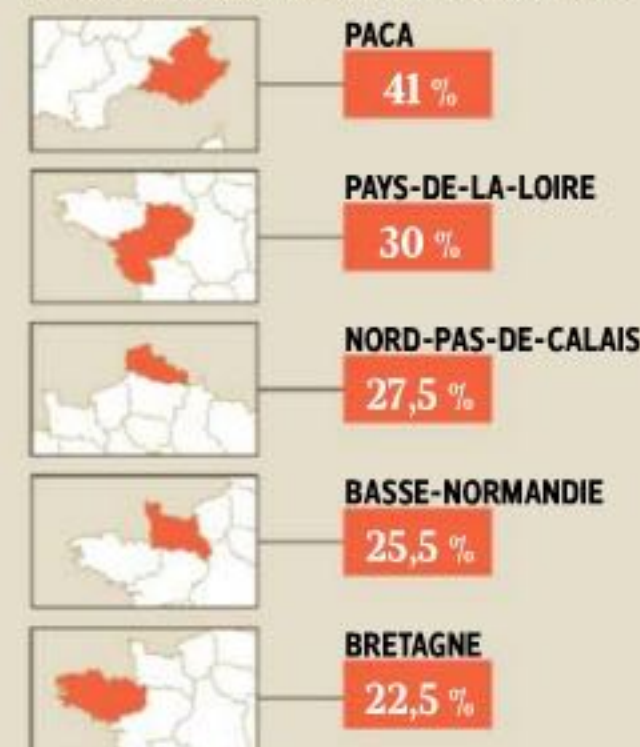
ÉTAT DE CONSERVATION...
... DES HABITATS ... ET DES ESPÈCES

12,5 % 39 % 42 % 13,5 % 28 % 37,5 %

C'est la mieux conservée des quatre régions. Espèces et habitats sont en effet préservés par l'altitude qui les rend plus difficilement accessibles. Mais les glaciers permanents y sont en danger. Le même phénomène est constaté dans les Pyrénées.

SOUS LE BÉTON, LA PLAGE

Le littoral est protégé par des normes environnementales draconiennes. Pourtant, l'artificialisation continue d'y progresser.



Part du rivage artificialisé en 2010.

DU STUC ET DES
GRANDES EAUX

Le Gran Parco Hotel Leopoldo, au pied du Vésuve, est une institution, avec ses infrastructures pouvant accueillir quatre noces simultanées. Carmela et Mimmo ont décidé d'y fêter leur union en compagnie de 200 invités.



HYPERMARIAGES

A Naples, les noces ressemblent parfois à une émission de télé-réalité. Mais



Photos Stefano De Luigi / VII

À L'ITALIENNE

PAR IRENE ALISON (TEXTE)
ET STEFANO DE LUIGI (PHOTOS)

le clinquant a un prix : jusqu'à 50 000 euros pour convoler. Tant pis pour la crise.



DES POSES DE STARLETTE

Amour, gloire et beauté... Carmela se plie aux demandes du photographe qui immortalise son mariage. Naples et ses environs comptent 216 studios spécialisés dans ce type d'événements.

UN DÉCOR

«VU À LA TÉLÉ»

Les fiancés des quartiers populaires rêvent de fêter leur union sous les ors de la salle Louis XV de l'hôtel Sonrisa. Ici fut tournée une émission de télé-réalité italienne à succès.





UN RÉALISATEUR
PRO À LA CAMÉRA
Enzo Trapanese est
le «Spielberg du
film de mariage». Chargé
de réaliser des saynètes
sur l'histoire des fiancés,
il fait appel aux codes
de la comédie ou du
film d'horreur. Avec la
crise, il a baissé ses tarifs.



UNE DÉBAUCHE
DE PERSONNEL
A la Sonrisa, chaque
banquet démarre
par le défilé des serveurs.
«Ici, nous traitons tout
le monde comme des rois»,
aime à répéter le patron
de cet établissement
construit au XVIII^e siècle.



DES PATRIOTES
EN BIKINI

En Campanie, les mariages font vivre une bonne centaine de groupes de musiciens et une trentaine de troupes de danseurs.

Ici, les filles d'«Il Gruppo italiano», parées aux couleurs du drapeau italien.





CHACUN MET
LA MAIN À LA POCHE

Ces invités aux noces
de Carmela et Mimmo
ont tous contribué
à financer le banquet.
En liquide, dans de petites
enveloppes. Le repas
durera neuf heures.

DU RIRE ET DES
LARMES DE BONHEUR

Des drag-queens,
des barmen acrobates,
des comédiens plus
ou moins connus...
Entre deux plats,
des amuseurs en tout
genre sont chargés
d'égayer les convives.





TOUT EST PRÉVU DANS
LES MOINDRES DÉTAILS
Pour les couples tels que
Michela et Giuseppe, le
grand jour marque la fin
d'une longue préparation.
Dans la région, 120 agences
sont spécialisées dans
l'organisation de mariages.



LES MÊMES CHANTEURS
QUE LA CAMORRA
Cerise sur le gâteau
de mariage de Carmela
(au micro) : la participation
au banquet de chanteurs
de la scène «neomelodica»,
réputée pour entretenir
des liens étroits
avec le milieu napolitain.



RIEN N'EST JAMAIS
TROP CHER

Robe de plusieurs milliers d'euros pour Michela ou location de Ferrari pour Giovanna : ici, comme le dit un photographe de mariage, «les gens sont complètement mégalos, même s'ils n'ont pas les moyens».

En ce début d'après-midi de mai, Pasquale, l'assistant fleuriste, épingle à toute hâte des boutons de fleurs en plastique aux branches sans vie qui ornent des murs en ciment du quartier napolitain de l'Arenaccia. Le vent n'aide pas et le temps presse. Mais ce sont ses confrères qu'il maudit. «Les autres fleuristes ont bousillé mon travail par jalousie, gémit-il. Parce que c'est moi qui ai eu le job !»

Le boulot en question consiste à décorer les escaliers de cette cour nue d'un immeuble anonyme, en vue du grand moment, celui où Michela Cappa, 22 ans, en sortira et se dirigera vers l'église pour son mariage. Le quartier aura les yeux braqués sur elle, alors tout doit être parfait : dans cette région du monde, les noces font l'objet d'une fièvre ahurissante. Leur liturgie, méticuleuse, s'inspire non pas de la tradition mais des codes tape-à-l'œil de la télé-réalité et du mode de vie bling-bling des membres de la Camorra, la mafia napolitaine. Ces hypermariages font tourner un business qui a engrangé l'année dernière, et malgré la crise, 4,4 millions d'euros de chiffre d'affaires dans le sud de l'Italie, d'après une enquête menée par la version méridionale du quotidien «Corriere della Serra», le «Corriere del Mezzogiorno».

Heureusement pour Pasquale, mai est le mois des jeunes mariées et, en Campanie, dont Naples est la capitale régionale, elles pullulent ! C'est ici que l'on enregistre le plus grand nombre de mariages dans le pays : 10 647 en 2012, selon l'Institut national des statistiques. Chaque noce engloutit, note l'organisme de crédit Facile.it, entre 30 000 et 50 000 euros (16 000 euros dans le reste de l'Italie), dont

3 500 consacrés en moyenne à la robe de mariée. Et, logiquement, dans cette région qui abrite la population la plus pauvre de la péninsule – revenu moyen : 12 500 euros par an –, les gens s'endettent encore plus pour convoler. Une tradition nationale : 17 % des emprunts bancaires faits en Italie visent à financer un mariage.

«Les gens sont complètement mégalos ici, même s'ils n'ont pas les moyens», résume Oreste Pipolo. Photographe spécialisé, il a, lui aussi, été engagé pour le mariage de Michela Cappa. Dans la région, des armadas de professionnels sont mobilisées plusieurs mois avant le jour J par des agences chargées de tout planifier, de l'hélicoptère ou du carrosse qui transporteront les jeunes mariés au spectacle de danseurs brésiliens, des feux d'artifice personnalisés aux barmen acrobates qui serviront les cocktails. L'animation est confiée à des comédiens, chanteurs, voire des (plus ou moins) VIP qui ont acquis leur petite notoriété en passant à la télé locale ou nationale. Le tout est soigneusement scénarisé et enregistré, avec du matériel ultraprofessionnel, dans le seul but de créer une sorte de reality show privé, autour duquel s'organise tout le reste. Mariés et invités vont en effet jusqu'à reproduire des gestes et façons de parler vus à la télé – laquelle, perpétuellement allumée, est ici un grand pourvoyeur de mythes, d'espoirs et d'angoisses. «Par exemple, on me demande de recréer la pub Dolce & Gabbana qui passe en ce moment», explique Oreste Pipolo, que la famille de Michela accueille comme s'il était Fellini, le couvrant de pâtisseries et de flatteries. «Et tant pis si la mariée n'a pas la taille mannequin, poursuit Oreste. Il y a toujours Photoshop.



DES ANNÉES POUR REMBOURSER

Se marier à crédit est courant dans la capitale régionale la plus pauvre du pays. Les familles de Michela (à gauche) et de son futur époux, ou celles de Maria Pia et de Luigi (à droite) auraient dépensé plus de 30 000 euros pour le grand jour.

Se montrer sous son meilleur jour pour son mariage est une chance qui ne se présente pas deux fois. Et mettre mon savoir-faire au service de ceux qui en ont besoin, c'est ma mission.

Une mission dont il s'acquitte ce jour-là à tarif sacrifié, crise oblige : environ 3 500 euros, trois fois moins qu'habituellement, pour un reportage complet et un «preview», c'est-à-dire un petit film retraçant l'histoire du couple sur le mode fictionnel. Pour le sien, Michela a voulu un «look espagnol», avec éventail et fleurs dans les cheveux. Elle contemple avec ravissement les affiches qui la montrent dans les bras de son fiancé Giuseppe, aux biceps et tatouages brillants. Mais le mariage n'attend pas, et il est temps pour la jeune femme d'enfiler sa robe ultramoulante et d'obéir aux directives d'Oreste – «Regarde-moi, souris, envoie un baiser à l'appareil photo» – sous le regard éperdu d'admiration de ses parents et voisins venus donner un coup de main. Les prises de vue devront être dans la boîte avant l'arrivée de la Porsche de location qui conduira Michela à l'église.

«Les gens font appel à moi car je fais ressortir leur vraie personnalité»

Devant l'autel, sous les caméras et les flashes, les mariés, déboussolés, sont comme deux étrangers : chaque geste, mis au point pour satisfaire les photographes, semble dénué de sens. C'est seulement quand Michela prononce sa promesse solennelle «d'aimer et de chérir» son époux que sa voix s'étrangle et qu'une petite lueur de vérité se fait jour dans la superproduction. Mais il lui faut vite sécher ses larmes : pas question de détruire son maquil-

lage. «The show must go on» : à la sortie de l'église, un canon est prêt à tirer ses confettis.

A quelques kilomètres de là, Enzo Trapanese, 43 ans, s'impatiente. C'est l'un des cameramen les plus prisés. Sa spécialité, les «previews» à thème. «Mes points forts ce sont les films d'horreur et les comédies», explique-t-il. Devant lui, des invitées qui peinent à trouver l'équilibre sur leurs douze centimètres de talon. Elles figureront dans le film du mariage de Carmela Birra, 25 ans, et Mimmo Giacchio, 27 ans. «Les gens font appel à moi car je fais ressortir leur vraie personnalité», dit Enzo. Il suffit de regarder Carmela pour s'en convaincre. Devant l'objectif, la jeune fiancée timide s'est muée en starlette. «Enzo, je le fais bien là ?» minaude-t-elle. Son maquillage cache la fatigue de la nuit : hier soir, Mimmo a offert à sa fiancée une sérénade chantée par Nello Amato, une vedette de la scène néomélodique napolitaine. Presque tout le Bronx, le surnom des environs de la via Taverna del Ferro, l'un des quartiers les plus pauvres et violents de la ville, était là. Mais pour ceux qui ont la chance d'être invités à la noce, le meilleur reste à venir. Avec le banquet de douze plats, prévu pour durer neuf heures et payé avec les «enveloppes» offertes par les invités, Mimmo a réservé – pour 20 000 euros – dix chanteurs, deux comédiens ainsi que Chanel Mon Amour, Jenny et Chantal, trio de drag-queens déguisées en danseuses de samba. Et inutile de complimenter la mariée pour le faste de ses noces. On n'obtiendra qu'un : «Je vous en prie. Désolée, on a dû faire très simple. La crise, vous comprenez...» ■

Irene Alison

akazungu Thomas
amarere Gaspard
ambo Léopold
ambo Clément
amvura Claudine
amwasa Eugène
amwasa Célestin

yandwi Evode
yaramba Stanislas
yarwaya Léonard
yikingango Camir
yinawabakona Marguerite
yinawumuntu Francine
yinawumuntu Gèneviève
yinawumuringa Xaverine
yirabagenzi Godelive
yirabagenzi Marthe

yirabasoni Anonciata
yirabazungu Marguerite
yirabazungu Marguerite
yirabizimana Monique
yirabudandi Petronille
yirabukara Adèle
yirabukara Musabyimana
yirabukwe Alodie
yirabusakure Elisabeth
yirabuseruka Alphonsine

yirabutama Elisabeth
yirabuzara Anastasie
yiracurira Christine
yirafurani Gode
yiragabiro Anastasie
yiragakwavu Odette
yirahabari Bizige
yirahabimana Dative
yirahabimana Antoinette
yirahabimana Espérance

yirahabineza Jacqueline
yirahene Costasie
yirahene Gènereuse
yirahene Karuranga
yirahuku Appolonie
yirakadabari Athanasie
yirakadaheri Karuranga
yirakadiduri Mukarubega
yirakamana Françoise
yirakanambo Annonciata

yirakarigwe Joséphine
yirakidende Florence
yirakubumba Venancie
yiramaboyi Marthe
yiramabuku Léocadie
yiramafaranga Gaudence
yiramafurebo Didacienne
yiramagumeri Karimuvumba
yiramajangwe Thérèse
yiramakomari Anastasie

yiramakuba Marie
yiramakwikwi Cansilde
yiramana Chantal
yiramana Marianne
yiramariza Immaculée
yiramashaza Eugénie
yiramashuri Euphrasie
yiramasoni Cécile
yiramatama Charlotte
yiramatama Ancille

Ntidendereza John
Ntigurirwa Abdulkhalim
Ntihinyurwa Achille
Ntihinyurwa Athanase
Ntihinyurwa Ephrodite
Ntihinyurwa Nicole
Ntihiwa Denyse
Ntirenganya Gilbert
Ntirugirisoni Florent
Ntuwugashira Antoine

Ntwari Jasili
Ntwari Védaste
Ntwari Gracien
Nubuhoro Papias
Numukobwa M. Louise
Nunuli Eugène
Nyabirundu Barthazar
Nyabirungu Berchimas
Nyagakobwa Bernadette
Nyagatare Germain

Nsengiyumva Emmanuel
Nsengiyumva Jean de Dieu
Nsengiyumva Jean Michel
Nsengiyumva Jean Paul
Nsengiyumva Philémon
Nsengiyumva Vincent
Nsengiyumva Yakujije
Nsengiyunva Said
Nsengiyunva Claudien
Nsengiyunva Pascal

Nsengumuremyi Edouard
Nsengumuremyi Saidi
Nshamihigo J. Bosco
Nshimiyimana Abdallah
Nshimiyimana Célestin
Nshimiyimana Ignace
Nshimiyimana Marcel
Nshimiyimana Rutayisire
Nshuti Albert
Nsibika Faustin

Niyomwunge Lydie
Niyomwungeri Eugénie
Niyomwungeri Jérôme
Niyongira Alias
Niyonsaba Emmanuel
Niyonsaba Anicet
Niyonsenga Ernest
Niyonsenga Cassien
Niyonsenga Célestin
Niyonsenga Ester

Niyonsenga Marie
Niyonsenga Stanislas
Niyonzima J.Népomuscène
Niyonzima Léonard
Niyonzima Marcel
Niyonzima Mukuba
Niyoyita Evariste
Nkeshimana Narcisse
Nkikabahizi Bosco
Nkiryumwami Théodomir

Mutegwamaso Goretti
Mutemangando Pascal
Mutemberezi Thierry Adalbert
Mutenguye Vianney
Mutesa François Félix
Mutesi J. Paul
Mutesi Habiyakare

Mutumwinka Alivera
Mutumwinka Germaine
Mutumyinka Agnès
Mutuyimana Emma
Mutwakazi Evariste
Mutwarangabo François
Muvandimwe Innocent
Muvunyi Eric
Muzayire Bertilde
Muzehe André

Muziranenge Christian
Muzuzi M.Goretti
Mwamba Rwigema Janvier
Mwamba Sabiti Dieudonné
Mwanafunzi Eugène
Mwanafunzi Justin
Mwemamora Issa
Mwemezi Emmanuel
Mwiririza M.Aimée
Mwitende Edouard

Mwiza Kayinamura
Mwizere J.M.Vianney
Mwumvaneza Célestin
Mwumvaneza J.Baptiste
Mwunvaneza Desiré
Nakabonye Marie
Ndacyayisenga Gaspal
Niyokwizerwa
Mwizerwa
Macibiri

Mukandamage
Kayitesi
Gasana
Ndacyayisenga Musabyimana
Ndacyayisenga Souvenir
Ndacyayisenga Yakujije
Ndagijimana Patrice
Ndahayo Pierre Claver
Ndahigwa Gilbert
Ndahimana Donathe

Ndahunga J.Bosco
Ndahunga Joseph
Ndamage Jules
Ndamage Alphonse
Ndamage Athanase
Ndangamira Denis
Ndara Solange
Ndarasi André
Ndaruhutse J.Paul
Ndatimana Karuranga

Ndayambaje Antoine
Ndayambaje Fidèle
Ndayambaje Nyamugarigari
Ndayingwa Inès
Ndayingwa Ishimwe
Ndayingwa J M Vianney
Ndayinsenga Nicolas
Ndayisaba Claude
Ndejeje Angella
Ndejeje Angelus

GRAND REPORTAGE

RWANDA VINGT ANS APRÈS

Au lendemain du génocide qui a causé un million de morts, il ne restait plus rien du pays. Métamorphosé, il est aujourd'hui un modèle de réussite en Afrique.

PAR ALAIN FRILET (TEXTE) ET CHRISTOPHE CALAIS (PHOTOS)

Sur le mur du mémorial de Gisozi, à Kigali, figurent les noms de victimes du génocide perpétré par les Hutu contre les Tutsi entre avril et juillet 1994. Depuis 2003, la loi prohibe toute référence à l'appartenance ethnique : officiellement, il n'y a plus que des Rwandais.

Mukayiranga Marcianne	Mukarurungwa Dative	Mukangango Justine	Mukampore Césarie	Mukabalisa Béatrice
Mukayiranga Clémentine	Mukarurungwa Médiatrice	Mukangarambe Béatrice	Mukampunga Pascasie	Mukabalisa Irène
Mukayiranga Emmérence	Mukarusagara Donathe	Mukangarambe Emerithe	Mukamudenge Claire	Mukabanana
Mukayiranga Evalnie	Mukarusagara Edith	Mukangarambe Angélique	Mukamudenge Consilie	Mukabaranga Alice
Mukayiranga Habiyaakare	Mukarusanga Annonce	Mukangarambe Antonia	Mukamudenge Donatille	Mukabaranga Francine
Mukayisenga Assia	Mukarushema Mathilde	Mukangira Goretti	Mukamudenge Euphrasie	Mukabaranga Marcianne
Mukayisenga Daria	Mukarusimbi Floriôle	Mukangoga Antoinette	Mukamugema Bernadette	Mukabarisa Béatrice
Mukayisenga Ernestine	Mukarusine Appoline	Mukangwiye Dancille	Mukamugema Laurence	Mukabarisa Laurence
Mukayuhi Angéline	Mukarusine Donatille	Mukankaka Sifa	Mukamugenza Agnès	Mukabatsinda Donatille
Mukayuhi Antoinette	Mukarusine Emerthe	Mukankubana Ernestine	Mukamugenzi Espérance	Mukaberwa Catherine
Mukayuhi M.Chantal	Mukarutabana Clémentine	Mukankurahije Consolée	Mukamuligo Immaculée	Mukabigogwe Marie
Mukazayarire Béatha	Mukarutabana Jeanne	Mukankuranga Vestine	Mukamuligo Laétitia	Mukadisi Marthe
Mukazayire Marcelline	Mukarutagara Eugénie	Mukankuranga Cécile	Mukamulima Marie	Mukadoni Eugénie
Mukerangabo Epimaque	Mukarutamu Appolinaire	Mukankuranga Françoise	Mukamunana Marthe	Mukaferesi Agnès
Mukerangabo Christine	Mukarutamu Emerthe	Mukankuranga Josephine	Mukamunana Béatrice	Mukagakeli Colette
Mukeshamungu Stanislas	Mukarutesi Angélique	Mukankuranga Kalisa	Mukamunana Drocella	Mukagasana Anne Marie
Mukeshimana Françoise	Mukarutesi Francine	Mukankuranga Nyombayire	Mukamunana Jacqueline	Mukagasore Bellancile
Mukeshimana Chantal	Mukarutesi Angélique	Mukankusi Dative	Mukamunana Joséphine	Mukagatambara Charlotte
Mukeshimana Musabyimana	Mukarutesi Jacqueline	Mukankusi Isabelle	Mukamuneza Vestine	Mukagatare Cathéline
Mukeshimana Marie	Mukarutete Régine	Mukankusi Sophie	Mukamunyana Berine	Mukagatare Marie Goreth
Mukeshimana Rutayisire	Mukarutsinzi Agnès	Mukankusi Adele	Mukamurara Agnès	Mukagatera Evangélique
Mukezangango Primien	Mukaruziga Jullienne	Mukankusi Angélique	Mukamurara Athanasie	Mukagatera Francine
Mukotanyi Desiré	Mukaruziga Scholastique	Mukankusi Annonciata	Mukamurenzi Laurence	Mukagatete Françoise
Mukuba Emmanuel	Mukaruzima Bizuru	Mukankusi Emillenne	Mukamurenzi Claire	Mukagihana Rose
Mukubu Béatha	Mukaruzindana Catherine	Mukankusi Espérance	Mukamurenzi Dancille	Mukagitare Donathe
Mukubu Pascal	Mukarwego Aurélie	Mukankusi Félicité	Mukamurenzi Dorothée	Mukahabarurema Costasie
Mukunde Josiane	Mukarwego Consilie	Mukankusi Immaculée	Mukamurenzi Josephine	Mukahabimana Marianne
Mukundente Françoise	Mukanyangezi Dative	Mukankusi M	Mukamurenzi Kobukeye	Mukahigiro Adèle
Mulima Ildephonse	Mukanyarwaya Béatha	Mukankusi M	Mukamurenzi Laurence	Mukahirwa Claudine
Mulindwa Jean Michel	Mukanyarwaya Collette	Mukankusi M	Mukamurenzi Patricie	Mukakabaka Claudine
Mulinzi Daniel	Mukanyiligira Odette	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakabano Emma Marie
Mumporeze Claudine	Mukanyonga Candida	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakabega Félicité
Mumporeze Elianne	Mukanyonga Béatrice	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakabera Séraphine
Munana Rusie	Mukanziga Eugénie	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakalisa Ancille
Muneza Innocent	Mukanziguye Rose	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakalisa Laurence
Muneza Janvier	Mukarage Dismas	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakamali Drocelle
Muneza Jean	Mukarakwaya Madeleine	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakamali Eugénie
Munganyinka Epiphanie	Mukarwego Daphrose	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakamanzi Languida
Munganyinka Jullienne	Mukarwego Hosana	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakananura Françoise
Munganyinka Gracien	Mukarwego Marie	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakarangwa Oliva
Mungarakarama Florentine	Mukarwego Pauline	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakarara Clotilde
Munsengamanza Augustin	Mukarwego vénérande	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakarema Christine
Munyabarenzi Cyriaque	Mukasagaga Séraphine	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakarimba Epiphanie
Munyagahigi Céléstin	Mukasekuru Astérie	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakarisa Vénéranda
Munyakayanza Athanase	Mukasharangabo Ancille	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakibibi Xavérine
Munyakazi Félicien	Mukasharangabo Cécile	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakibibi Stéphanie
Munyampundu François	Mukasharangabo Marguerite	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakibibi Estér
Musonera Alphonse	Mukashema Francine	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakibibi Ruhumuliza
Musonera Médard	Mukasheri Nolla	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukakimenyi Françoise
Musoni Kimenyl	Mukashuli Thérèse	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamabano Héléne
Musoni Laurent	Mukashyaka Aline	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamabano Anastasie
Musoni Bertin	Mukashyaka Béatrice	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamakuza Béatrice
Musoni Emile	Mukashyaka Euphrasie	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Bonifride
Musoni Jean Claude	Mukasinamenye Floride	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Alphonsine
Mutabaruka Augustin	Mukasine Jeannette	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Claudine
Mutabaruka Dieudonné	Mukaturatsinze Devothe	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Espérance
Mutabazi Karurunga	Mukawera Saverine	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Gaudence
Mutabazi Alphonse	Mukawera Ernestine	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Immaculée
Mutabazi Eugène	Mukawera Odette	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Jeanne
Mutaganda Céléstin	Mukayibuka Devothe	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Laurence
Mutaganzwa Charles	Mukayiranga Marcianne	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamana Pétronille
Mutagoma Dalimas	Mukayiranga Clémentine	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamazimpaka Clémence
Mutagoma Emile	Mukayiranga Emmérence	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamazimpaka Languida
Mutagomwa Emile	Mukayiranga Evalnie	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamazimpaka Umutangan
Mutagomwa Gérard	Mukayiranga Habiyaakare	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukambayire Clémentine
Mutagomwa Mafene	Mukayisenga Assia	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamerera Clémence
Mutamuriza Médiatrice	Mukayisenga Daria	Mukankusi M	Mukamurenzi Phocasie	Mukamfisi Thaciènne





L'ACCÈS À L'ÉCOLE ET AUX
TECHNOLOGIES EST UNE DES
PRIORITÉS DU GOUVERNEMENT





Le programme «un ordinateur par enfant», lancé en 2008, a permis d'offrir 200 000 PC aux élèves de primaire de tout le pays. A cent dollars l'unité, ces petits appareils «made in China» ont une connexion Wi-Fi, alors que la plupart de ces enfants n'ont pas l'électricité chez eux.



Du thé – ici entre Ruhengeri et Gisenyi –, mais aussi du café, des haricots, des avocats... Au Rwanda, la moitié du territoire est dédié à l'agriculture. Le secteur, qui est le plus subventionné par l'Etat, fait vivre près de 90 % des habitants et représente 80 % des exportations.



LA CULTURE DU THÉ, RÉPUTÉ
L'UN DES MEILLEURS AU MONDE,
EST EN PLEINE EXPANSION





KIGALI, OCCIDENTALISÉE ET SÉCURISÉE, SE RÊVE EN CAPITALE DÉDIÉE AU BUSINESS



La ville n'est plus la même depuis la fin du génocide : quartiers d'affaires, centres commerciaux et cafés branchés y ont poussé, tel le Bourbon Coffee, une chaîne locale qui propose les meilleurs crus du pays. Kigali compte plus d'un million d'habitants, pour moins de 300 000 en 1994.





La petite Suisse de l'Afrique

C'est l'un des surnoms donnés au Rwanda, territoire de 26 300 km² dans la région des Grands Lacs et pays le plus densément peuplé d'Afrique (430 hab./km²). Son climat équatorial est tempéré par l'altitude (1 500 m en moyenne).

Le choc survient dès l'arrivée à Kigali. L'aéroport international de la capitale rwandaise, il y a encore vingt ans destination périlleuse fréquentée essentiellement d'humanitaires et de journalistes, connaît aujourd'hui une effervescence réjouissante. On ne vient plus au Rwanda pour témoigner du génocide ou panser les plaies du pays, on y vient pour se détendre ou investir. L'avion qui atterrissait ici venait souvent du Kenya voisin et parfois de Belgique, l'ancienne puissance coloniale. Désormais, dans cet aéroport en plein lifting, les touristes et les hommes d'affaires constituent le gros du flot des voyageurs. Ils arrivent du New Jersey, de Séoul, d'Istanbul ou encore de Sydney. Et l'accueil se fait au milieu des rires et des accolades.

En vingt ans, le Rwanda est devenu l'une des destinations les plus sûres du continent africain et un modèle de développement économique aux yeux du monde. Ce petit pays enclavé au cœur de l'Afrique centrale, à peine plus grand que l'Auvergne, affiche des résultats à faire pâlir d'envie les grandes puissances. Ainsi le Fonds monétaire international, qui avait déjà souligné une croissance du PIB de 8 % en moyenne sur ces dix dernières années, prévoit, pour 2014, un taux d'un quart de point supérieur à celui de la Chine. Même appréciation à la Banque mondiale qui, au début de cette année, a propulsé le Rwanda de la 54^e à la 32^e place des pays où il est aisé de faire des affaires ;

et à la deuxième place sur le continent, juste derrière l'Afrique du Sud. Transparency International, le gendarme de la bonne gouvernance, lui a décerné de son côté la première place des pays les moins corrompus d'Afrique et l'a propulsé devant la Grèce et l'Italie dans son classement mondial.

On vient au Rwanda en vacances, en famille, entre copines. Sur la terrasse d'un des luxueux bungalows du Virunga Lodge, dans le nord du pays, au carrefour des frontières du Congo et de l'Ouganda, une dizaine de touristes américaines prennent leur petit déjeuner face aux pentes du volcan Karisimbi. Elles achèvent leur périple, effectué sans leurs maris, «trop effrayés par ce continent trop sale, trop dangereux et trop inconfortable». Diane Terry est l'organisatrice de ces voyages sur mesure. Auparavant, elle les a emmenées trois jours dans le parc de Serengeti en Tanzanie, puis deux jours à Zanzibar suivre des cours de cuisine. Elles sont avocates, femmes d'affaires, politiciennes ou simplement «femmes de...», comme elles se présentent discrètement, et ont chacune déboursé 6 000 dollars pour l'aventure, sans le billet d'avion. Pour elles, le Rwanda a encore le goût du frisson. Elles ont visité le mémorial du génocide à Kigali à côté de collégiens rwandais, plongé dans l'eau limpide de la piscine de l'hôtel des Mille Collines, transformé pendant la guerre en camp de réfugiés tutsi, entendu raconter les horreurs du conflit au Kivu voisin, en République démocratique du Congo, et enfin gravi le volcan pour une rencontre inoubliable avec un groupe de dos argentés, les gorilles des montagnes, la fierté nationale et un des pôles d'attraction du pays. Semi aventurières mais totalement curieuses, elles rentreront demain aux Etats-Unis, subjuguées par «le Rwanda qui a traversé l'horreur et qui se reconstruit» et dont elles deviendront les nouvelles ambassadrices auprès de leurs époux et collègues de New York ou Washington.

Pas une colline, pas un hameau, pas un recoin de territoire ne fut épargné par les massacres

Pour en arriver là, il aura fallu que la jeune république chasse les spectres de la barbarie et accompagne le deuil de tout un peuple. Le 6 avril 1994 débutait le génocide le plus fulgurant de l'histoire de l'humanité. En cent jours, un million de Tutsi, la minorité ethnique du pays, furent massacrés à coups de gourdins, de machettes et de grenades. Un plan orchestré de longue date par l'aile la plus extrémiste du pouvoir hutu, adepte de la suprématie ethnique. L'armée rwandaise et des dizaines de milliers de miliciens hutu endoctrinés en furent le bras armé. Pas une colline, pas un hameau, pas un recoin de territoire, pas une église dans laquelle s'étaient vainement réfugiés des milliers de Tutsi, ne fut épargné. Le Rwanda sombrait dans un printemps de haine. Les rivières charriaient les cadavres et une odeur de mort planait comme un brouillard.

A l'automne suivant, le pays entier pleurait toujours ses disparus. L'économie était dévastée et les coups de pelle révélaient encore de nouveaux charniers. Des camps de Tanzanie et du Zaïre (aujourd'hui République démocratique du Congo) où ils s'étaient exilés après leur défaite en juillet, les assassins hutu rêvaient déjà de la revanche. Le Rwanda paraissait sans espoir. Incapable de tourner le dos à son passé et d'imaginer sereinement son futur. Mais il allait croire en la détermination du vainqueur de la guerre, Paul Kagame, le général issu de la diaspora tutsi, et lui faire confiance. Au risque de s'isoler au sein même de son camp, le nouvel homme fort martelait que l'avenir du Rwanda ne s'écrit pas avec le sang des vaincus. Qu'il faudrait au pays passer par la justice, la condamnation des planificateurs et les aveux des exécutants, le deuil des survivants et le pardon de ceux qui le pourraient. Que le Rwanda, pour être nouveau, devrait transcender les clivages ethniques. On prêtait alors à Kagame un agenda caché et des massacres en représailles. «Il n'y a plus ni Tutsi, ni Hutu, il n'y a que des Rwandais», tonnait-il alors face à ses interlo-

cuteurs. En 2003, élu président, il inscrivit son credo dans la Constitution. On l'avait pris, au mieux, pour un général illuminé. Aujourd'hui, il passe pour un chef d'Etat visionnaire. Non seulement aux yeux des Rwandais qui l'ont réélu en 2010, mais aussi aux yeux de la communauté internationale qui vante le chemin parcouru.

Les automobilistes de Kigali sont devenus si disciplinés qu'aucun policier n'est nécessaire

Dans la capitale, les changements sont flagrants. La Kigali City Tower, visible de toute la ville, est devenue l'étendard du pays. A l'intérieur, sur vingt étages, des bureaux de standing, des boutiques high-tech dont un Apple Store, des terrasses de café ensoleillées avec Wi-Fi gratuit et trois salles de cinéma équipées en 3D projetant les derniers blockbusters américains. La grande chaîne kenyane Nakumatt y a ouvert un supermarché de 4 000 mètres carrés. On y trouve de l'électroménager dernier cri, de la vaisselle de marque, tout l'équipement informatique et même du matériel de jardin. Dehors, le marché noir a totalement disparu et les rares ●●●

Les femmes ont joué un rôle primordial dans la reconstruction du pays. Aujourd'hui, elles dirigent près de la moitié des entreprises rwandaises et occupent 64 % des sièges au Parlement. Un record à l'échelle de la planète, où la part des députées n'est que de 19 % en moyenne.



●●● vendeurs à la sauvette ne proposent plus que des cartes téléphoniques et des clés USB.

Plus haut, sur le plateau, les chantiers se comptent par dizaines. La mairie va bientôt inaugurer son tout nouvel hôtel de ville et, en décembre, Marriott ouvrira son premier cinq étoiles d'Afrique subsaharienne, entre les ambassades de Chine et de Russie. En contrebas, tous les bidonvilles ont été rasés et la plupart des sentiers de latérite ravinés par les pluies ont été remplacés par des rues goudronnées, des ronds-points fleuris et des pelouses quotidiennement taillées par une armée d'employés municipaux. Les habitants de Kigali sont devenus des piétons et des conducteurs si disciplinés et respectueux de la signalisation qu'aucun policier n'est nécessaire. Personne ne se risque à conduire sans ceinture et jeter papiers ou mégots dans la rue est passible d'amendes. Idem pour les sacs en plastique, bannis du pays depuis 2004 pour mettre un terme à la pollution des champs et des rivières.

Ce qui d'ailleurs faillit presque faire regretter à Gilbert Ndagijimana son retour au Rwanda. Lui avait quitté la capitale en 1993, exfiltré du pays par ses

parents qui voulaient lui offrir une éducation en France, loin des tourments. Un an plus tard, le 7 avril 1994, au lendemain du déclenchement des tueries, son père l'appela de Kigali : «Prends tes dispositions, c'est terminé.» Puis, plus rien. Pendant près de trois mois, il resta sans nouvelles de sa famille.

Ingénieurs, médecins, commerçants... Un million d'exilés ont fait le choix du retour

«Ce n'est qu'en juin, à la veille de mon bac, que mes parents ont pu me rappeler et que j'ai su qu'ils étaient vivants», raconte Gilbert. Il lui fallut longtemps pour être convaincu que son pays allait retrouver espoir. «En 2002, j'ai senti qu'il y avait un changement de ton, raconte-t-il. Dans un article de "Jeune Afrique", un banquier rwandais parlait d'avenir. C'était nouveau pour moi.» Avec son diplôme de développement commercial international en poche, Gilbert se rendit à Kigali pour le mariage de sa sœur. Un aller-retour, se dit-il. Mais son court séjour eut l'effet d'un déclic. «Le pays bougeait vite, très vite et j'ai eu envie d'y participer.» Il reprit alors les rênes de la petite usine fami-

A Musanze, le centre de Démobilisation et de Réintégration accueille d'ex-combattants de Forces démocratiques pour la libération du Rwanda (FDLR). Le pouvoir encourage ces rebelles hutu, toujours actifs en République démocratique du Congo, à rentrer au pays et à retrouver leur place dans la société.





Chaque dernier samedi du mois, de 7 h à midi, tous les Rwandais de 18 à 65 ans ont l'obligation de participer aux «umuganda», les travaux communautaires. Du notable au prisonnier, ils construisent des écoles, des dispensaires ou des routes, comme ici près de Gisenyi.

liale qui fabriquait des sacs plastiques. Il avait 27 ans et un grand projet pour l'entreprise. Mauvaise pioche. Tous les plastiques venaient d'être interdits au Rwanda et étaient désormais traqués aux frontières au même titre que la drogue et les armes. Alors, le jeune Gilbert transforma l'usine en unité de recyclage, bénéficiant d'avantages fiscaux pour l'achat de nouvelles machines. La petite Soimex Plastic, six salariés, se remit à rêver. Depuis, elle emploie quatorze personnes et recycle près de 1 800 tonnes de plastique par an. Vieilles enveloppes de moustiquaires, bouteilles de sérum physiologique vides, emballages de palettes et de marchandises importées, Gilbert règne sur le marché du déchet plastique. Même les poches saisies aux douanes dans les bagages des voyageurs atterrissent chez lui. En sortie de chaîne, l'usine fournit des bâches pour l'agriculture et la construction, le tout aux normes imposées par la Rema, l'Office rwandais pour la gestion de l'environnement. Gilbert Ndagijimana fait partie de cette génération qui fait bouger les lignes de son pays. Il est l'archétype de l'investisseur chéri par les autorités.

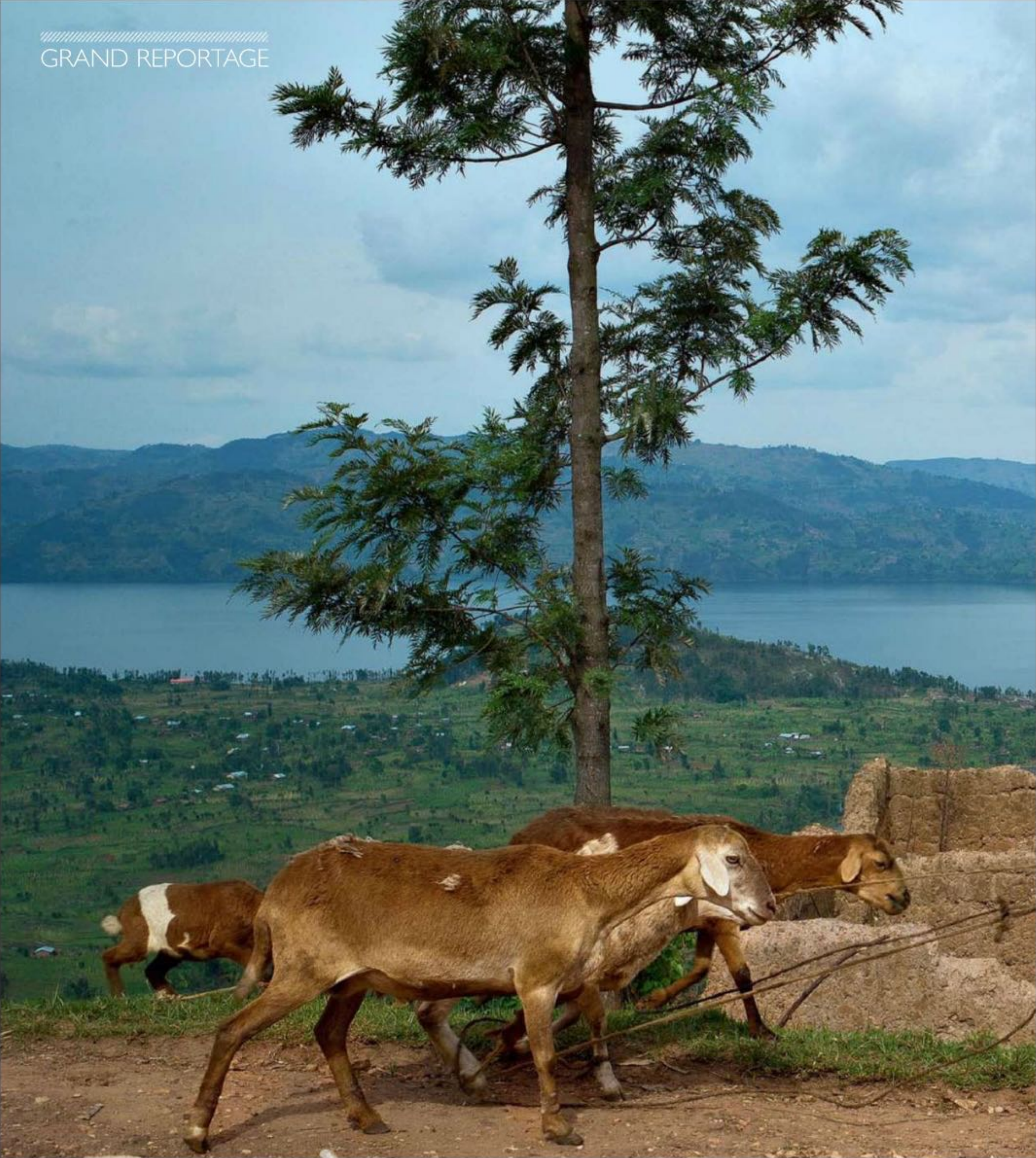
A ce jour, on estime à un million le nombre d'exilés, qui, comme lui, ont fait depuis 1994 le choix du retour. Ingénieurs, médecins, commerçants, jour-

nalistes, ils avaient, pour certains, quitté le pays dès les années 1960, à la suite des premiers pogroms ethniques, pour le Burundi, la Belgique, le Canada... Ils sont revenus diplômés et déterminés à apporter leur pierre au nouvel édifice. On les retrouve dans ces nouveaux espaces résidentiels de la capitale qui ont remplacé les anciens bidonvilles. Leurs maisons sont sagement alignées, entourées de hauts murs et fermées par un portail.

Le premier «dîner en blanc» d'Afrique s'est tenu près de la capitale en 2012

C'est dans un quartier comme celui-là, à Gacuriro, en bordure d'un golf de dix-huit trous destiné aux Rwandais de la classe moyenne, que s'est tenu en 2012, le premier «dîner en blanc» d'Afrique. Une manifestation mondaine importée de France, un «pique-nique chic» nocturne qui a rassemblé 400 convives. Impensable il y a encore quelques années tant l'insécurité était vive, et la haine à fleur de rue. Au début des années 2000, des survivants du génocide croisaient encore leurs anciens bourreaux qui les menaçaient de «terminer le travail».

C'est à cent kilomètres au nord de Kigali, en lisière du Congo où sévit toujours la rébellion hutu, que la paix du Rwanda a trouvé son socle. Le centre ●●●



Des paysages intacts, des scènes de carte postale comme cette bergère marchant sur les hauteurs du lac Ruhondo, dans le nord du pays...
Le Rwanda voit le tourisme exploser : un million de voyageurs, surtout européens et nord-américains, s'y sont rendus en 2012 (27 000 en 2004).



LE «PAYS DES MILLE
COLLINES» SÉDUIT DE PLUS
EN PLUS DE VOYAGEURS



●●● de Démobilisation et de Réintégration est un ensemble de bâtiments rudimentaires où sont accueillis les déserteurs des Forces démocratiques pour la libération du Rwanda (FDLR), le bras armé de la «reconquête hutu». Ici, on dispense des formations civiques et professionnelles à ces anciens combattants afin qu'ils retrouvent une place dans la société civile. Alphonse Senyoni connaît bien cette rébellion. Il a été, jusqu'à sa défection en 2010, un des membres influents de son état-major.

Priorité du pouvoir : les 45 % de la population qui vivent toujours sous le seuil de pauvreté

Alphonse sait tout de ces maquis hutu, de leurs incursions terroristes antitutsi au Rwanda, des atrocités qu'ils ont commises au Kivu sur les civils congolais, des pillages, des viols et des exécutions sommaires. Aujourd'hui, à 45 ans, il est devenu formateur au sein du centre et accueille quatre-vingt-dix combattants des FDLR. Assis sous le toit de tôle d'un hangar aménagé en salle de classe, ils écoutent avec attention un agent du ministère de la Santé venu de Kigali leur expliquer, diaporama au mur,

le fonctionnement de la mutuelle pour tous et de la couverture médicale gratuite. Pour ces hommes qui ont un passé de vingt ans en brousse, le discours paraît irréel. Et ils ne sont pas au bout de leurs surprises. Demain viendront d'autres formateurs pour leur enseigner le système bancaire, la géographie, le génocide et ses conséquences, la lutte contre le paludisme, les droits de l'homme ou encore le tourisme. Pendant leurs trois mois ici, ils vont aussi acquérir des rudiments de mathématiques, et Alphonse leur donnera des cours d'alphabétisation «pour qu'ils puissent remplir un formulaire ou aller à la banque». Ils recevront par ailleurs une formation professionnelle à choisir entre couture, hôtellerie, restauration, mécanique ou menuiserie. Et repartiront avec 180 000 francs rwandais (150 euros), l'équivalent de six mois de salaire d'un ouvrier agricole. Pour les aider à démarrer leur nouvelle vie. Ce programme séduisant aurait déjà permis à 10 000 rebelles de réintégrer la vie rwandaise. Selon les renseignements recueillis par Alphonse Senyoni, ils ne seraient plus que 4 000 au Congo, fortement démobilisés et au bout du rouleau.

Au bord du lac Kivu, la plage de Gisenyi où courent ces joggeurs était jonchée de cadavres en 1994, au plus fort du génocide. Des milliers de Rwandais avaient franchi la frontière toute proche pour se réfugier à Goma, en RDC, créant une crise humanitaire sans précédent.



Les paysans et les rescapés du génocide, qui peinent au quotidien sur les collines, pourraient envier ces «privilèges» offerts aux anciens combattants. Et ne pas comprendre pourquoi il existe un tel fossé entre la dureté de leur existence rurale et la douceur qui prévaut à Kigali. Fidèle, ouvrier agricole de 25 ans, partage avec sa femme Immaculée et Ingabire, leur fille de 4 ans, une hutte de terre et de brindilles. A l'intérieur, une natte au sol en guise de lit, une bassine en plastique, un jerrican et quelques vêtements posés en tapon dans un coin. On est loin de l'opulence de Kigali. Le dernier travail de Fidèle remonte à plus d'une semaine. Cinq jours à sarcler le riz pour 5 000 francs rwandais (4,50 euros) alors que leur loyer en coûte 2 000 par mois et que le kilo de haricots – l'aliment de base du pays – est passé de 200 à 600 francs en un an. Ces derniers jours, la bouillie du matin s'est appauvrie et le dîner a carrément disparu. Pour tromper la faim et «ne pas s'endormir l'estomac vide», Immaculée prépare le seul vrai repas à la tombée du jour.

Sensible à la réalité des campagnes, Valentine Rugwabiza affirme que le défi majeur du Rwanda «reste les 45 % de la population qui demeurent sous le seuil de pauvreté». Elle dirige depuis octobre dernier l'Office rwandais du développement, la puissante institution mise en place par Paul Kagame pour mener la révolution économique du pays. Pour cela, elle a quitté son bureau genevois de directrice générale adjointe à l'Organisation mondiale du commerce. Et affirme que le pays est sur la bonne voie. «Au cours des cinq dernières années, un million de Rwandais issus des campagnes, soit un peu plus de 10 % de la population, sont totalement sortis de la pauvreté extrême», explique-t-elle. Un résultat confirmé par les institutions internationales qui soulignent que le cycle de la pauvreté au Rwanda a été définitivement cassé. Et ce, grâce à des avancées spectaculaires dans plusieurs domaines.

Notamment dans celui de la santé. Les soins médicaux, autrefois un luxe, sont désormais accessibles à tous, étendus à l'ensemble du pays grâce à la multiplication des dispensaires. La lutte contre le paludisme, via une distribution systématique et gratuite de moustiquaires aux femmes enceintes et à leurs enfants, a permis de faire chuter le nombre des victimes de moitié en cinq ans. Et l'Organisation mondiale de la santé a constaté que l'espérance de vie des Rwandais était passée, en vingt ans, de 42 à 55 ans. Mêmes progrès dans l'éducation, autre priorité nationale, qui a vu le taux d'alphabétisation passer de 58 % avant le génocide à 72 % aujourd'hui. Tous les enfants ont désormais accès à l'école et le nombre d'élèves inscrits en primaire a fait un bond de 900 000 à deux millions ces quinze dernières années. Le président Kagame lui-même a décidé, sans consultation, comme il le fait parfois pour des sujets jugés prioritaires, de doter à terme tous ces

enfants d'ordinateurs portables. Deux cent mille PC ont déjà été distribués ces deux dernières années.

Mais ces avancées ne suffiront peut-être pas à empêcher le retour des discours de haine ethnique. La menace existe. Les nostalgiques de l'ancien régime hutu savent sur quelles cordes jouer : les droits de l'homme, la liberté de la presse, les détentions arbitraires... Des questions sur lesquelles le régime de Paul Kagame, souvent qualifié d'autocrate, est régulièrement interpellé par des ONG comme Human Rights Watch ou Amnesty International. En janvier dernier, l'assassinat en Afrique du Sud du colonel Patrick Karegeya, un ancien proche du président devenu un opposant radical, a poussé les Etats-Unis à tancer le chef de l'Etat rwandais, jusqu'alors encensé par Washington. Ces critiques sont une aubaine pour les adversaires de Paul Kagame, prompts à distiller des rumeurs troublantes : des articles et quelques blogs ont ainsi dénoncé l'existence d'un Alcatraz sur l'île d'Iwawa au milieu du lac Kivu. On y enfermerait «des soldats déserteurs de l'armée rwandaise», ou encore des «dissidents politiques, sans domicile fixe et marginaux [...] retenus contre leur gré». Or sur l'île en question, les psycho-



CERTAINS COUPABLES, QUI ONT TROUVÉ ASILE EN FRANCE, ÉCHAPPENT ENCORE À LA JUSTICE

logues, l'infirmier et les formateurs répondent volontiers aux questions. Les bénéficiaires du programme, envoyés ici par leur famille, ont entre 18 et 35 ans et, pour la plupart, un problème de dépendance à la drogue ou à l'alcool. Au terme de deux périodes de six mois, désintoxication puis formation professionnelle, ils retournent chez eux, et profitent d'un plan de réintégration. Le père Wenceslas Munyeshyaka est un des premiers à avoir évoqué dans son blog, en mai 2010, l'existence d'un «goulag de l'île d'Iwawa». Cet ecclésiastique, qui officie aujourd'hui à Gisors en Normandie, a été accusé par le Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR) d'avoir participé au génocide. Depuis 2007, il est sous le coup d'un mandat d'arrêt international. Sans suite à ce jour. Mais un autre dossier vient, lui, d'atterrir à la cour d'assises de Paris : celui de l'ancien officier hutu Pascal Simbikangwa, autre génocidaire réfugié en France, qui comparaît depuis le 4 février. Ce procès est une première dans l'Hexagone. Bien tardive, à quelques semaines du lancement des commémorations du génocide... Cette longue lutte contre l'impunité des coupables rappelle que le Rwanda, malgré sa spectaculaire métamorphose, n'a pas encore soldé son passé. ■

Alain Frilet

Ces quatre langues qui vont bousculer l'anglais

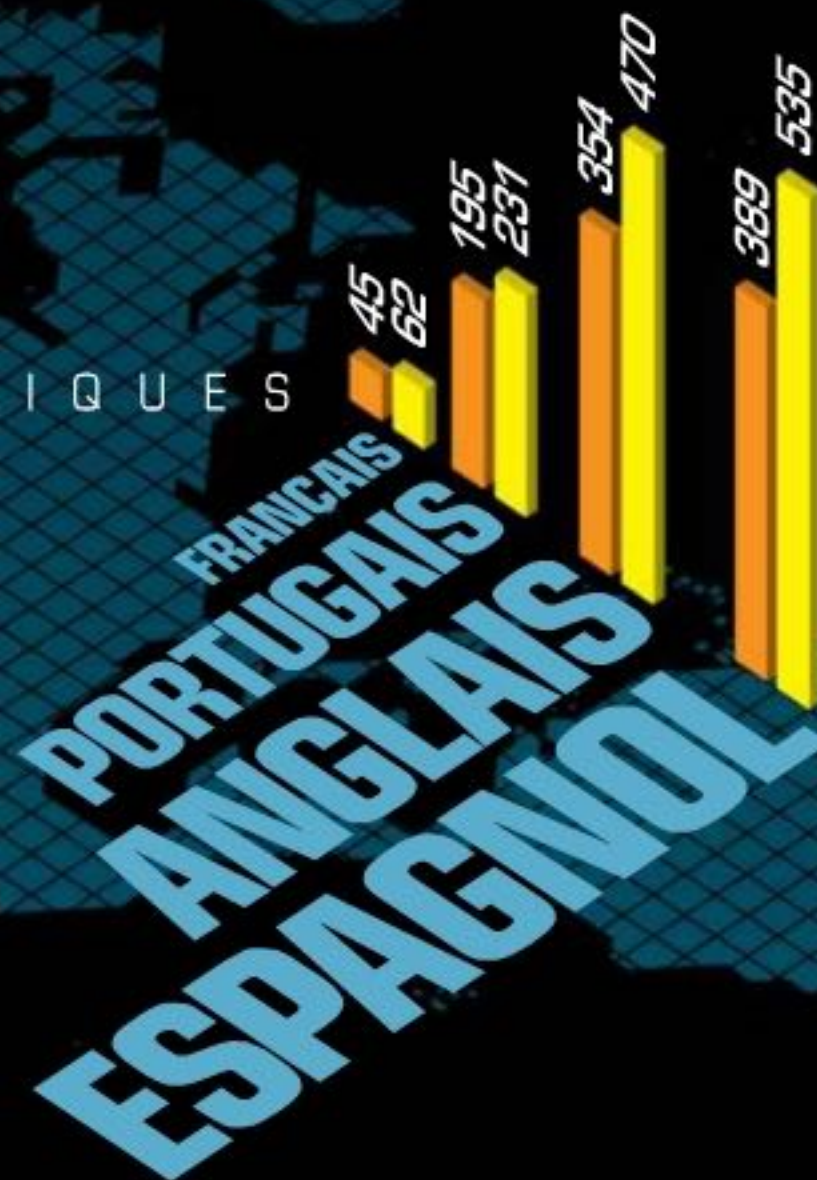
PAR LAURE DUBESSET-CHATELAIN (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (INFOGRAPHIE)

Les pourfendeurs de la langue de Shakespeare redoutent qu'elle ne finisse par balayer toutes les autres. Mais les prévisions des linguistes appuyées sur celles des démographes contredisent ce raz de marée annoncé. Selon eux, l'accroissement de la population de la planète d'ici à 2060 – 9,6 milliards d'habitants contre 7,1 en 2013 – permettra de l'éviter. Devraient ainsi en réchapper d'autres langues dites «mondiales», c'est-à-dire utilisées par les instances internationales, langues officielles dans plusieurs pays et enseignées hors de leur contrée d'origine. Une définition qui exclut le mandarin et l'hindi, parlés uniquement en Chine et en Inde. La croissance démographique de la communauté hispanique nord-américaine et de pays tels que le Mexique – 142 millions d'habitants contre 113 aujourd'hui – confortera la domination de l'espagnol dans les deux Amériques. Le portugais, lui, s'appuiera sur l'Afrique lusophone (Angola, Mozambique) pour se maintenir. L'arabe deviendra la troisième langue mondiale par l'entremise de l'islam, un vecteur de diffusion important en Asie et aussi en Afrique. Et grâce à ce continent où la population aura presque triplé, le français gagnera une place, passant deuxième derrière l'anglais. ■

E U R O P E



A M É R I Q U E S



Nombre de locuteurs pour chaque langue, en millions
 ■ Population actuelle
 ■ Population en 2060

C'EST LA DÉMOGRAPHIE QUI VA REBATTRE LES CARTES

Lent voire nul dans les Etats riches, rapide dans les pays en développement, l'accroissement de la population en 2060 profitera différemment à chacune des langues mondiales. L'envol démographique sur le continent africain permettra au français de bondir de 9 % à 14 % et à l'arabe de passer de 9,7 % à 10,5 % des locuteurs. Le nombre de russophones diminuera et la part des anglophones passera de 60 % aujourd'hui à 58 %.





Prix spécial
21€*
au lieu de
22€⁵⁰

GEOBOOK 5 000 IDÉES DE SÉJOURS EN FRANCE

Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ?

Mer ou montagne, lac ou rivière, nature ou culture, châteaux ou festivals... Notre beau pays recèle des trésors touristiques qui sont autant de raisons de choisir ses vacances à la carte.

Cet ouvrage fait le tour des 100 départements français et vous propose des lieux tantôt incontournables, tantôt insolites, à expérimenter le temps d'un weekend ou d'un séjour prolongé !

- Un guide utile et illustré de très belles photos
- Des tableaux pratiques pour choisir votre séjour en fonction de la saison, de l'ensoleillement, de la distance...

Editions GEO • Livre broché • Format : 18 x 24 cm • 400 pages • Réf. : 12740

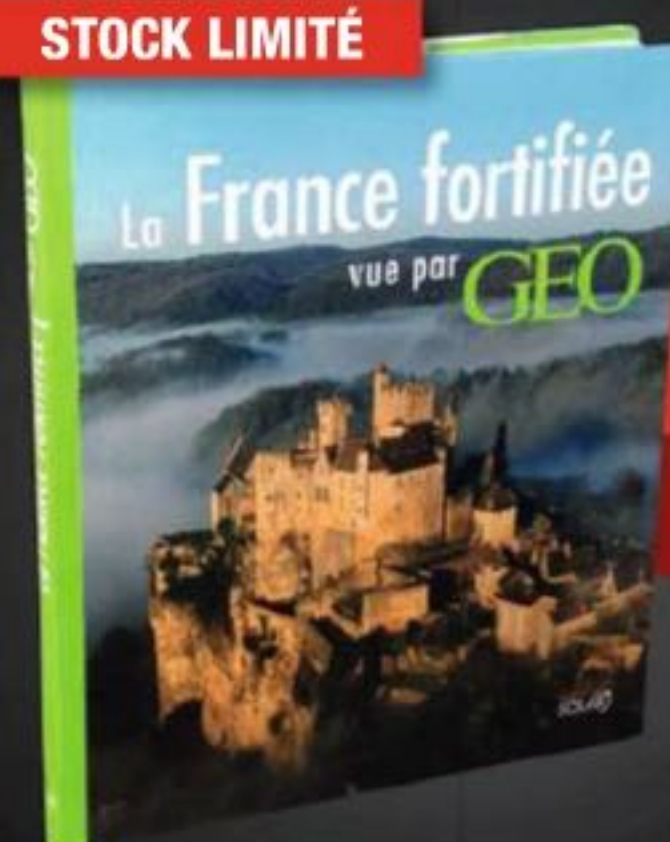
LA FRANCE FORTIFIÉE VUE PAR GEO

Des ruines de Château-Gaillard à celles des châteaux cathares, des remparts de Carcassonne aux orgueilleuses tours du château d'Angers en passant par tous les bastions qui défendaient nos frontières...

Si la guerre pouvait se réclamer d'une vertu, ce serait d'avoir doté la France d'un patrimoine riche et varié.

Auteur Catherine Guigon • Editions Solar • Format : 26 x 30 cm • 144 pages
• Réf. : 10206

STOCK LIMITÉ



Prix spécial
20€
au lieu de
25€

STOCK LIMITÉ



Prix spécial
22€
au lieu de
27€

LA FRANCE, TERRE INSOLITE A LA RENCONTRE DES CURIOSITÉS DE NOS RÉGIONS

GEO vous invite à découvrir dans ce beau livre aux photographies étonnantes, une France inconnue aux paysages étranges, aux châteaux irréels et aux monuments inattendus... A-t-on déjà vu un immeuble de six étages sans escaliers comme à Saint-Etienne ? Et ce monastère tibétain en Bourgogne ?

Six photographes du magazine GEO ont sillonné cette France pour vous faire partager les curiosités de ses régions qui fascinent !

Auteur Frédéric Zéglerman • Editions Solar • Format : 26 x 30 cm • 224 pages
• Réf. : 9178

SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !



Prix spécial

47€*
41

au lieu de

49€
90

EDITION COLLECTOR

INDE

UN MILLIARD D'HABITANTS, UN MILLION DE TRÉSORS, MILLE FACETTES...

Des sommets de l'Himalaya aux côtes tropicales, des vallées fertiles du Gange aux déserts de l'Ouest, l'Inde s'étire sur plus de 3 millions de kilomètres carrés. Au deuxième rang de la population mondiale, l'Inde, mosaïque d'ethnies, de religions et de castes, offre une large diversité sociale. **Un panorama à découvrir dans ce très bel ouvrage à travers les habitants, les paysages, et l'histoire, entre tradition et modernité.**

Editions GEO • Couverture cartonnée avec jaquette • Format : 25,2 x 30,1 cm
• 370 pages • Réf. : 11467

GRANDS PEINTRES

LES PLUS GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE

Plongez au cœur des œuvres de **Monet, Rubens, Velasquez et Van Gogh**. Sur chaque double-page, admirez les tableaux majeurs de chaque peintre, expliqués ou resitués dans leur époque.

- Des reproductions exceptionnelles
- Des textes clairs et agréables à lire

Edition luxe • Grand format : 27,7 x 33,5 cm • 128 pages



LE PACK 4 LIVRES
Prix spécial

29€
90

au lieu de

35€
96

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Monsieur ☐ Madame ☐ Mademoiselle

GEO420V

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Je fais un cadeau à : ☐ Monsieur ☐ Madame ☐ Mademoiselle

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/04/2014, dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, au maximum 6 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire	Total en €
Inde - Edition Collector	11467	47,41 €
GEOBOOK séjours en France	12740	21,40 €
La France fortifiée vue par GEO	10206	20 €
La France, Terre Insolite	9178	22 €
Le Pack de 4 livres GRANDS PEINTRES	11816	29,90 €
	11916			
	12350			
	12352			
Participation aux frais d'envoi**				+ 5,95 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total en € :

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature : _____





Les Gascons

La folie des ferias. Le banquet sur le foirail. L'appel du chasseur de palombes. Les troisièmes mi-temps. La robe délicate d'un vieil armagnac...

Sur ces terres de collines aux accents de Toscane, nos reporters dévoilent l'identité gasconne d'aujourd'hui, celle d'habitants à la réputation – méritée – de beaux parleurs et de bons vivants.

**PAR GILLES DUSOUCHET (TEXTE) ET
STÉPHANE LAGOUTTE (PHOTOS)**

A la mi-août, la levée des foulards sur l'hymne du «Vino Griego», sonne le départ de la feria de Dax : quatre jours de folie collective pour 600 000 «festayres» et aficionados.

Repas villageois,
tablées familiales,
marchés... Dans
ces **campagnes
gourmandes**,
tout fait ventre

Chaque été, la bastide de Puymirol, une ville neuve du Moyen Age bâtie sur un éperon rocheux, organise des repas de plein air. Ces réunions festives se déroulent sur le foirail, une place occupant le site d'une ancienne citadelle, en surplomb de la vallée de la Séoune. Ces hauteurs de l'Agenais se situent au nord de la Gascogne mais en partagent les traditions. Dans ces régions d'abondance où la vie locale dépend du cycle des saisons et des récoltes, les plaisirs de la table, qui occupent le centre de la vie sociale, peuvent rassembler tout un village.





Comme chaque automne, Jean Barrère «chante» la palombe pour l'attraper dans ses filets sitôt que celle-ci se sera posée au sol. Pour ce champion du monde des «roucoulayres», posté dans sa palombière de la forêt landaise – 270 m de tunnels étayés d'acacias et tressés de fougères –, il s'agit de moduler ses roucoulements pour mettre en confiance ce pigeon ramier à la chair autant délicate que goûteuse. Tenus dans l'abri pour y battre des ailes, des palombes élevées pour servir d'appeaux – les «appelants» – prennent part au concert de séduction.



Le rock gascon se marie avec le cri des oies. Le jazz à Marciac se déguste **comme un vin de Madiran**. Et les délicates palombes succombent au roucoulement des chasseurs



Laurent Lacrouts et Mathieu Jourdain, les deux mousquetaires du groupe The Inspector Cluzo, font tout à la maison : l'enregistrement de leurs albums (dont «Gasconha Rocks», leur petit dernier), la production de foie gras d'oie et l'alimentation de dix blogs polyglottes. Leur musique, nourrie au terroir de Saint-Pierre-du-Mont (Landes) et diffusée sur Internet, leur a déjà permis de brûler les scènes de trente-cinq pays, des Etats-Unis au Japon.





A Moncrabeau,
la vénérable
**académie des
Menteurs**
élit chaque été
son nouveau roi

L'académie des Menteurs de Moncrabeau, «mont-des chèvres» en gascon, a pour mascotte une biquette. Tous les étés, à l'occasion d'une fête de la «menterie», elle consacre son «grand correcteur de toutes les vérités», à savoir le plus talentueux des conteurs et affabulateurs venus dire leurs bobards en place publique. Le village lot-et-garonnais s'honore de perpétuer une tradition datant du XVIII^e siècle. La fête a fait des émules en Belgique et jusqu'au Québec. Et des concours sont même organisés avec des petits bonimenteurs de CM2 !

L'hiver appartient à l'ovalie et aux affrontements de ses rugbymen.
L'été est le moment **des courses landaises** et de ses sauteurs agiles



Entraînement du soir sur le terrain de l'AS Layrac, une commune de 3 500 habitants du pays de Brulhois, sur la rive sud de la Garonne. Fondé en 1913 et jouant en promotion d'honneur, ce club et son école incarnent les valeurs du rugby de clocher : rugosité, fraternité et bamboche. Layrac a donné naissance à un ailier gauche de renom dans les années 1940, Guy Basquet. Sur ces terres de ballon ovale, le football, lui, est considéré comme un «pousse-cuge» (citrouille) de citadins.



Dans la course landaise (ici aux arènes de Saint-Justin), pas de mise à mort, mais un jeu d'adresse. L'écarteur, qui appartient à la cuadrilla Benjamin de Rovere, doit éviter, d'une feinte du corps, l'assaut de la «coursière», une vache de combat issue de l'élevage de la ganaderia Béarn Armagnac. Le sauteur, lui, doit bondir au-dessus de l'animal. Ces acrobates sont des sportifs de haut niveau même s'ils se produisent pour la gloire. Chaque année, la région accueille près de 500 courses de ce type, dont la «formelle» (photo), réservée aux meilleurs.

Vieux alambics pour la distillation et fûts de chêne pour mûrir : en Armagnac, une alchimie **transforme le raisin blanc en or**

Penchés autour d'un alcoomètre, monsieur Delord et ses deux fils, Sylvain et Jérôme, font la pesée d'un armagnac : le calcul de sa teneur en alcool. Cette eau-de-vie tirée de la distillation de vins blancs secs doit titrer au moins à 40°. La maison Delord, fondée en 1893, a son siège à Lannepax (Gers), en Bas-Armagnac, l'un des terroirs les plus réputés d'une appellation qui fait vivre près de 900 exploitants et négociants. Les vieux alambics de la famille Delord produisent 30 litres d'eau-de-vie par heure.





Entre Garonne et Pyrénées, en guise de salut, il arrive qu'on dise «adiù» ou «adishatz» en patois. Pareil en se quittant. Adieu plutôt que bonjour. Les gens du pays ont cette politesse. Un reste du parler gascon, de ce dialecte robuste qui porte l'accent des vins du terroir et voisine avec l'occitan du Midi toulousain. Des linguistes estiment ses locuteurs à moins de 8 % des 3,8 millions d'habitants de l'Aquitaine, région en grande partie assimilable à la Gascogne historique. Disputée aux Anglais durant la guerre de Cent Ans, rattachée à la Guyenne jusqu'à la Révolution, la Gascogne d'aujourd'hui est une mosaïque de petites provinces réparties entre Pyrénées-Atlantiques (hors Pays basque), Gers, Landes, Gironde et Lot-et-Garonne (le Bordelais et l'Agenais n'entrent pas dans l'aire gasconne).

Le mot «gascon» lui-même ne date pas d'hier. Dérivé du «vascon»

apparenté aux Basques, il remonte aux invasions barbares du VI^e siècle. «De la fin de l'époque gallo-romaine jusqu'aux guerres de religions de la seconde moitié du XVI^e siècle, ces peuples d'origine basco-ibérique ont vécu mille ans de vicissitudes», explique Jacques Dubourg, un historien et écrivain régional. A se chamailler et batailler plus qu'à son tour, le Gascon a fini par donner naissance à une caricature, celle du traîne-rapière et fanfaron, «matamore» ou mousquetaire à la Charles de Batz-Castelmore, comte d'Artaignan. Mais aussi à une légende : le héros du roman d'Alexandre Dumas a offert la gloire aux «cadets de Gascogne». La ville d'Auch, chef-lieu du Gers, lui a dressé une statue. Dans le nord du même département, à Condom, on en trouve une autre, érigée grâce à un don du sénateur Aymeri de Montesquiou, descendant de l'auguste famille. Napoléon I^{er} prétendait qu'une «armée de Gascons lui ferait traverser cent flammes». Aujourd'hui, nos braves ont rangé l'épée. Rien de plus aimable et doux que leur compagnie. Même s'ils restent vifs sur le point d'honneur, et d'un bagout proverbial. «Quand on croise un Gascon dans l'escalier, on ne sait jamais s'il monte ou s'il descend !» résume Nathalie Recape, une entrepreneuse du Lot-et-Garonne, initiée aux arcanes de la mentalité locale, et qui s'en méfie encore. Le Gascon est un bavard qui vous fait perdre du temps. Le vôtre, pas le sien. Pas si exubérant, mais extrêmement persuasif. Avec lui, comme son «bonjour» en «adieu», un «oui» peut se transformer en «non». Et n'allez pas lui demander après : «Si c'est oui, pourquoi non ?» Il saura s'esquiver avec panache. Bref, il vous aura servi une «gasconnade». Le bobard élevé au rang des beaux-arts et dont la capitale se nomme Moncrabeau.

Assis sur les berges de la Baïse, ce village lot-et-garonnais abrite une académie des menteurs. Depuis trente ans, chaque premier dimanche du mois d'août, son assemblée, composée de quarante «Immortels» comme celle du quai Conti, procède à l'élection d'un roi

des menteurs. La tradition remonterait à trois siècles. Les nouvelles qui alimentaient les conversations couraient jadis moins vite qu'aujourd'hui. Il fallait en inventer, enjoliver... Vantards, les habitants de Moncrabeau s'enorgueillirent d'être «les plus menteurs des Gascons». Vrai ou faux, peu importe. Désormais, chaque année, chacun des six ou sept prétendants au trône «jure de travestir la vérité, en tout temps et en tout lieu» puis dit sa «menterie». Le jury les note au moyen de cuillères de sel versées dans un sac de jute. Le vainqueur, porté en triomphe, siège sur un trône en pierre. En 2013, l'événement a rassemblé 400 auditeurs, forcément crédules, et 2 000 curieux. Tout fabulateurs qu'ils soient, les Moncrabelais ne sont pas à l'abri des escrocs. Voici plusieurs années, en quête d'un boulanger, la commune offrit en échange le fournil et le loyer. Un couple se présenta. «Le mois suivant, le mari avait disparu dans la nature, se souvient Denis Delfour, membre de l'académie et couronné en 1985. La mairie a dû prendre en charge l'épouse pendant un an...» Un autre artisan est venu reprendre l'affaire. «Celui-là est parti avec ma camionnette !» Même si ces histoires sont authentiques, Moncrabeau a toujours foi dans les menteries.

Il est un autre péché gascon, celui de la bonne chère. Ou plutôt de la table car, hiver comme été, on sort partout les planches et les tréteaux, dans les salles polyvalentes, sous les préaux d'école, les platanes du foirail, les chapiteaux ou les couverts des bastides, ces bourgs médiévaux à plan orthogonal construits autour d'une place à arcades. A la belle saison, circuler à travers la campagne vallonnée de l'Albret ou du Queyran, c'est sauter d'un banquet à l'autre. Dans le Néracais, la bedaine d'Armand Fallières, cet archétype du président gourmand et débonnaire de la III^e République,

Le Gascon est un
bavard qui **vous fait**
perdre du temps.
Le vôtre, pas le sien.
Pas si exubérant,
mais très persuasif

natif du pays, n'est pas qu'un souvenir... D'agapes républicaines en repas de famille, les appétits se montrent aussi inépuisables que la faconde des convives. Pour contenter ce monde, le commerce doit suivre. Dans la boucherie-charcuterie de Meilhan-sur-Garonne, en bordure des terres girondines, la clientèle vient s'approvisionner par cageots. Sous les vitrines réfrigérées s'entassent des monceaux de volailles, de rôtis, de terrines. Une dizaine de commis s'activent en coulisses. Régine Poveda, maire PS de cette bourgade réputée pour sa convivialité et le tertre sur lequel elle est bâtie, baptise les nouveaux arrivants au chabrot. Coutume occitane, «faire chabrot» consiste à mélanger du vin à un fond de potage et à vider l'assiette.

Le jurançon a fait d'Henri IV le plus vaillant de nos rois

La gastronomie gasconne ne se pousse pas du col. Plutôt que d'élaborer de savantes recettes, il lui suffit d'accommoder les produits fins et savoureux de ses terroirs. Parmi eux, les champignons, la truffe noire, la girolle et le cèpe charnu qui vient du gascon «cep» («tronc») et, pour les fruits, l'onctueux melon de Lectoure, aux confins du Gers et du Tarn-et-Garonne, un délice connu des amateurs. Pour la viande, il faut déambuler l'hiver dans les marchés au gras de Samatan et de Gimont (Gers). On y célèbre le bœuf persillé de Bazas, celui de Chalosse ou le bœuf gascon, gris frangé d'ébène avec ses cornes en forme de lyre, que l'on prétend issu des steppes d'Asie centrale... Dindes, pintades et chapons ont leur Festivolailles de Noël, à Saint-Sever (Landes). Quant aux plats qui font la renommée de ce Sud-Ouest, rien de mieux qu'une garbure, ravigotante soupe aux choux et aux légumes. Pour le foie gras, les connaisseurs le préfèrent d'oie plutôt que de canard. Son gavage est plus technique, son goût paraît plus subtil au palais. Invention gasconne, le confit est une viande cuite dans sa graisse avant d'être conservée en bocal.

La Gascogne recèle aussi des vignobles que le négoce bordelais a longtemps traités de haut. A tort.

Le jurançon du Béarn, un blanc sec aux reflets verts, a fait du Palois Henri IV le plus gaillard de nos rois. Meilhanais des terrasses de Garonne, Fabien Tarascon, quatrième génération d'exploitants, a fait du château bois-beaulieu un breuvage fringant, bientôt cultivé en bio, qui ressemble à son propriétaire, cavalier émérite : «Du sang, du jarret, pas de vices.» Comme d'autres vignerons de la région, Fabien Tarascon met dans ses vins de l'abouriou, un cépage rustique issu d'un semis naturel, qui fournit l'appoint dans l'assemblage des cuvées. Dans le sud du Gers, berceau du pacherenc-du-vic-bilh (en gascon «vin de vigne en échalas»), un blanc fruité, Denis Degache, œnologue et directeur de la cave de Crouseilles, met l'accent sur «des rouges de Madiran moins chargés en tanins, des vins de labeur devenus vins de noce».

Rien qui égale cependant l'alcool gascon par excellence, «l'aygue ardente», l'eau-de-vie d'Armagnac, liqueur ambrée qui, depuis sept siècles, flambe au sortir des alambics. Au Moyen Âge, les pèlerins de Compostelle en faisaient déjà la réclame. Certains fermiers confectonnaient le leur, avec l'aide de bouilleurs de crus ambulants. La maison Delors, à Lannepax, une bastide gersoise proche de Vic-Fezensac, en fabrique quant à elle depuis trois générations. Avec, à chaque époque, deux frères à l'ouvrage. Aujourd'hui, Sylvain Delors s'occupe de la distillation, et Jérôme, de la vente (70 % de la production part à l'export). Quatre cépages contribuent à la typicité des arômes, moins épurés, plus gras et confits que ceux du cognac, le rival charentais. La noblesse gasconne s'y concentre à merveille. Pour veiller à la confection de l'élixir, Sylvain tend l'oreille. «A la longue, on repère un problème rien qu'en captant les sonorités de l'alambic.» Mais l'autochtone n'a pas qu'un gosier, il a aussi des ●●●

AU ROYAUME DE LA FORÊT

APRÈS MICROCOSMOS ET OCÉANS, DÉCOUVREZ LE NOUVEAU GRAND FILM SUR LA NATURE, DIFFUSÉ SUR FRANCE 5.



BANDE-ANNONCE



DVD
VIDEO

Blu-ray Disc

VOD

PARTOUT ET SUR WWW.KOBAFILMS.FR



metronews

koba
FILMS

Ici, les troisièmes mi-temps sont l'occasion de s'adonner à ce qui reste le sport favori : la fête

●●● jambes pour sacrifier à ses passions de plein air : la chasse à la palombe et le rugby. Ah ! l'oiseau bleu ! Un pigeon ramier migrateur que l'on reluque d'octobre à novembre. A l'approche des passages, les «palouymeres», ou chasseurs de palombes, cèdent à la «maladie bleue». Ils posent leurs congés d'automne. La plupart y ont pris goût dès l'enfance car c'est un jeu en forêt, une ronde galante où l'on roucoule pour appeler sa proie, prévenir ses caprices, espérer son retour, et la prendre au piège. Il s'agit alors d'actionner les ressorts qui tendent un filet. Les plus bourrus y viennent pour le score et la ripaille. D'autres, pour l'affût, le cri du geai qui met en alerte, signalant la présence des «bleues» ou de l'épervier jaloux. Régis, 48 ans, exploitant agricole à Grignols, en Gironde, y a été initié avec un haut-le-cœur («Mon parrain m'y avait fait planter les dents»), et parle «d'un crime d'amour». «Sinon, c'est n'y comprendre rien», ajoute-t-il. Cette chasse se pratique au sol, sous de hautes futaies, ou à la cime des arbres. Seuls les détenteurs d'un «droit de filet», délivré par la préfecture, peuvent établir ces postes fixes. Avec ses cabanes, réserves d'appeaux, postes de guet reliés par des couloirs camouflés de fougères, la palombière, parfois longue d'un kilomètre, est un dédale où l'on évolue le dos voûté. A l'extérieur, des «appelants», colombes ou pigeons captifs, posés sur un perchoir amovible pour stimuler les proies, mettront l'oiseau en confiance. Le

chasseur peut aussi imiter ses chants de parade, le «couillonner» par mimétisme. Dans les Landes, d'autres se cachent pour braconner un passereau, l'ortolan, espèce protégée depuis 1999, et sacrifier à un rituel ancestral. François Miterrand, propriétaire à Latche, était friand de l'oiselet. Le manger ressemble à un complot. On se couvre le visage d'une serviette pour le prendre en bouche tout entier et en apprécier le fumet.

C'est l'un des mystères que l'on cultive dans les Landes de Gascogne, terres de sortilèges. Personne ne les a mieux chantés que le poète de langue d'oc, Bernard Manciet, disparu en 2005, qui sut y mêler sa propre clameur en écrivant «L'Enterrement à Sabres» (éd. Gallimard). Il fit jadis équipe avec le musicien de jazz Bernard Lubat, au sein de la Ligne Imaginot, un mouvement dédié à la défense des particularités culturelles. L'inclassable Lubat, 69 ans, enfant d'Uzeste, en Gironde, où il a créé un festival qui fêtera en août sa trente-septième édition, fait encore de la Gascogne la caisse de résonance d'un courant underground joyeux, poétique, musical et participatif.

Dans ces «campagnes rouges», l'instituteur enseignait la mêlée

Au chapitre des miracles gascons, on trouve l'enracinement du rugby – avec deux ou trois «r» – dans ces sols aquitains qu'on dit d'aliols, gréseux ou de boubène, une terre sablo-argileuse qui colle aux crampons. Rien ne prédestinait ce sport inventé dans le collège anglais de Rugby, dans le Warwickshire, à s'incarner dans l'Ovalie gasconne, entre Adour et Midouze, à partir des années 1920. Mais la mentalité paysanne, où chacun sait ce qu'il doit au voisin sans lui céder un arpent, n'y fut pas pour rien. Non plus que le fond radical et anticlérical de ces «campagnes rouges» où l'instituteur enseignait la mêlée alors que le curé faisait courir ses ouailles sur le terrain de foot. Certes, la belle époque du «rugby de clocher», des Forgerons du Boucau et des Echassiers de Tyrosse, où «l'on se foutait sur la gueule» avec joie, n'a survécu qu'en troisième série, mais l'engouement est intact. Pour Paul Ma-

tharan, conservateur au musée d'Aquitaine de Bordeaux, «le rugby était le moyen d'expression identitaire idéal». Il convenait aussi à l'esprit conciliant du Gascon qui affectionne tant les retrouvailles de la troisième mi-temps.

L'occasion de s'adonner à ce qui reste son sport favori, la fête. De toutes les festivités qui émaillent la saison estivale, ce sont les ferias, avec leurs courses landaises et jeux taurins, qui attirent le plus. Aux fêtes de la Madeleine, à Mont-de-Marsan, ou à la feria de Dax, processions religieuses, tauromachie et libations mélangent les «festayres», ou fêtards, dans un chahut du diable. A Mont-de-Marsan, il faut cinq jours de fêtes pour les calmer. Entrée en ébullition, Dax, paisible cité thermale le restant de l'année, rassemble une foule oscillante et passablement éméchée de quelque 600 000 participants ! Le tout défilant au son des bandas (les fanfares). Qui ne s'est jamais époumoné en reprenant en chœur l'hymne de la Peña Baiona, club des supporters de rugby de l'Aviron Bayonnais, ne sait rien de l'ivresse collective qui peut s'emparer d'un tel peuple. Les trois semaines du festival Jazz in Marciac, créé en 1978 dans le Gers, sont bien moins secouées. Elles n'en sont pas moins agitées les soirs de concerts d'anthologie. Dans un registre plus funk-rock, le groupe autonome et rural The Inspector Cluzo, de Saint-Pierre-du-Mont, dans les Landes, multiplie les concerts à travers la planète en revendiquant haut et fort son identité gasconne.

Ce label, Jean Barrère, propriétaire de la ganaderia de Buros, à Escalens, le leur accorde volontiers. Lui est Landais «dou cap dous pès», «de la tête aux pieds» et grand chasseur de palombes. S'il a le béret vissé sur le crâne, «c'est qu'il porte ses racines» [voir encadré], quant aux échasses de moutonnier qui le perchent, elles lui servent de vi-

gie. Car les bergers n'étaient pas «tchanqués» («montés sur échasses») pour se garder au sec au milieu des marais, mais pour surveiller les bêtes dans la lande hérissée d'ajoncs. Au milieu des pins, Jean élève des vaches de course landaise, sport acrobatique s'il en est. Face à face, une «coursière», femelle d'un taureau de combat, pesant jusqu'à 400 kg, et un «coursayre». Tout de blanc vêtu, ce gymnaste doit esquiver l'animal qui le charge. Ce qu'il fait d'un mouvement de reins s'il est «écarteur» ou d'un saut périlleux accompli au-dessus de l'animal, parfois pieds joints dans un béret, s'il est «sautteur» ! Ancien coursayre lui-même, Jean prenait garde aux bêtes les plus «tignousses». Il a mis des paroles gasconnes sur l'hymne qu'on entonne lors du paseo, le défilé d'ouverture, et à la fin des courses, la «Marche cazérienne». Elle doit son nom à la commune de Cazères-sur-l'Adour, dans les Landes, qui serait le berceau de cette taumachie. Mais les plus belles arènes sont à Estang (Gers) construites au début du XX^e siècle par les paysans et les artisans du coin. Entièrement en bois, baptisées Jean-Bartherotte, du nom d'une figure de la Résistance et de la taumachie locale, elles sont inscrites depuis 1984 au répertoire des monuments historiques tant pour l'originalité de leur architecture que leur intérêt ethnographique.

En revanche n'y flotte aucun drapeau gascon, puisqu'il n'en existe aucun, sinon un sautoir datant des croisades ou des blasons ornés de léopards. Mais qu'importe l'étendard, chacun trouve à sa porte sa «petite patrie». Ici, ce sont les collines de la Lomagne (Gers), jalonnées de cyprès. Ailleurs, l'airial landais, pelouse plantée de chênes où sont disséminés corps de logis, bergerie et communs. Ce sentiment d'appartenance peut tenir aussi à l'empreinte du moment : la vue de contrevents mi-clos, dits «en tuile», teintés du bleu de Lectoure tiré des feuilles du pastel, qui fit la prospérité du Lauragais ; ou la lumière ambrée de l'automne aquitain, poignante de douceur. Il loge parfois dans la mémoire sensorielle des fougères que l'on

froisse sous le couvert des pins, des eaux tressées d'un gave (torrent) béarnais ou de l'odeur de pommes qui vous aspire à l'entrée d'un cellier... Quand il ne s'invite pas dans la salle du café de l'Union, au Brouilh-Monbert, sur la D939, resté dans son jus, tout comme le café Tortoré, institution locale tenue par la même famille depuis cent vingt-cinq ans, bistrot rencogné sous sa treille, dans une venelle étroite de Labastide-d'Armagnac.

Après un scrutin municipal, on va planter un arbre chez l' élu

La Gascogne a un caractère bien trempé, mais des mœurs politiques tempérées. Le plus virulent des tribuns aura la rondeur du notable une fois rempli son verre. Et la «maïade», cérémonie qui suit les élections locales, fait l'objet d'un consensus. Héritée d'un rite archaïque de fécondité, c'est devenu une tradition républicaine très vivace dans le Sud-Ouest. Maire, conseillers municipaux et citoyens venus se joindre au cortège s'en vont planter un arbre de mai devant le domicile des élus, souvent un acacia qui porte à la cime une tête de pin. On le décore de rubans, de guirlandes, d'une pancarte portant la mention «Honneur à notre élu(e)», de chaises ou de casseroles. «Des bêtises, quoi», s'amuse Régine Poveda, la maire de Meilhan-sur-Garonne. «C'est prétexte à festoyer, un marathon d'une journée, où les perdants du scrutin paient le coup et les gagnants se rincent à l'œil», explique-t-elle. A chaque station, chacun reprend à capella «La Marseillaise». Même les Anglais du coin, venus depuis une trentaine d'années amarrer leurs péniches le long du canal de l'Entre-Deux-Mers et faire de ces campagnes verdoyantes un petit Sussex méridional. Plus Gaulois que ces Britanniques et que ces autochtones issus de brassages séculaires, il n'y a pas. Foi de Gascons ! ■

Gilles Dusouchet

L'OBJET CULTE



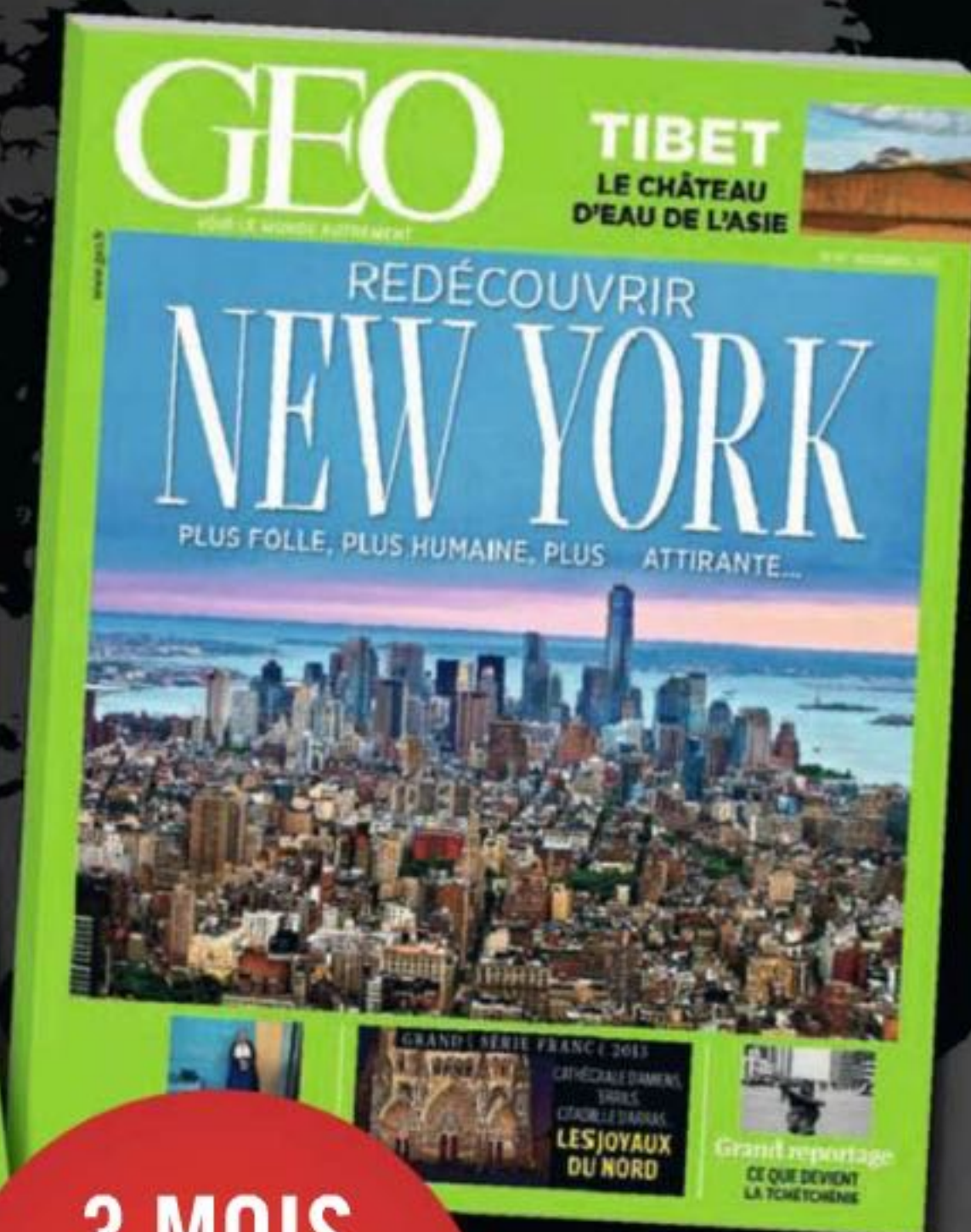
«LO BERRET» A PRIS LA TÊTE DES BÉARNAIS

Dans les ateliers Laulhère, à Oloron-Sainte-Marie, et Blancq-Olibet, à Baudreix, le béret se fabrique encore à l'ancienne. Foulonnage mécanique des laines, teinture, mise en forme, grattage et garnissage... Béarnais d'origine, basque d'adoption, ce couvre-chef circulaire en feutre noir, souple et plat, avec son baleinage intérieur en cuir, son écusson et son «cabillou», la petite queue du dessus, protégeait à l'origine les bergers des intempéries. On le formait alors sur le genou après l'avoir foulé dans l'eau des torrents. Au XX^e siècle, «le cèpe» coiffa la France avant de conquérir les Amériques, puis de servir de bibi aux coquettes des années 1930. Il devint sous l'Occupation un symbole patriotique avant de s'afficher après-guerre, en toute mixité, sur les têtes de plusieurs icônes de la révolution sexuelle et anti-impérialiste des «sixties», comme le Che, BB ou les Black Panthers. Un musée lui est consacré à Nay (Pyrénées-Atlantiques).

LE MOIS PROCHAIN **Les Bretons**

OFFRE
À NE PAS
MANQUER

Abonnez-vous dès



3 MOIS
DE LECTURE
OFFERTS

1 an - 12 numéros

Les avantages de l'abonnement



Vous bénéficiez de plus de **30% de réduction***.



0€ aujourd'hui ! Vous payez à réception de facture.



Vous recevez votre magazine **chez vous !**

maintenant

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...



Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005

Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

☐ **OUI, je m'abonne à l'offre "ESSENTIEL"**
1 an - 12 numéros de GEO pour 45 € au lieu de 66 €*. En plus, je ne paye rien aujourd'hui mais seulement à réception de facture !

☐ **OUI, je m'abonne à l'offre LIBERTÉ**
3€75 par mois au lieu de 5€50* GEO (12^{nos}/an)

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrai résilier ce service à tout moment par simple lettre.

☐ **Je souhaite offrir un abonnement**

J'indique mes coordonnées :

(obligatoire) ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

Je souhaite offrir un abonnement, j'indique les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

GEO421D

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au 0 826 963 964 (0,15€/min)



Vous avez la certitude de ne rater aucun numéro.



La gestion de votre abonnement www.prismashop.geo.fr

*Par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois. Délais de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

LE MOIS PROCHAIN

Pietro Canali / Sime - Photonostop



L'ITALIE PLEIN SUD

Les montagnes de Calabre, le beau terroir des Pouilles, l'incroyable cité de Matera, en Basilicate... Le «pied» de la Botte abrite d'immenses richesses culturelles et naturelles. Reportages dans l'un des pays les plus visités du monde, hors des sentiers touristiques balisés.

Et aussi...

- **Regard.** Onu, Fifa... un tour du monde photographique des décors du pouvoir.
- **Société.** Comment vit-on à Chongqing, la «méga-mégapole» chinoise.
- **Grand reportage.** Patrimoine, paysages, peuples... le Mali derrière les conflits.
- **Modes de vie.** Avec les derniers sherpas d'Europe, dans les Hautes Tatras slovaques.
- **Identités régionales.** GEO poursuit son tour de France. Chez les Bretons.

En vente le 26 mars 2014

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9. Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement pour un an / 12 numéros : 49,90 €

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgique@edigroup.be Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnet - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. (0041) 22 860 84 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com Abonnement pour un an / 12 numéros : 89,90 CAN \$ avant taxes

Etats-Unis : Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com Abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3700 3950 - e-mail : abo-service@ej.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripcion.es@ej.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@cs.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbasse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Claire Brossillon (6076)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070), Nadège Monchau (4713),

Jean-Christophe Servant (6070), Pierre Sorgue (6074)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065)

Secrétaire : Corinne Barouquier (6061)

Service photo : Christine Lavolette, chef de rubrique (6075),

Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Gaulier (5943),

Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Premier secrétaire de rédaction : Vincent de Lapomarde (6083)

Comptabilité : Catherine Villeneuve (4542)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340), Jérôme Brotons (6282),

Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Clément Imbert, Hugues Piolet et Alice Sanglier.

Magazine mensuel édité par **PRISMA MEDIA**

13 rue Henri-Barbasse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,

ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S.,

Gruner und Jahr Communication GmbH,

France Constanze - Verlag GmbH & Co KG

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Virginie Baussan

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188)

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directrice de publicité : Arnaud Maillard (4981)

Responsables de clientèle : Evelynne Allan Tholy (6424),

Caroline Hemminger (69 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Responsable Luxe Pôle Premium : Constance Dufour (6423)

Responsable back office : Céline Baudé (6467)

Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Direction des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recart (5676), Secrétaire : (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH,

Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2014

Dépôt légal mars 2014,

Diffusion Prestalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979.

Commission paritaire :

n° 0918 K 83550



Notre publication adhère à

ARPP

autorité de régulation professionnelle

de la publicité

et s'engage à suivre ses recommandations

en faveur d'une publicité loyale et respectueuse

du public. Contact : contact@arpp.org

ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



Commandez vite vos **coffrets-reliures**

pour conserver intacts vos magazines !

- ✓ Résistants, sobres et élégants
- ✓ Matière toilée
- ✓ Logo GEO imprimé en lettres d'or
- ✓ Livrés avec plusieurs millésimes adhésifs

**15€
seulement**



Commandez également sur :

www.prismashop.geo.fr

BON DE COMMANDE

A retourner sous enveloppe non affranchie à :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

☐ **OUI**, je commande le lot
de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

Prix spécial	Quantité	Total en €
15,90€ €
Participation aux frais de port* : +3,50 €		
Total	 €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0811 23 22 21 (appel local).

Tarifs étrangers : nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local). Bon de commande valide jusqu'au 30/12/2014. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par votre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes des informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrive endommagé ou ne vous apparaît pas entièrement satisfaisant, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans frais.

Mes coordonnées ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville

E-mail

GEO421R

☐ Je souhaite être informé des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

ACTUALITÉS COMMERCIALES



WHISKY BOWMORE

Mélant saveurs et plaisir, la prestigieuse distillerie écossaise Bowmore a sélectionné un whisky d'exception qui séduira le plus grand nombre avec ses habits so « Scottish » ! Ce Single Malt écossais robuste et chaleureux est un whisky de caractère, patiemment vieilli en fûts de Sherry. Pour les plus gourmands, le déguster avec un carré de chocolat noir exaltera la touche fumée classique et unique de Bowmore.

www.bowmore.com

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération.

LES CROISIÈRES CLUB MED

Cet hiver, le voilier d'exception Club Med 2 met le cap sur l'Amérique du Sud et suit la route des grands explorateurs jusqu'au bout du monde. *Croisière Plages Brésiliennes & Villes Coloniales*. De Buzios à Salvador de Bahia, de Paraty à Rio de Janeiro, le Club Med 2 navigue près des plages emblématiques pour offrir un voyage au cœur d'un paradis luxuriant, fait de sable blanc et d'eau cristalline. Pour s'évader et vivre pleinement l'aventure brésilienne, des excursions ou des mini circuits sont proposés aux clients.

Prix : à partir de 3 590 € par personne avec transport pour 9 ou 10 jours / 7 nuits de janvier à avril 2014.

www.clubmed.com



MERCEDES CLASSE S

La classe S est la voiture la plus aboutie de Mercedes-Benz. Elle comble toutes les attentes et incarne la perfection dans les moindres détails : un intérieur et une carrosserie, des plus luxueux de la gamme Mercedes-Benz ainsi qu'une technologie de pointe. La nouvelle Classe S est définitivement le vaisseau amiral de la marque à l'étoile.

www.mercedes.fr



ELSEVE FIBRALOGY DE L'OREAL

Après plusieurs années de recherche, Elseve a réussi à capturer tous les talents du Filloxane (un acti multi-talents capable de diffuser de la matière jusque dans la fibre capillaire pour l'amplifier de l'intérieur). Le booster d'épaisseur, hautement concentré en Filloxane est un traitement de choc pour booster l'efficacité du shampooing et du démêlant Elseve FIBRALOGY, pour une chevelure plus luxuriante application après application. Un nouveau geste beauté pour vos cheveux en manque d'épaisseur.

www.loreal-paris.fr



CHROME UNITED D'AZZARO



Chrome United est un parfum d'amitié et de partage. Loris Azzaro s'est toujours distingué par son sens profond de l'amitié, son amour des autres, son attachement aux sentiments authentiques, vrais, inoxydables, comme le chrome. Inspiré par l'atmosphère joyeuse d'une virée sur la plage entre amis, ce parfum frais

boisé musqué offre une alliance fraîche épicée de poivre de Sichuan, de coriandre et de bergamote. Imprégné par une sensation de bien-être estival, le cœur composé de thé noir de Ceylan associé au fusant végétal des feuilles de violette s'associe en harmonie avec le bois de cèdre et le musc blanc, doux et charnel emprunté au Chrome original.

www.azzaro.fr

STARTIMER PILOT CHRONOGRAPHE BLACK STAR D'ALPINA

La manufacture horlogère suisse Alpina dévoile la Startimer Pilot Chronographe Black Star, une nouvelle venue dans sa gamme de montres pour pilotes professionnels. Tout de noir vêtu avec son boîtier en acier recouvert de PVD noir, ce garde-temps automatique associe, dans un bel équilibre, des fonctions de pilotage à un esthétisme de caractère. Embarquement immédiat pour une copilote de style...

www.alpina-watches.com





Capucine Bailly / Cosmos

En Bolivie, mon complexe de paysan devient un atout

Depuis l'âge de 18 ans, Raymond Depardon parcourt le monde avec un appareil photo ou une caméra. Il est allé quatre fois en Bolivie, dont la dernière au printemps 2013 pour les besoins d'une exposition au Grand Palais. L'exposition a fermé ses portes mais on peut retrouver quelques-unes de ses photos de l'Altiplano dans le catalogue «Un moment si doux» (éd. de la Réunion des musées nationaux).

GEO Pourquoi êtes-vous allé une première fois en Bolivie, en 1997 ?

Raymond Depardon A l'occasion de son anniversaire, l'agence Magnum avait envoyé ses photographes faire des photos pour un livre. J'ai demandé où personne n'allait. On m'a répondu l'Amérique du Sud. Je voulais faire ce voyage avec ma compagne et nos deux garçons de 6 et 10 ans. Nous avons choisi la Bolivie, pas trop dangereuse. A La Paz, nous avons loué une voiture et pris la route. Les femmes faisaient beaucoup de stop, ce qui nous a permis de nous approcher de cette population assez fermée. Pour les Boliviens, nous étions des «gringos». On s'arrêtait sur le bord de la route. Et nos enfants sortaient courir. Ces femmes étaient curieuses de nos petits garçons blancs mais elles se méfiaient de moi. Alors, je faisais semblant de faire des photos de mes enfants, puis je tournais mon appareil dans leur direction.

Vous êtes retourné là-bas à trois reprises par la suite...

Oui, notamment en 2008 pour une exposition. Il s'agissait de donner la parole à des gens attachés à la terre. J'avais entendu parler des Chipayas, sur l'Altiplano. Nous sommes arrivés dans un petit village, près d'Oruro, à 3 500 mètres d'altitude. Le maire nous a offert un lieu pour dormir : une grande pièce au sol jonché de poils de chèvre. Le matin, un petit garçon nous a pris par la main et conduits à l'école où avait lieu une distribution de café au lait. Nous avons fait la queue avec les élèves. Vers midi, nous avons croisé une jeune femme et sa mère dans la rue. Nous sommes allés chez elles. La première a parlé dans une langue avec des mots qui chantaient. Puis, cela a été au tour de sa mère qui s'est exprimée doucement, avec une voix incroyable qui venait du fond des temps...

En quoi les habitants de l'Altiplano vous ont-ils touché ?

Ce sont des paysans, des montagnards avec lesquels je me sens bien. Ils ont une attitude un peu distante. Je n'aime pas les pays où les gens vous tapent dans le dos et vous appellent «patron». En Bolivie, on vous laisse en paix. Lors de mon dernier voyage là-bas, au printemps 2013, alors que je roulais, j'ai vu un couple sur le bord de la route avec un sac de pommes de terre. Je leur ai



Raymond Depardon / Magnum Photos

«Lorsque je m'arrêtais dans une gargote sur l'Altiplano, je me retrouvais avec du Formica autour de moi, des calendriers de pin-up et des affiches religieuses, dit-il. Je me suis alors mis à photographier des intérieurs, ce que ce que je n'avais jamais vraiment fait auparavant.»

proposé de les emmener où ils souhaitaient, moyennant deux photos. J'avais un peu honte, c'était la première fois que je faisais ça. Ils ont dit oui et ont souri. Ils étaient jeunes, magnifiques avec leurs jupons, habillés en dimanche. Nous avons fait trente kilomètres ensemble. A l'arrivée, ils ont posé pour moi. J'étais content, mais la photo n'est pas bonne. Les bons clichés de ces populations se prennent à l'improviste.

Est-ce à dire qu'une bonne photo est une photo «volée» ?

Ça dépend des lieux. Henri Cartier-Bresson disait qu'il fallait prendre sa photo et dégager, quitte à revenir ! Moi, je souris beaucoup et je compte aussi sur la lassitude des gens. Dans les campagnes, mon complexe de paysan devient un atout. J'y vais de go, je suis frontal. Je ne cherche pas pour autant à me faire oublier. J'essaie de ne pas les perturber mais je suis là. A New York, je suis davantage fuyant, car la ville s'y prête.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ces paysages si âpres ?

Contrairement à l'Equateur voisin, très vert, c'est un Altiplano venteux, brûlé, avec quelques cultures de pommes de terre et c'est tout. On trouve peu d'arbres, seulement des eucalyptus. Il y a de grands ciels, du brouillard. On a bien la sensation, plus que n'importe où ailleurs, d'être sur la Terre. ■



UN VOYAGE 5 ETOILES VERS LA CHINE.

DECOUVREZ UNE CULTURE
AUSSI RICHE QUE SA CUISINE

Apprêtez-vous à être fascinés par les merveilles de la Chine. Des gratte-ciel les plus modernes aux sommets montagneux les plus reculés, vous serez émerveillés par la découverte de la Chine. Prenez le temps de vous imprégner des témoignages de l'une des plus anciennes civilisations. Partez en Chine avec Qatar Airways et découvrez un réseau en constante expansion avec plus de 130 destinations dans le monde.

Beijing • Chengdu • Chongqing • Guangzhou • Hong Kong • Shanghai • Hangzhou

Pour plus d'informations, rendez vous sur qatarairways.fr

World's 5-star airline.



La métamorphose, une histoire Hermès

